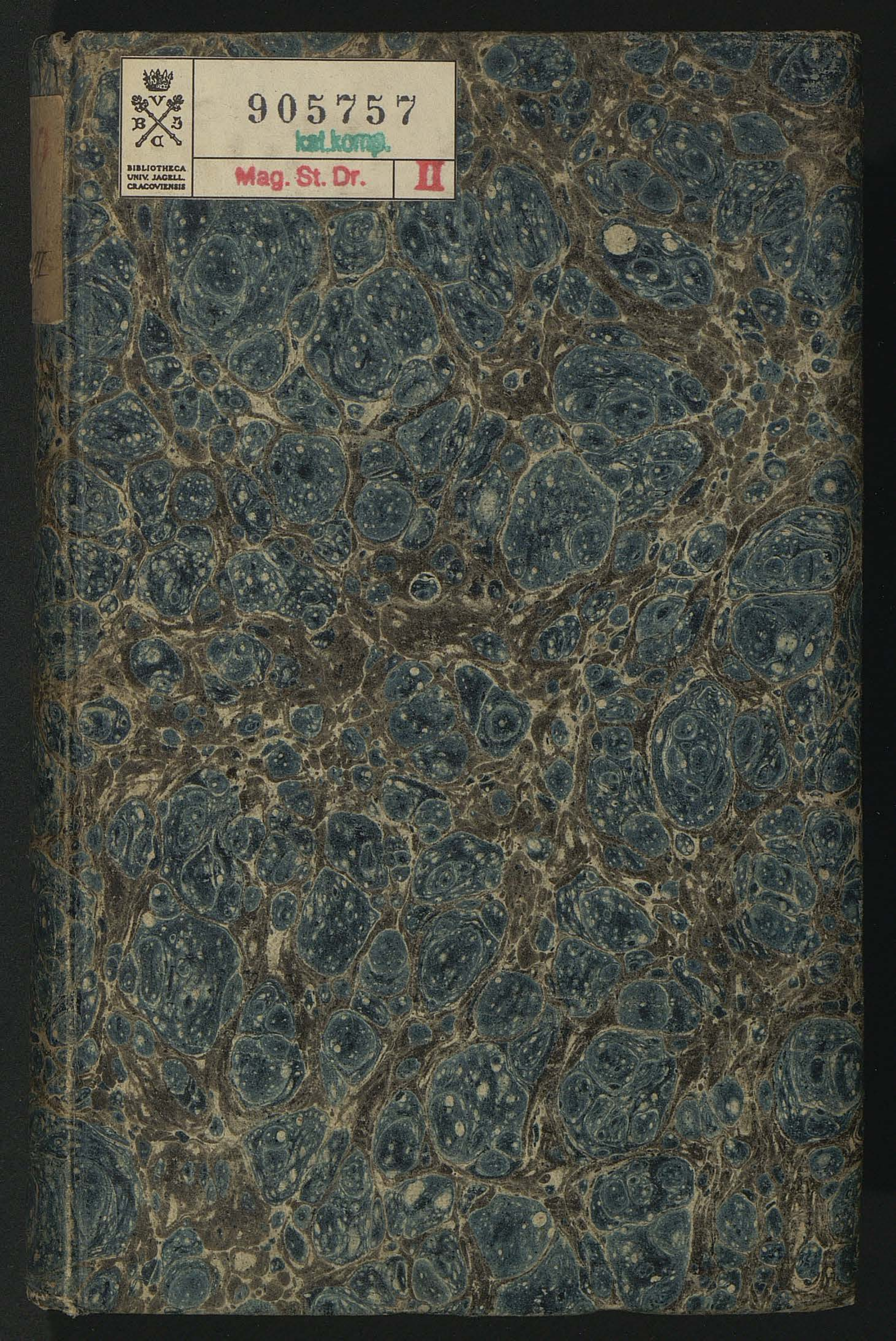
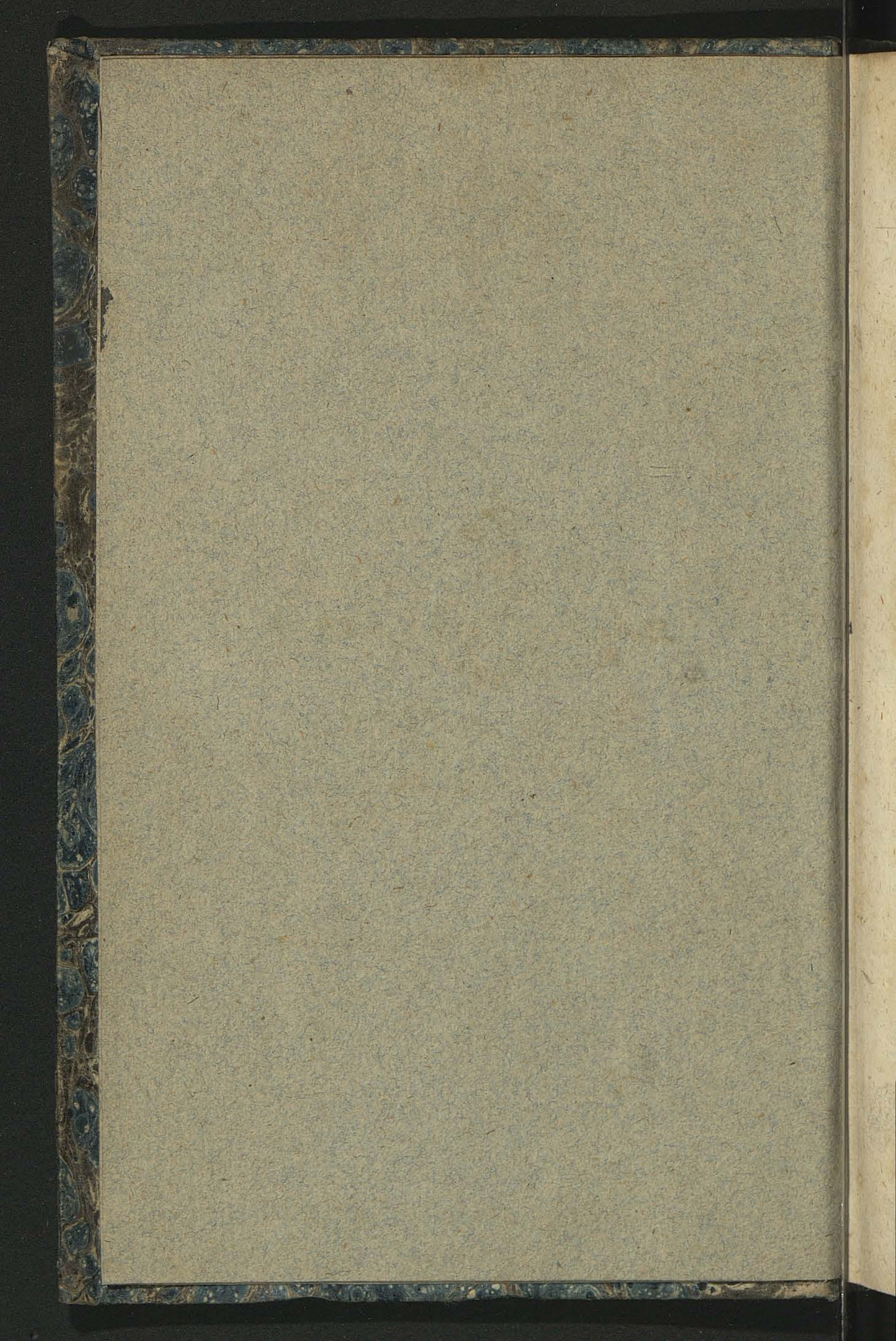



V
B
J
C



OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome VII. Partie II.



avec Privilèges.

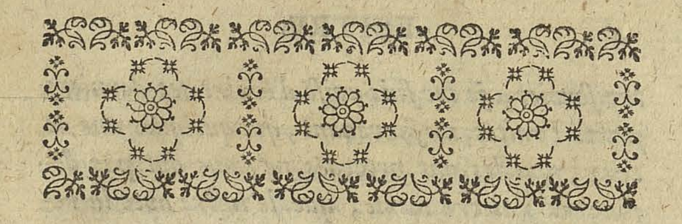
imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLIX.

DERNIERS
PETITS TRAITES,
EN FORME
DE
LETTRES
ECRITES
A
DIVERSES PERSONNES
STUDIEUSES.



A
MONSIEUR
FRERE UNIQUE DU ROI.



MONSEIGNEUR,

Quoique je compte entre mes plus grandes diſgraces celle de ne m'être pas trouvé à la ſuite de vôtre Cour durant le plus long de tous ſes voiages, cela n'empêche pas, que je ne me ſente obligé de remercier vôtre Bonté, comme d'une grace ſinguliere, d'avoir conſidéré ma caducité, pour me diſpenſer d'une choſe, qu'elle jugeoit très bien être au deſſus de mes forces. Cependant pour ne demeurer pas du tout inutile à vô-

tre ſervice, je me ſuis aviſé d'écrire ces derniers petits Traités, me ſouvenant, que quelques-uns de ceux, qui les ont précedés ne vous ont pas déplû; & j'ai crû même, que le luſtre avec la regularité de l'impreſſion pourroient vous en rendre la lecture plus agréable. Je prens donc la liberté de vous les addreſſer, quelques mal polis qu'ils ſoient, & peu dignes par conſequent de vous être préſentés; dans l'aſſurance où je ſuis de vôtre Générosité, qui ne mépriſe jamais ce qu'un cœur plein de zéle & de reſpect, comme eſt le mien, lui peut offrir. Il me ſeroit encore aiſé, MONSEIGNEUR, *d'excuſer ma hardieſſe, ſur la néceſſité où m'ont mis vos Bienfaits d'en publier ici la reconnoiſſance, puiſque je ne puis autrement la témoigner. Mais outre la crainte, que je dois avoir de vous deplaire pour peu que j'entamaſſe cette matiere, (penſée ſi vraie, que toute ordinaire qu'elle eſt je ſuis contraint de l'emploier ici) je ſens bien d'ailleurs, qu'il me ſeroit impoſſible de donner à mon expreſſion tout le ſens, & toute l'étenduë de mon imagination, qui conçoit ſans doute beaucoup plus de choſes ſur ce ſujet, que je n'en puis écrire, quand vous me permettriés de le faire. J'ai auſſi appris d'une langue que vous vous étes depuis peu renduë auſſi familiere que la Françoiſe, qu'une obligation moindre que la mienne peut néanmoins par ſa gran-*

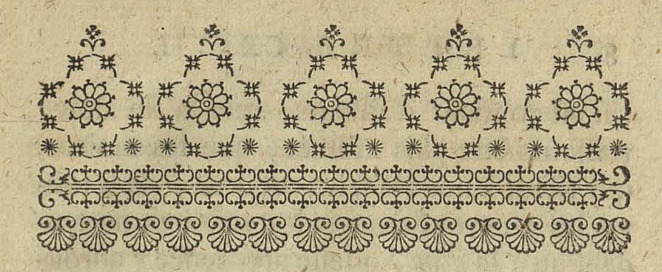
deur exemter celui qui la reçoit de la reconnoitre autrement que du cœur, mercedes y beneficios tales, à fuerça de grandes, desobligan la recompensa. *Ainsi*, MONSEIGNEUR, *je trouverois facilement un prétexte specieux au silence que je m'impose là dessus. Si est-ce que j'aime mieux en parler avec plus de conscience, & avouër ingenument, que rien ne m'empêche de représenter ici, puisque c'en seroit le lieu, l'excellence de vôtre Genie, & les rares vertus où il vous porte, que l'impuissance de m'en pouvoir bien acquiter. En effet, je me trouve dans une condition du tout opposée à celle de l'incomparable Capitaine & Philosophe Grec, dont vous avés si souvent admiré la conduite dans sa retraite de Perse. Il avoit toutes les connoissances requises, & particulierement toute l'éloquence nécessaire à décrire un grand Monarque; mais n'en voiant point de son tems qui lui pût servir de modele, il fut reduit à nous former dans son premier Cyrus l'idée qu'il avoit concûë d'un Souverain tel qu'il doit être. Je possede tout au contraire en vôtre Roiale personne un exemplaire parfait d'un Prince très accompli; mais n'aiant ni la science, ni la plume de Xenophon, pour mettre au jour avec succés un si excellent portrait, je me sens obligé à me taire, m'appercevant que ce qui est même au dessus de mes for-*

ces, ne laisse pas d'être au dessous de vôtre mérite. Je n'ajoûte donc rien, MONSEIGNEUR, *à cette petite dedicace, qu'une protestation sincere, que pendent ce peu de jours, qui me restent, si je ne suis assez spirituel, ou assez heureux, pour prévenir toutes vos volontes, je les suivrai du moins autant qu'il me sera possible, & avec toute l'exactitude que doit avoir une personne de mon âge, qui ne souhaite presque plus rien en ce monde, que dé pouvoir se faire connoitre jusqu'au dernier moment de sa vie,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble, très obeïssant
& très fidele serviteur.

DE LA MOTHE LE VAYER.



DE LA PAIX.

LETTRE CXXVII.

MONSIEUR,

Quoique l'ardeur de combattre eût plus de pouvoir ſur l'eſprit de Scipion que les meilleures raiſons d'Annibal, tout le monde n'a pas laiſſé d'approuver celle-ci, qu'une paix certaine vaut beaucoup mieux qu'une victoire eſperée. En effet, il n'y a rien qui ſoit attendu, qui ne ſoit encore douteux, & par conſequent qui puiſſe paſſer comme tel, pour un bien réel, de quelque agrément qu'il flate nôtre imagination. *Mas vale paxaro in mano*, dit l'Eſpagnol, *que buytre volando:* & une infinité d'apologues nous apprennent, qu'on perd ſouvent un avantage aſſuré, par l'avidité d'en poſſeder un plus grand. Mais

s'il eſt conſtant d'ailleurs, que la fin doive toûjours être plus eſtimée, que les moiens, qui viſent à nous la faire acquerir, & ſi toutes les guerres & toutes les victoires ne tendent qu'à la Paix, quelle apparence y auroit-il de préferer l'acceſſoire au principal, & ce qui eſt ſubordonné, à nôtre premiere & plus importante intention? Si vous conſidérés d'ailleurs ce qui accompagne néceſſairement ces grandes victoires, qu'on ſe propoſe, la calamité aſſurée des peuples, & la deſolation inévitable des provinces; vous trouverés étrange, qu'on ait fait des Heros de ceux, qui obtiennent ces mêmes victoires, & qu'on ait nommé la Force qui les donne la plus pompeuſe des Vertus. Pour moi je tiendrois bien plûtôt le parti de celui, qui appelle cette Force ou Valeur, la vertu d'un ſiécle de fer, *Fortitudinem, ferreæ ætatis virtutem*, & quand je fais reflexion ſur la gloire des Céſars & des Alexandres, qui n'a pour fondement, que le meurtre de pluſieurs millions d'hommes, j'admire, qu'on faſſe paſſer pour le plus illuſtre des Arts, celui de faire la guerre, & pour un métier héroïque, le deſolateur du genre humain. Comment eſt-il poſſible, qu'une Bellone furieuſe, & toute couverte de ſang,

Et cum sanguinea frendens Mavortia palla, trouve des partisans, qui aiment mieux tous ses excés, & toutes ses injustices, que l'équitable proceder de cette divine Astrée, qui descendant du Ciel en terre, distribuë par tout où elle passe les graces & les bénedictions du lieu, d'où elle vient.

Cependant la force & la violence l'emportent presque toûjours sur la raison; & l'on voit en tous endroits, aussi bien qu'en Lacedemone, que les Etats n'ont point de plus puissante ni de plus ordinaire persuasion, que celle des machines de guerre, & du tranchant de l'épée, *ratio ultima Regum,* ce qui fit représenter à Sparte la Déesse Pytho, n'aiant pour tout ornement qu'une lance & un bouclier. Mais qu'est enfin devenuë cette belliqueuse ville, qui ne faisoit profession que des armes? & qui tenoit pour cela son Mars Enyalius enchainé dans l'enclos de ses murailles, de peur, qu'il les abandonnât? Où sont ces Athenes si célebres, qui gardoient soigneusement de même une Victoire sans ailes, *signum Victoriæ involucris,* pour *Pausan.* dire qu'elle ne les quitteroit jamais? Si vous *l. 3.* pouvés porter vôtre vûë jusqu'au lieu de leur situation, vous n'y verrés qu'une solitude affreuse, & des marques horribles de ce que

ſait faire le Dieu des batailles, lorsque renonçant à toutes penſées pacifiques l'on n'a point d'autre protecteur que lui. Toutes les Souverainetés qui ſe conduiront de la ſorte, quelques puiſſantes qu'elles ſoient, ne ſe doivent pas promettre tôt ou tard de meilleurs ſuccés, & quand je conſidére, que le plus illuſtre & le plus ſage Monarque, à qui Dieu ait mis le diademe ſur la tête, reçût le nom de Salomon, ou d'ami de la Paix, j'entre facilement dans ce ſentiment, qu'on ne ſauroit ſans elle ſe promettre aucun ſolide contentement. En tout cas, ſi la condition des choſes humaines porte, qu'il y ait quelquefois des tems de troubles, & qu'on ne puiſſe pas jouïr toûjours de l'agréable ſerenité de la Paix, il faut ſe ſouvenir, que cette Pallas armée des anciens, & qu'ils repréſentoient la pertuiſane à la main, avoit choiſi l'Olivier pour ſon arbre, afin de nous apprendre, qu'on ne doit jamais faire la guerre, que pour parvenir à un heureux & pacifique accommodement. C'eſt ce qui obligea la cinquiéme Legion Romaine à faire porter devant elle la repréſentation d'une Truie; parceque, dit Feſtus, l'on immoloit cet immonde animal aux traités de Paix, qu'on doit toûjours avoir en vûë dans toute ſorte de guerres.

Graces à Dieu nous avons utilement ſuivi de ſi belles inſtructions; nôtre Hercule Gaulois s'eſt fait voir, comm il étoit autrefois repréſenté, conſeillé par Mercure; cette prudente Pallas, dont nous venons de parler, a conduit le chariot de nôtre jeune Mars; & comme Philoſtrate fait, que Palamede tempere le courage d'Achille, celui de nôtre Prince s'eſt laiſſé porter à la paix par l'avis d'un Miniſtre, dont toutes les Nations honorent le mérite, devenuës à ce qu'il me ſemble à cet égard mieux, qu'elles n'étoient autrefois *unius labii*. Que ſi la Réligion nomme fils de Dieu les pacifiques, & ſi elle ne ſe laſſe point d'exalter la beauté des pieds de ceux, qui nous annoncent la paix, quel éloge ſuffiſant pouvons-nous donner aux mains, qui viennent de la conclure ſi glorieuſement? L'on reprochoit aux Atheniens, qu'ils n'en faiſoient jamais qu'en habit de deuïl, c'eſt à dire, après de grandes pertes, & lors que leurs ennemis avoient tout l'avantage poſſible ſur eux. C'eſt ce qui faiſoit déteſter leurs victoires, quand ils en obtenoient, aux plus aviſés d'entre eux; témoin le mot du Iuſte Phocion, *ne ceſſerons-nous jamais de vaincre?* Nous faiſons voir cette fois, que la France en ſait uſer tout autrement. Le Roi prête l'oreille aux propoſi-

In Heroi.

tions de terminer la guerre au milieu de ses victoires, & l'on peut dire qu'il a signé la paix assis dans son char de triomphe. Une nouvelle Irene paroit sur nôtre Horizon du côté des champs Elisées; elle nous en apporte toutes les felicités; *manibus date lilia plenis*, & que rien ne manque à la solemnelle reception de cette Reine de la paix.

Qu'il est important de la faire sur son avantage, & de n'attendre pas ce que l'inconstance de la Fortune, & les armes, qui sont
L. 4. journalieres, peuvent produire. Thucydide nous apprend le cuisant repentir qu'eurent les Atheniens, de ne l'avoir pas accordée aux Lacedémoniens, qui la leur demandoient, après la prise de la ville de Pile, & dans le grand succès, qu'eurent ces mêmes Atheniens en l'Isle Sphacterie, où ils avoient fait tant de prisonniers. Et vous avés pû voir dans l'Histoire Romaine, combien Attilius Regulus fut blâmé par les plus judicieux de sa République, de n'avoir pas sû conclure une négociation de paix avec les Carthaginois après la victoire des Romains, ce qui les eût exemtés d'une infinité de malheurs, dont ils pensérent être accablés. Nôtre conduite toute différente ne nous laisse à demander au Ciel, que sa bénédiction sur un Traité fait avec

de ſi ſaintes intentions; qu'il ſoit de ceux, que les Hebreux nomment *de Sel*, pour dire *incorruptibles*; & que nôtre paix avec l'Eſpagne merite mieux le ſurnom de *Aperate*, ou, *ſans fin*, que celle de l'Empereur Juſtinien avec le Roi Coſroes, qui ne répondit pas à ce qu'on s'en étoit promis.

Mais quoi, les grands Etats ne manquent jamais de beaucoup de mécontens, & pour le dire encore plus généralement après Agathias, il y a toûjours plus d'hommes mal à leur aiſe, que d'autres; de ſorte, que ce n'eſt pas merveille, ſi les jours de tranquillité ſont encore plus courts, que ceux des Alcions dans ces mêmes Etats. Ajoûtés à cela ce qu'obſerve Plutarque dans la vie de Pyrrhus, que la plûpart de ceux, qui gouvernent, ſe ſervent tantôt de la paix, tàntôt de la guerre, comme de deux monnoies différentes, qu'ils emploient ſelon que les affaires & les tems divers ſemblent le requerir. Il ne manque jamais d'ailleurs de ſe trouver des étourdis tels, que ce Pandarus dans Homere, qui, ſoit par inconſidération, ſoit par malignité, donnent lieu aux ruptures d'une paix, quelque bien établie qu'elle ſoit, & par elles à toutes les calamités, qui les ſuivent. Elles ne ſont pas certes en petit nombre, & ſi la

Paix ſe peut appeller une ſanté politique, la Guerre ſans doute doit paſſer pour la plus grande maladie des Etats. C'eſt ce qui a fait donner à cette derniere le nom infame qu'elle tient de la Langue Latine, *bellum à belluis*. Quelques-uns le fondent ſur ce que les premieres guerres ont été contre les bêtes; d'autres le prennent de ce qu'il n'y a guères que des gens d'eſprit groſſier & brutal, qui s'y plaiſent, & je penſe qu'à voir comme les hommes s'y entredéchirent, l'on en trouvera le mot encore trop doux, & trop peu ſignificatif, n'y aiant point d'animaux qui s'acharnent ſi cruellement, que nous, les uns contre les autres, ni qui perſecutent impitoiablemeut ceux de leur eſpece, comme nous faiſons. La Paix au contraire a des charmes inexprimables. Sa ſtatuë tenant le Dieu Plutus entre ſes bras, montre que c'eſt d'elle, qu'on doit attendre toute ſorte de biens.

11. *Æn.* *Nulla ſalus bello, pacem te poſcimus omnes.*

Et je ſuis pour maintenir, que l'ancienne Rome n'a point eu de Temple plus conſidérable, que celui de la Concorde.



D'UNE
IEUNESSE VICIEUSE.

LETTRE CXXVIII.

MONSIEUR,

Je n'entre pas dans tous vos ſentimens, ne pouvant deſeſperer encore de ce jeune homme, que vous avés comme abandonné, pour uſer de vos termes, à ſon ſens reprouvé. J'en ai vû de beaucoup plus engagés que lui dans le chemin du vice, rentrer heureuſement dans celui de la Vertu. Et quand vous ne feriés nul cas de ce grand nombre d'exemples, qui ne vous ſont pas moins connus qu'à moi; quand vous ne compteriés pour rien le paſſage de Diogene du mêtier de faux monnoieur à celui de Philoſophe; ni la reſipiſcence de Themiſtocle, dont la jeuneſſe dépravée attira l'abdication de ſon pere, & reduiſit ſa mere à ſe pendre; toute la Nature vous obligeroit à reconnoitre, qu'une infinité de fort mauvaiſes choſes changent heureu- *Val. Maxim. l. 6. c. ult.*

ſement de condition, & ſe convertiſſent tous les jours en bonnes. J'ai appris depuis peu, que l'Ambregris au ſortir de la Mer, & lors qu'il eſt encore mou, jette une ſi méchante odeur, & ſi approchante de celle des charognes, que les animaux carnaciers le viennent devorer, d'où vient le nom de l'Ambre Renardé, qui a perdu de ſa force en paſſant par le ventre d'un Renard; cependant ce même Ambregris devient avec le tems un des plus precieux & des plus agréables parfums que nous aions. Il n'y a point de poiſon, dans tout le Monde nouveau, dangereux à l'égal de celui, qui ſe tire de la racine fraiche du Manioc; ſi eſt ce que la plûpart des Americains & ſur tous autres les Caribes des Isles Antilles, en font un pain ſi ſalubre & ſi excellent, qu'ils ne l'échangeroient pas contre le nôtre. C'eſt à peu près la même choſe de ces Abricots irrémiſſiblement mortels d'eux-mêmes, dont les Mores compoſent, les faiſant ſecher au Soleil, une eſpece de Sorbet, ou de breuvage, qui ne cede à nul autre dans tout le Levant. Pourquoi voules-vous donc perdre toute eſperance de changement au ſujet, qui vous afflige, puisqu'il n'eſt pas moins naturel d'aller du mal au bien, que de celui-ci au premier? Je ſai bien, qu'une Courtiſane ſe vantant

Relat. de Breves.

tant d'avoir plus d'écoliers que Socrate, ce Philoſophe lui repartit agréablement, que comme elle les attiroit du haut de la Montagne en bas, ce n'étoit pas grande merveille qu'elle y trouvât plus de facilité, & fût plus ſuivie que lui, qui ne travailloit au contraire qu'à les y élever. Mais quoiqu'il en ſoit, puiſque Socrate ne jugeoit pas impoſſible la converſion, où il viſoit à l'égard des jeunes hommes de ſon ſiécle, & puiſque la Nature dans toute ſon étenduë, montre, qu'elle ne repugne pas à cette tranſmutation du pis au mieux; n'eſt-il pas plus à propos, & plus ſelon raiſon, d'attendre ce bon ſuccès, que d'en deſeſperer ſi abſolument que vous faites?

Je ne veux pas dire, que vous ne faſſiés très-bien de témoigner à celui dont nous parlons, l'averſion que vous avés de ſes débauches, & combien ſa vie depravée vous déplait. L'indulgence de beaucoup de perſonnes eſt ſouvent très préjudiciable à ſes ſemblables; & ce n'eſt pas aſſez à un homme de vôtre vertu, de faire paroitre, combien il l'eſtime par toutes ſes actions, s'il ne montre encore ſon antipathie contre le vice. Il faut qu'il reſſemble à cet arbre que Virgile a nommé l'ornement des forêts, *Fraxinus in ſylvis*

Eclo.7. Plin.l.16. c. 13. *pulcherrima*, & que comme le Frêne non content de produire un agréable feüillage, chasse, ou même fait mourir de sa seule ombre toute sorte de serpens; cet homme de probité & de vie exemplaire au lieu de fomenter le vice par une dangereuse conniveňce lui fasse la guerre par tout où il le rencontrera. La complaisance de plusieurs, que je puis appeller vos Antipodes, opere tout autrement: Elle attire à eux la jeunesse facile à seduire, parce qu'elle est inexperimentée: Et comme les Crocodiles parfument, ce diton, d'une odeur de musc, l'eau qu'ils habitent, ou s'ils en sortent, cent pas aux environs l'air du lieu, qui leur sert de retraite; ces dangereux complaisans ont des appas qui sont la perte certaine de tous les jeunes gens, qu'ils frequentent, & dont ils ne demandent que la ruine. J'approuve donc infiniment la sévérité contre le vice, pourvû qu'elle n'aille pas jusqu'à une extréme aversion contre le vicieux & qu'on ne se défie pas entierement de cette grace du Ciel, qui fait dans la Morale au sujet dont nous parlons de si grandes merveilles, quand il lui plait. J'aime mieux prendre le Ciel à garant, que la Nature toute seule, selon le termes de Tacite, *rebus cunctis inest quidam velut orbis, ut quemadmo-*

Lib.3. Ann.

dum temporum vices, ita morum vertantur.

Le commencement d'une vie débauchée doit être véritablement reprimé avec vigueur, & les premiers pas vers le vice demandent de fortes oppositions. Il a, de même que la vertu, des élemens & de petits principes qui croissent & se fortifient avec le tems; *nemo fit repente turpissimus.* Et l'on sait, que les Tyrans d'Athenes commencèrent leurs cruautés par la mort d'un infâme Sycophante, portant depuis leur rage comme par degrès jusques contre les Philosophes de la plus haute probité, & de la plus grande reputation. Sans mentir, l'on ne sauroit dire de quelle importance est le redressement d'un jeune homme, lors qu'il est détraqué du bon chemin. Car nous sommes en cela de pire condition, que le reste des animaux. Les plus méchans d'entre eux ne font tout le mal, dont nous les pouvons accuser, que par le transport que leur donnent des passions qui leur sont naturelles; mais l'homme en qui ces mêmes passions ne sont pas moins impetueuses, a de plus son imprudence, son mauvais raisonnement, & mille fausses opinions, qui lui font commettre des fautes, dont les Bêtes se trouvent exemtes par la seule bonté de leur naissance. Ce qui nous reste du dix-septiéme livre de Poly-

be nous fait voir, qu'il avoit examiné ceci plus en Philoſophe, qu'en Hiſtorien. Pour moi je ne veux pas ſomber dans l'impieté de Velleius, qui ſoûtenoit contre Cotta, que leurs Dieux ne pouvoient rien donner à l'homme de plus préjudiciable que la raiſon, quand ils euſſent eu deſſein de le bien perſecuter; mais l'on ne ſauroit nier, que l'inſtinct des animaux n'ait cet avantage ſur elle, qu'il n'a nulle conteſtation contre les Paſſions, qui ſont ſans ceſſe aux priſes avec la Raiſon. Les Géans n'entreprirent jamais avec tant de violence de déthrôner Jupiter, qu'elles tâchent à tous momens de chaſſer nôtre ame de ſon aſſiette raiſonnable. Leur partiſans diſent en leur faveur, qu'elles ne prétendent autre choſe ſinon qu'on obeïſſe à la Nature; cependant la Raiſon n'étant pas moins qu'elles naturelle à l'homme, le différent ne ſe peut terminer par là, demeurant d'autant plus fâcheux, que nous n'avons tous qu'une Raiſon pour nous ſervir de guide, contre un nombre innombrable de Paſſions, qui nous attaquent de tous côtés.

Quoiqu'il en ſoit, je vous exhorte à mieux attendre que vous ne dites, de ce jeune homme, qui vous a mis en ſi forte colere. Servés-vous de tant de moiens, qui vous ſont connus,

pour le ramener doucement à ſon devoir. Car je ne vous ſerai jamais auteur de porter les choſes à l'extrémité. Uſés-en comme les Joüailliers & les Lapidaires font à l'égard de certains Diamans. Ils n'en retranchent ce qui ne leur plait pas qu'avec conſidération, & ſouvent ils y laiſſent des pailles, quand ils jugent ne les pouvoir ôter ſans ruïner un pierre ſi précieuſe. Je parle ainſi, parce que je ne crois pas, que celui pour qui je le fais, ſoit de ceux, qui ne peuvent jamais être autres que vicieux, me ſouvenant bien, qu'Ariſtote accorde quelque part à Platon qu'il s'en trouve quelquefois de tels, & d'une ſi deſaſtreuſe naiſſance, qu'il leur eſt impoſſible de prendre la moindre teinture de Vertu. Mais aiant à traiter avec un meilleur ſujet, abſtenés-vous de remédes trop violens, & ne viſés pas à le faire paſſer d'une extrémité à l'autre, *ita fugiat ne præter caſam.* Ce ſera beaucoup s'ils peut ſe remettre dans la bonne voie, mais ne lui préſcrivés pas de fuïr avec excès tous ſes divertiſſemens,

5. *Polit.* c. 12.

Teren. in *Phorm.* *act.* 5. *ſc.* 2.

Dum vitant ſtulti vitia, in contraria currunt.

Horat. *Sat.* 2. *l.* 2.

Origene n'eſt pas loüé de s'être châtré pour vivre plus chaſtement, & l'on n'eſt pas obligé de ſe créver les yeux encore qu'ils ne ſoient

pas chaſtes, nous faiſant voir avec de mauvais deſirs des objets defendus.

Ce n'eſt pas que je ne ſouhaite infiniment, qu'il ſe défaſſe abſolument de toutes ſes mauvaiſes habitudes, & je me promets que dans peu de tems il reconnoitra lui-même que pour ſe bien delivrer de leur ſervitude, & s'affranchir de tant de violentes paſſions, qui le tyranniſent, il faut rompre avec elles toute ſorte de commerce. Ceux qui penſent les appaiſer en les contentant, & ſe remettre en liberté en les flattant, ſe trompent fort, dit Epictete dans Arrien, il les faut détruire entierement, ou ſe reſoudre à un perpetuel eſclavage. Euclide déclara au Roi Ptolomée, qu'il n'y avoit point de chemin Roial ni facile pour arriver à la connoiſſance de la Géometrie, dont toutes les avenuës paroiſſent d'abord fort raboteuſes, mais il eſt encore plus vrai que celui de la Vertu morale a je ne ſai quoi d'auſtere & de pénible dans ſes commencemens, qui ne ſe peut éviter. La joïe parfaite, & le plaiſir ſolide, en recompenſe, ſe trouvent au bout de la carriere, que le vice ne fait goûter d'entrée que trompeuſement. Il ne ſe peut donc faire dans les connoiſſances que vous lui inſpirerés, qu'il ne ſe porte enfin de lui-même à un général abandonne-

l. 4. c. 1.

ment de tant de vices que vous lui reprochés. Il les considérera comme des Tigres & des Lions domestiques, qui ne s'apprivoisent jamais de bonne foi, tôt ou tard l'on se repent de leur dangereuse compagnie, *nunquam bona fide vitia mansuescunt.* Il est de ces véritables maladies de l'ame comme de quelques-unes du corps, qui se moquent des linimens, & dont il est plus aisé d'arrêter le cours, que de le moderer. *Non recipiunt animi mala temperamentum, facilius sustuleris illa, quam rexeris.* Sen.ep.86.



DES

HABITUDES VERTUEUSES.

LETTRE CXXIX.

MONSIEUR,

Pour vous avoir tenu quelques propos de Morale en faveur d'une jeune homme qui s'écartoit un peu de la bonne, vous m'y en-

gageriés ſi avant ſi je ſuivois toutes vos propoſitions, que j'apprehenderois le ſurnom d'Aretalogue, que reçût un Plotius Criſpinus Stoïcien, qui ne parloit que de Vertu, au même ſens que l'Empereur Pertinax fut nommé Chreſtologue; comme celui, qui diſoit mille bonnes choſes ſans les faire. Et certes des diſcours vertueux ſont de fort mauvais garans aſſez ſouvent de la vie de ceux, qui les tiennent. Car ſans mettre en jeu des perſonnes qu'une inconſtance perpetuelle de mœurs rend diſſemblables à eux-mêmes, *quique alternis Vatinij, alternis Catones ſunt*, ſelon les termes de Seneque; il y en a une infinité d'autres, qui ne quittent jamais le maſque de probité, afin qu'il ſerve de couverture à tous leurs dereglemens.

Iul. Capitol.

Ep. 120.

Qui Curios ſimulant, & Bacchanalia vivunt; où pour emploier l'expreſſion de Ciceron, quand il exaggere cette matiere, *qui ut Gallonius vivunt, loquuntur ut frugi ille Piſo*, Quoiqu'il en ſoit, ſans entreprendre rien d'auſſi étendu, ni d'auſſi continué, que vous vous l'étes imaginé, je répondrai ſeulement pour uſer de quelque complaiſance, aux points principaux que vous m'avés propoſés, & du même ordre, qu'ils ſont couchés dans vôtre lettre, qui me tiendra lieu de théme.

Iuven. Sat. 2.

Cic. 2. de fin.

Ce qu'Aristote a dit de l'homme vertueux, qu'il étoit comme un Cube, τετράγωνος ἄνευ ψόγου, *quadratus sine vituperatione*, n'est pas de si difficile accommodement que vous le croiés, avec nôtre façon de parler ordinaire, qui fait passer un homme rond pour un homme de bien. Les termes de rond, & de quarré, sont véritablement opposés, mais ils ont des significations figurées qui ne sont pas de même. La figure cubique ou quarrée, dont les Pythagoriciens ont fait tant d'état, & que Martianus Capella attribuë particulierement à Mercure, *numerus quadratus Cyllenio deputatur, quod quadratus Deus solus habeatur*, a cette proprieté qu'elle est égale en toutes ses faces, & la moins sujette encore de toutes à être ébranlée. L'homme, dont nous parlons, lui est comparable par là, n'étant nullement sujet à variation, & paroissant toûjours & en tous lieux le même, de quelque côté qu'on l'envisage. Quelques-uns ont dit, qu'il ressembloit aussi dans cette égalité à ces étoffes à deux endroits, qui sont agréables dedans & dehors, & qui plaisent en tout sens. L'autre figure ronde ou spherique a un semblable privilège d'être toûjours d'un même aspect, & parce qu'on la reconnoit

Eth. Nic. l. 2. c. 10.

l. 7. c. de Tetrade.

d'ailleurs la plus capable & la plus parfaite de toutes, après l'avoir attribuée au monde, l'on a osé la donner à Dieu, par cette raison que la copie doit ressembler à son original. De sorte que comme Diogene n'a pas été le seul qui a soûtenu, qu'un homme de bien & vertueux étoit la vraie image des Dieux de son tems, l'on a dit communement, qu'il étoit *totus teres atque rotundus.* Cela me fait souvenir d'une expression dont use Marc Antonin au douziéme livre de sa vie, soûtenant, que ceux, qui mettent leur ame dans une parfaite assiette, acquierent la figure du Globe d'Empedocle, & possedent par cette rotondité la perfection, qui rend le monde si considérable après son Créateur. Voilà de quelle façon l'on a pû écrire des hommes de vertu, qu'ils étoient ronds, ou quarrés, pour signifier la même chose quoiqu'avec des termes différens.

Diog. Laërt.

Il est vrai, qu'un homme de vertu ne doit point avoir de plus puissant motif que de satisfaire à son devoir, ni souhaiter de plus magnifique théatre que celui de sa propre conscience. Cette vertu, qu'il considére comme fille du Ciel, porte avec soi, de même que les nombres d'Arithmetique, sa valeur & son efficace, selon la pensée du Sophiste

Eunapius, lui fourniſſant des ſatisfactions pré- *in Oribaſ.*
ferables à toutes les recompenſes de la Terre,
& de même qu'il n'y a rien qu'il n'entreprenne
ſous ſon aveu, rien auſſi ne lui peut reſiſter,
quand il ne ſonge qu'à ſuivre ſes ordres. Pour
le moins eſt-ce par là que la Sibylle encou-
rage Enée,

Invia virtuti nulla eſt via.

Et lors qu'il eſt arrivé quelque choſe, qui *Ovid. 1. Metam.*
ſembloit contraire à de ſi belles maximes, les
anciens ont pris le Ciel à partie, & les Grecs
ont été aſſez impies pour vouloir faire honte
à Dieu de la proſperité des vicieux,

θεȣ̃ δ' ὄνειδος τους κακοὺς εὐδαιμονεῖν

Dei dedecus eſt improbos eſſe fortunatos.

Or je tombe d'accord avec vous de la beauté
de ces penſées. Elles n'empêcheront pas pour-
tant beaucoup de perſonnes de vous ſoûtenir
que cette Vertu toute excellente qu'elle eſt,
ne ſert ſouvent à ceux, qui ſont profeſſion de
la ſuivre, que d'un ornement vain & trom-
peur; que c'eſt à la vérité une belle maitreſſe,
mais qui recompenſe ordinairement très mal
ceux, qui lui font la Cour, & qu'encore
qu'elle ſoit l'ennemie declarée du vice, elle
a cela de commun avec lui de n'agir guères
que par interêt. Cela ne repugne pas en
tout ſens à l'axiome de l'Ecole, *Eadem eſt* *Sen. ep. 69.*

disciplina contrariorum; & si l'on a bien prononcé du Vice, *Nullum sine auctoramento malum est*, ou aux termes de Sallufte, *Nemo omnium gratuito malus est*, l'experience journaliere fait voir, que les plus gens de bien n'agissent guères sans faire réflexion sur l'utile, de sorte que trouvant leur interêt dans le devoir, ce n'est pas merveille s'ils font des actions de vertu par la propre maxime des méchans. Le Poëte Latin le dit encore plus sechement & presque sans exception;

Ovid. 2. de Ponto. el. 3.

Nec facile invenies multis in millibus unum,
Virtutem pretium qui putet esse sui,
Ipse decor recti, facti si præmia desint,
Non movet, & gratis pœnitet esse probum.

Certes la preuve en seroit fort facile, si selon le souhait ou plûtôt selon la plainte d'Euripide, le Ciel avoit donné des marques certaines pour discerner un hypocrite, d'un véritable vertueux, de même que nous en avons pour reconnoitre une piece de fausse monnoie, & pour la distinguer de la bonne. *In Med.*

Vous vous étonnerés moins de l'humeur de vôtre voisin, quand vous considérerés que dans la doctrine d'Aristote c'est le propre d'un vicieux de ne pouvoir se passer de compagnie, qu'il recherche toûjours avec le même soin, dont il fuit la sienne, parce que le ver de *Eth. Nic. l. 9. c. 4.*

conſcience, la lui rend odieuſe, & fait qu'il eſt inſupportable à lui même. Cependant il eſt très difficile d'acquerir une complexion différente. Nous naiſſons tous avec une inclination ſi naturelle au mal, qu'il eſt preſque impoſſible de la perdre. La vertu n'entre chez nous pour le combattre que par la porte des habitudes difficiles à contracter, & elle y trouve d'abord tout contraire comme dans un païs ennemi. Car il le faut avouër à nôtre confuſion, nôtre nature eſt beaucoup plus voiſine en cela des Brutes que nous mettons ſi fort au deſſous de nous, que des Anges, à qui nôtre vanité diſpute quelquefois le rang. C'eſt cette proximité beſtiale qui a fait nommer le vice péché, *peccatum à pecore*, parce que ce malheureux nous faiſant agir contre la raiſon, qui ſeule nous diſtingue du reſte des animaux, il nous fait perdre nôtre vraie forme pour prendre celle des Bêtes. Or quel moien y a-t-il de reſiſter à des propenſions ſemblables à celles qui font deſcendre au centre toutes les choſes peſantes. Vous aurés beau jetter mille fois une pierre en haut, jamais elle ne s'y portera d'elle même, ni ne quittera ſon habitude ou ſa propenſion à venir en bas. Certes il n'y a que la grace divine qui puiſſe remédier à ce miſerable deſ-

ordre, & nous donner ces habitudes vertueuſes, qui ſe forment comme de perles de la roſée du Ciel. Elles ſont ſi rares, que c'eſt être inhumain de s'offenſer contre ceux, qui ne les reçoivent pas, *Vitia erunt donec homines.* Accommodons-nous donc à cette prophetie, & ſouffrons patiemment les defauts des autres, afin qu'on excuſe les nôtres.

Encore que nôtre langage ordinaire confonde aſſez ſouvent les mots d'intemperance, & d'incontinence, comme s'ils étoient ſynonymes, l'Ecole Péripatétique y a mis une grande diſtinction; & Ariſtote dit formellement, que l'intemperant eſt beaucoup plus méchant & de plus difficile correction, que l'incontinent. Sa raiſon eſt, que le vice du premier a ſon fondement dans la Nature, & que celui de l'autre ne vient que d'une mauvaiſe coûtume. Or il eſt impoſſible ſelon lui de ſurmonter la Nature,

Horat. ep. 10.

Naturam expellas furca, tamen uſque recurret.

Cette depravée ſe contraint quelquefois pour un tems, mais elle revient bientôt jouër ſon jeu,

Hor. l. 2. Sat. 7.

——— *tolle periclum,*
Iam vaga proſiliet frenis Natura remotis.

Il n'en eſt pas de même des mauvaiſes habitu-

des, qui forment l'incontinence. Elles se perdent aisément par d'autres contraires, (sans parler de ce qu'y peut la raison) *affectus affectum in ordinem cogit.* Une passion dans la Morale en supplante une autre, comme nous voions souvent dans la Politique, qu'une faction opprime celle, qui lui est opposée. Et de la même façon, qu'il y a des Poissons, tels que le Roverso des Indes Occidentales, qui sont dressés à prendre les autres; & que le grand Cam a des Lions, aussi bien que le Mogol des Tigres, dont ils se servent à la Chasse des bêtes sauvages; l'on reprime utilement quelquefois une coûtume vicieuse, par quelqu'une moins à craindre où l'on se porte, & dont l'on se peut défaire plus aisément. Elles sont néanmoins toutes très dangereuses étant mauvaises, & il me souvient d'une considération du Poëte Eschile pour montrer le pouvoir de la coûtume, qu'un Gladiateur fait aux coups, ne dit souvent mot d'une plaïe reçûë, qui oblige les spectateurs à s'écrier. L'on s'endurcit au vice comme aux blessures par de mauvaises habitudes, tâchons d'acquerir celles qui les détruisent.

Ne me demandés pas de préceptes pour cela, ils sont infinis, & j'estime merveilleusement après Seneque la pensée du Philosophe

7. de ben. c. 1.

Cynique Demetrius, que comme il eſt plus avantageux dans la Lutte de ne ſavoir que peu de tours propres à porter ſon homme par terre, pourvû qu'on les pratique bien, que d'en apprendre un grand nombre, qui ſont preſque toûjours inutiles: Il eſt auſſi beaucoup plus à propos dans la Morale, d'être dans l'uſage ordinaire de peu de maximes propres à la conduite de nôtre vie, que d'en faire de grandes proviſions qui fort ſouvent ne nous ſervent de rien. Je vous recommande ſur tout le conſeil de Pythagore, de ne ſe regarder que de jour au miroir, & jamais à la chandelle qui ne nous découvre pas aſſez à nous-mêmes, ni auſſi fidelement que le plein jour peut faire. Chacun ſe flatte, & peu de perſonnes s'examinent comme il faut pour en profiter; *hoc æque omnium eſt, ut vitia ſua excuſare malint, quam excutere, quam effugere.* Pourvû que nous plaiſions au public, à qui nous impoſons autant qu'il nous eſt poſſible, nous ne nous ſoucions guéres quels nous ſoions au dedans, & nous nous admirons ſouvent, quand nous avons mis le dehors en bon état à ce qu'il nous ſemble. Certes le Monde nous a une extréme obligation de le cherir plus que nous-mêmes, & de préferer ſon approbation à nôtre propre jugement,

aussi bien qu'aux plus secrets mouvemens de nôtre conscience.

Vous deplorés là dessus la condition des derniers siécles,

— *Quorum sceleri non invenit ipsa* Iuven. sat. 13.
Nomen, & a nullo posuit natura metallo.

Mais tenés pour assuré, que c'est accuser les innocens, d'imputer de la sorte aux saisons nos indispositions spirituelles. J'avouë que les esprits sont sujets quelquefois aussi bien que les corps, à des maladies chroniques, & qu'il est des tems, où de certains vices sont plus communs, qu'en d'autres. Cela n'empêche pas pourtant que généralement parlant, la dépravation de nos mœurs, ou leur rectitude, n'aillent toûjours leur train ordinaire. *Hominum sunt ista, non temporum; nulla ætas vacavit à culpa. Nunquam apertius quam coram Catone peccatum est.* Je sai bien, que ep. 97. Seneque, qui écrit ceci, croit que la Vertu va d'un pas différent de celui du Vice, lors qu'il ajoûte, *Omne tempus Clodios, non omne Catones feret.* Mais je ne veux que lui même pour le convaincre d'erreur sur cela, sa vertu, & celle de quelques autres de son tems, n'étant pas moins considérable sous l'Empire de Neron, que celle de Caton l'avoit été sous celui du premier des Césars. Il n'y a point

d'âge où l'on ne vive comme au ſiécle d'or, pourvû qu'on ſe regle ſur les principes de la loi Naturelle expliquée par celle de Dieu. Car encore que ce même or, phyſiquement parlant, ſe trouve d'autant plus beau & de plus haut carat, qu'il eſt plus éloigné de ſa mine; il n'en eſt pas de même de la rectitude morale, qu'il faut toûjours au contraire reporter vers ſon origine, qui eſt ce Droit Naturel, & Divin, pour en éviter la dépravation. Je me ſouviens qu'à ce propos Marc Antonin compare l'homme vertueux à une fontaine, qui jette toûjours ſes eaux claires & belles dans ſa ſource, encore qu'elles ſoient ſujettes à être gâtées lors qu'elles s'en éloignent.

l.8. de vita ſua.

Pour concluſion, que tant d'opinions différentes ſur la Morale, qui cauſent aujourd'hui de ſi véhementes conteſtations, ne vous donnent pas toute l'inquietude que vous témoignés. Les anciens ont eu les leurs toutes pareilles, ou peu s'en faut. Sans parler des paradoxes du Portique, ſcandaleux à toutes les autres ſectes, non ſeulement elles étoient contraires les unes aux autres, mais partagées même entre elles. Diogene le Stoïcien ſoûtenoit, qu'on pouvoit ſans charger ſa conſcience remettre la fauſſe monnoie, qu'on avoit reçûë; Antipater ſon diſciple de

Cic. 3. de Offic.

la même école lui donnoit le dementi là dessus. Tenés pour assuré, que de semblables contestations ne manqueront jamais, & vous souvenés vous de la tradition dont parle Clement Alexandrin comme étant venuë de l'Apôtre Mathias, que la faute d'un homme doit être imputée à plusieurs gens de bien de son voisinage, parce qu'indubitablement ils ne lui ont pas fourni assez de bons exemples pour le détourner de la commettre; *Si Electi vicinus peccaverit, peccavit Electus, nam si se ita gessisset ut jubet Verbum seu ratio, ejus vitam ita esset reveritus vicinus, ut non peccasset.* Croiriés vous que tous nos Casuistes fussent d'accord sur cette maxime de Morale prise rigoureusement à la lettre? Aions la volonté portée au bien, les fautes de l'entendement ne lui seront pas reprochées en de semblables rencontres: *Los yerros del Entidimiento*, dit élegamment l'Espagnol, *son discipula en la volontad.*

Ὁ μηδὲν εἰδὼς, οὐδὲν ἐξαμαρτανεῖ.
Qui nihil novit, nihil delinquit.

Et comme nous pouvons être yvres, sans être yvrognes; ou prononcer un mensonge, sans être menteurs; nous pouvons errer innocemment dans la Morale sans crime, si nous avons d'ailleurs l'ame bien disposée.

D'UNE BELLE VIE.

LETTRE CXXX.

MONSIEUR,

Encore que la longue vie ſoit propoſée aux Patriarches dans le vieil Teſtament comme une recompenſe, & que dans le nouveau celui de tous les Apôtres, que Dieu aimoit le mieux en ait joüi le plus long tems, ſi faut-il avoüer, que la plus longue n'eſt pas toûjours la meilleure. En effet, elle ne ſauroit être miſe entre les choſes, qui ſe meſurent à l'aune; la quantité n'y fait rien, tout dépend de la qualité, & la miſere fait trouver long le même eſpace de tems, qui coule trop vîte au gré d'un homme heureux,

Eſt vita miſero longa, felici brevis. Laberius.

Mais que dirons-nous ſi toute la felicité, qui s'y reſſent n'eſt pas capable dans un bon examen de la faire eſtimer? & ſi le vers Arabique, dont vous pouvés avoir fait lecture dans la vie de Tamerlan ſe trouve véritable, que la

vie la plus fortunée ne soit, à le bien prendre, qu'une pure yvrognerie, le plaisir qui s'y goûte s'en allant aussitôt, & le mal de tête qui suit nous demeurant toûjours? Quoiqu'il en soit, jamais l'on ne souhaita plus ardemment de perpétuer ses jours, qu'on le fait aujourd'hui, & jamais l'on ne s'éloigna davantage des moiens propres à les prolonger: *Nunquam fuit cupido vitæ major, nec minor cura.* Les crapules, la luxure, & généralement tout ce que les passions les plus désordonnées peuvent causer d'excès, nous tiennent asservis, & nous faisons dans cet esclavage tout ce qui doit apparemment abreger nôtre vie, au même instant, que par des vœux ridicules nous importunons le Ciel pour en obtenir l'étenduë. *Ita est, non accepimus vitam brevem, sed fecimus, nec inopes ejus, sed prodigi sumus.* Seneque n'avoit pas tant de raison de prononcer cela de son siécle au sujet de la perte du tems, que nous en avons de le repéter en nos jours dans l'application que nous lui donnons.

Plin. l. 22. c. 6.

Or cette grande envie de vivre, dans un procedé si repugnant, est encore accompagnée d'une crainte peutêtre plus déraisonnable. Nous apprehendons la mort comme un grand mal, qui est humainement parlant, la fin de tous nos maux, & par consequent un bien

eſſentiel. En effet les choſes naturellement mauvaiſes, ſont auſſi naturellement rares, & cependant nous voions, qu'il n'y a rien de plus commun que celle, dont nous parlons. Elle vient d'ailleurs de cauſes ſi legeres, qu'il n'y a guères d'apparence de la concevoir & de ſe la repréſenter comme un mal extrème. Une ſimple retention d'halene, un rire tant ſoit peu intemperé, un grain de raiſin à demi avalé, qui ſont des choſes ſi peu conſidérables, quoiqu'elles faſſent quelquefois mourir, pourroient-elles produire le plus grand de tous le maux, & le plus terrible, ſi la mort l'étoit, comme la plûpart du monde & même quelques Philoſophes ſe le font accroire? Certes ſi elle méritoit, que nous la tinſſions un mal ſi violent & ſi formidable, encore ſerions-nous obligés de reconnoitre, comme l'obſervoit un Ancien, qu'étant perſecutés ſans ceſſe & à diverſes repriſes de tous les autres maux, elle a cela de bon, qu'elle ne nous viſite qu'une ſeule fois en toute nôtre vie. Mais que ſavons nous, ſelon la penſée d'un autre Sage, ſi cette vie n'eſt point le plus grand de nos maux, &, à le bien prendre, nôtre véritable maladie qui nous fait mourir. *Mors ſub ipſo vitæ nomine latet.* Et puiſque tout mouvement naturel cherche ſon

Sen. conſ. ad Mart. c. 20.

bien & sa perfection dans le repos qui est sa fin, peut-on douter, que la mort, où aboutissent toutes les lignes de nôtre vie, n'ait ce grand avantage, & qu'elle ne soit en cela préferable à la vie, que la condition de celui qui est arrivé au but où il tendoit est sans controverse meilleure, que de celui, qui n'y est pas encore parvenu. Cependant tout le monde paroit d'un sentiment contraire, & Aristote même n'a pas fait difficulté d'écrire, que plus un homme est heureux & vertueux, plus il souffre la mort à contre-cœur, parce que comme tel il se croit plus digne qu'un autre de jouïr de la vie. *3. Ethic. Nic. c. 9.*

Je veux donc laisser ce point indecis, & je le ferai d'autant plus volontiers, qu'une des dernieres paroles de Socrate m'assure, que jamais homme n'a bien sû, s'il lui étoit plus avantageux de vivre, que de mourir. Jouïssons de la vie comme d'un depôt simplement, sans trop l'examiner. Peutêtre qu'il en est comme de la Tourte, dont l'Italien ne veut pas qu'on voie l'apprêt ni toute la composition pour la trouver bonne. Et il semble que ce soit le sens d'un vers proverbial parmi les Grecs,

Ὡς ἡδὺς ὁ βίος, ἄν τις αὐτὸν μὴ μάθῃ,

Quam svavis est vita, si quis eam non cognoverit?

N'apprehendons pas d'ailleurs trop baſſement la mort, ni ne la recherchons trop ambitieuſement non plus, comme y aiant du defaut en l'une & en l'autre procedure, *Tam turpe* Sen.ep.89. *eſt mortem fugere, quam ad mortem confugere.* Il arrive à pluſieurs, qui pechent en toutes les deux façons, qu'ils ont également à contre-cœur la mort, & la vie. Ils haïſſent celle-ci pour l'avoir enviſagée d'un trop mauvais côté; & ils craignent la premiere par des préventions d'eſprit tout à fait populaires. Sen.ep.74. *Inde eſt quod nec vivere, nec mori volumus. Vitæ nos odium tenet, timor mortis.* O la miſerable conſtitution d'ame, qui ſe trouve en de telles extremités. C'eſt mener une vie, l. 10. adv. Math. p. 458. qui n'a preſque rien de vital, *βίον ἀβίωτον* comme parle quelque part Sextus l'Empirique.

J'approuve fort une conduite raiſonnable, & les réflexions phyſiques ou morales, qui nous font connoitre ſans trouble d'eſprit la nature de nôtre Etre. Mais tenons pour aſſuré, que toutes nos connoiſſances, ni toutes nos circonſpections, ne nous exemteront pas de mille hazards inſeparables de la vie. La prudence y eſt d'un grand uſage, je l'avouë, mais c'eſt un guide, qui pour nous enſeigner le chemin, que nous y devons tenir, ne nous

garentit pas pourtant d'un nombre infini d'accidens, ſoit d'orages, ſoit de chûtes précipitées, ou de violence de voleurs, qui peuvent à tous momens arriver. C'eſt pourtant une belle choſe d'oſer dire avec intrépidité comme Enée à la Sibylle,

Omnia praecepi, atque animo mecum ante peregi. 6. Æn.

De quelque prévoiance néanmoins que nous nous ſervions, la Fortune & le Sort ne perdront jamais le droit qu'ils s'attribuent, ni la poſſeſſion où ils ſont de nous traverſer: *Adeo obnoxiæ ſumus ſortis, ut ſors ipſa pro Deo ſit, qua Deus probatur incertus.* Je le repete après Pline, encore que ce ſoit une mauvaiſe conſequence qu'il tire d'une propoſition véritable. l. 2. c. 7. Cela ne doit pas vous empêcher de continuer les occupations vertueuſes, qui vous ont acquis tant d'amour & tant d'eſtime du public. Ce monde eſt une Comédie où le perſonnage, que vous joués n'eſt pas des plus relevés, mais il n'y en a point, où l'on ne puiſſe acquerir de l'honneur, quand l'on s'en acquitte bien comme vous faites. Diſons mieux dans nôtre franchiſe ordinaire, nous ſommes ici bas comme dans l'Arche de Noë, peu d'hommes, & beaucoup de bêtes. Quoiqu'il en ſoit, nôtre fin, égale à tous, ne

nous distingue les uns des autres que par la mémoire que nous laissons de nous, qui ne peut être considérable, ni de durée, que par nos belles actions, *Mors omnibus ex natura æqualis, oblivione apud posteros vel gloria distinguitur.*

Tacit. 1. hist.

De Helio. Lamprid.

Que cet Empereur fut ridicule, qui se préparant à une mort violente, qu'on lui avoit prédite, fit provision de licous d'or, & de soie pourprée, pour se pendre glorieusement si besoin étoit. Il mit à part des épées, & des poignards, le tout enrichi de diamans & d'autres pierreries, à même dessein. Il n'oublia pas de très puissans poisons, enfermés, dit son Historien, dans des boëtes couvertes d'hyacinthes, d'agathes, & d'émeraudes. Et pour une derniere extrémité il fit bâtir une très haute tour, au pied de laquelle il disposa des meubles d'un prix extraordinaire, afin que se précipitant dessus quand il en seroit tems, il reçût, comme il disoit, une mort précieuse, & qui le rendit considérable, autre que lui n'étant peri de la sorte. Certes, il étoit bien mal informé de ce qui nous peut acquerir une belle & glorieuse renommée. Il faut bien autre chose pour nous distinguer du commun, & pour faire connoitre avantageusement nôtre nom à la poste-

rité. Je vous ſupplie là deſſus de vouloir jetter les yeux ſur ces deux hommes de vôtre voiſinage, dont l'un fait une auſſi grande oſtentation de ſon opulence, que l'autre vit dans une frugalité loüable, accompagnée d'occupations ſpirituelles, & utiles au public par tant de beaux ouvrages, qu'il lui donne tous les jours. A vôtre avis, lequel des deux ſera le plus eſtimé par ceux, qui viendront après nous? Et ſelon les termes de Philoſtrate dans une de ſes Epitres, ceux, qui ne ſont rien durant qu'ils ſont, quels doivent-ils être un jour lors qu'ils ne ſeront plus? Permettés moi de vous faire conſidérer encore dans l'autre ſexe ces deux perſonnes, que vous connoiſſés, l'une par ſa vaine coqueterie, & par le rang avantageux qu'elle tient dans le grand monde, & l'autre par ſon mérite perſonnel, & par ſes productions ingenieuſes, qui n'ont rien de pareil dans toute l'antiquité. Pourriés-vous bien douter, de laquelle des deux l'on parlera le plus avantageuſement aux ſiécles à venir? Vous voiés bien, que la derniere dont je reſpecte ſi fort le puiſſant génie, vous repréſente la merveille de nos jours l'incomparable Saphon,

Ad Charitonem.

—— *quæ maxima ſemper*
Dicetur nobis, & erit quæ maxima ſemper.

Virg. 8. Æn.

Le Poëte a proféré ceci d'une chose inanimée, je le transporte à une des plus belles ames que le Ciel ait fait descendre ici bas depuis qu'il y en envoie.

DU

SOIN QU'ON DOIT PRENDRE À BIEN ELEVER LES ENFANS.

LETTRE CXXXI.

MONSIEUR,

Tout le monde avouë, qu'il n'y a rien de plus important à toute sorte d'Etats que l'institution de la Jeunesse, & cependant l'on s'est plaint de tout tems, que c'est la chose qu'on néglige le plus. Platon, & beaucoup d'autres après lui, ont donné de très beaux préceptes là dessus dans leurs Republiques imaginaires, mais la Ieunesse Athenienne n'en étoit pas mieux élevée pour cela, & à la reserve de Sparte, l'on peut dire, que l'éducation des Enfans n'a pas été plus conside-

rée en Gréce, qu'ailleurs. En vérité, les Lacedémoniens ſont merveilleuſement à priſer pour cet égard; & je ne crois pas auſſi, que rien ait plus contribué à la durée de leur petite Souveraineté, qui s'eſt vûë la plus ancienne de toutes ſes voiſines, que ce ſoin exact qu'ils ont toûjours eu de bien inſtruire leurs jeunes gens. C'eſt ce qui fit refuſer ſi généreuſement à un Ephore la demande d'Antipater, qui après la défaite d'Agis vouloit exiger d'eux cinquante jeunes garçons pour les tenir en ôtage. Il le pria de ſe contenter du double, ſoit de femmes, ſoit de vieillards, ne lui pouvant accorder autre choſe, ſur l'apprehenſion, que les Enfans, qu'il vouloit avoir, aiant été mal élevés hors de chez eux, ils ne corrompiſſent quelque jour leur ville, dont il prévoioit par là l'entiere ruïne. Et certes, ſi la nourriture du corps eſt ſi puiſſante, qu'une Brebis, qui tette une Chevre, en a la laine beaucoup plus dure, & que tout au contraire le Chevreau, nourri de lait de Brebis, a ſon poil moins rude, & plus mou que ſa Nature ne le porte; il eſt aiſé de concevoir, que l'éducation ſpirituelle, beaucoup plus ſubtile & plus agiſſante, doit cauſer des effets encore plus remarquables, comme ils ſont ſans comparaiſon plus importans. Car

Macrob. 5. Satur. c. 11.

je ne veux point m'arrêter à ce que ces mêmes alimens corporels ſont d'abondant conſidérables pour l'eſprit; témoin cet Ægiſthus, dont parle Procope, qui reçût ſon nom de ce qu'aiant été nourri par une Chevre, il tenoit d'elle, outre l'humeur capricieuſe, une legereté de pieds du tout extraordinaire. Le Poëte ſuppoſe dans ce ſens, qu'une perſonne cruelle avoit été allaittée par des Tigreſſes,

Virg. 4. Æn. L. 8. —— *Hyrcanæque admorunt ubera Tigres.*

Et le Philoſophe Apollonius attribuë dans Philoſtrate toute la groſſiereté morale des peuples d'Arcadie, au gland, qui faiſoit leur plus ordinaires repas; comme Platon a ſoutenu, qu'Alcibiade devoit ſa grande hardieſſe à ce qu'il avoit ſuccé la mammelle d'une femme Spartiate.

C'eſt un petit Prélude, que j'ai voulu vous dreſſer ſur le contentement, que m'a donné l'élection, que vous avés faite d'un ſi digne Précepteur pour vos enfans. Il a, ſi je le connois aſſez, toutes les parties requiſes à cette fonction, & ſur tout une expreſſion telle de ſes penſées, qu'on ne peut douter, qu'il ne poſſede parfaitement les choſes, qu'il entreprend d'expliquer, puiſque la marque certaine de ſavoir, ſelon l'Ecole, dépend de pouvoir enſeigner aux autres ce que l'on ſait.

Ariſt. 1. Meta. c. 1.

Que les petis avis qu'on vous a donnés de ſes divertiſſemens lors qu'il étoit encore jeune, ne vous étonnent pas; il n'y a point de gens plus capables de nous bien informer des chemins, que ceux, qui s'y ſont autrefois égarés. Conſidérons-le tel qu'il eſt, & non pas tel qu'il a été. Aimeriés-vous mieux avoir un homme peſant & auſſi groſſier, que vôtre voiſin en a pris un chez lui, qu'on peut dire avoir cela de commun avec le précepteur d'Achille, qu'il eſt homme & cheval tout enſemble. Au ſurplus, je vous louë d'avoir traité cette affaire *Attalicis conditionibus*. Ariſtippe fut le premier de tous les Philoſophes qui ſtipula quelque recompenſe de ceux qu'il enſeignoit, ſous cette plaiſante conſidération, qu'il vouloit apprendre à ſes diſciples par là, où l'on pouvoit le mieux emploier ſon argent. Et il me ſouvient, que Philoſtrate tourne de même à l'avantage de Protagoras, de s'être fait paier par ceux, qu'il inſtruiſoit en l'art Oratoire, ce qui n'avoit pas lieu auparavant, à cauſe qu'on fait plus de cas des choſes, qui ont coûté, que de celles, qu'on reçoit gratuitement. Je ne ſai, ſi je ne dois point ajoûter en faveur de celui, dont je vous parle, qu'il mérite une double reconnoiſſance, aiant à faire oublier à vos Enfans la mau-

Diog. Laërt.

vaiſe maniere, dont ils ont été inſtruits juſqu'ici, avant que de leur en apprendre une meilleure. Pour le moins étoit-ce ainſi qu'en uſoit l'excellent Muſicien Timothée, à l'endroit de ceux, qui avoient eu d'ignorans Maitres avant lui. En effet, un ſavant Sculpteur travaille bien mieux & plus aiſement ſur un marbre informe, que ſur celui, qui a déja reçû quelques fâcheuſes atteintes d'un autre ciſeau que le ſien. Vous ſavés auſſi plus que perſonne le grand deſavantage de ceux, qui ont eu de mauvais commencemens, & la main mal portée d'abord ſur le luth; à peine ſe peuvent-ils corriger de leur mauvaiſe habitude, en autant de tems, qu'ils en ont emploié à la contracter. *Philoſtr.* Le Sophiſte Polemon n'eût donc pas mauvaiſe grace, de dire à un Proconſul, qui ne ſavoit comment punir ſuffiſamment un Criminel, qu'il lui commandât d'oublier ce qu'il avoit appris, *Iube ipſum antiqua dediſcere*, ne croiant pas qu'il y eût rien qui fût de plus pénible ni de plus difficile exécution.

Mais ce nouveau Précepteur aura d'ailleurs un grand avantage, de trouver en vos fils une terre propre à recevoir les ſemences de ſon érudition, & comme Ariſtote parle de cela ὥσπερ γῆν τὴν θρέψουσαν τὸ σπέρμα. *L. ult. Eth. Nic. c. 9.* Car il arrive quelquefois tout le contraire.

Grandia

Grandia ſæpe quibus mandavimus hordea Virg. ecl. 5.
ſulcis,
Infelix lolium, & ſteriles dominantur avenæ,
Pro molli viola, pro purpureo Narciſſo,
Carduus, & ſpinis ſurgit Paliurus acutis.

Ce riche Sophiſte Herode avoit un enfant ſi peu diſciplinable, que pour lui faire retenir les vint-quatre lettres de l'Ecriture Grecque, ſon pere fut reduit à mettre auprès de lui un pareil nombre de jeunes garçons, dont chacun portoit le nom d'une de ces lettres, afin que la néceſſité de les appeller pour parler à eux, lui fit retenir les Elemens de ſon Alphabet. Certes le malheur eſt grand d'avoir à cultiver un champ ſi diſgracié de Nature. C'eſt proprement *Ranis vinum miniſtrare, & cibum in matellam immittere.* L'on n'eſt pas moins empêché avec d'autres eſprits qui reſſemblent au vaiſſeau des Danaïdes, ce qui peut y entrer par une oreille, ne manquant jamais de ſortir par l'autre; *Cor fatui quaſi vas confractum, & omnem ſapientiam non tenebit,* dit l'Eccleſiaſtique. Car l'on a cette conſolation avec ceux, qui n'ont que la compreheníion difficile, qu'en recompenſe ils retiennent fort bien ce qui leur eſt enſeigné. Ce ſont des tables ou planches de cuivre, où l'on ne grave qu'avec aſſez de peine, mais

Philoſtr.

c. 21.

qui conſervent auſſi beaucoup plus long tems que celles de bois ce qu'on y écrit. Et l'on peut encore comparer cette ſorte de naturels aux vaſes, qui ont le cou étroit, & l'orifice fort petit; la liqueur y entre à la vérité avec beaucoup de difficulté, mais l'on a cette ſatisfaction d'ailleurs qu'elle ne ſe répand pas facilement, & qu'elle s'y conſerve mieux qu'en d'autres. La fin en de ſemblables rencontres, & le bon ſuccès ſont plus conſidérables, que la peine qu'on a priſe pour y parvenir. *Lib. 9. c. 12.* L'Hiſtoire des animaux d'Ariſtote nous apprend, qu'il y en a de très difficiles à prendre, qui étant pris ſont des plus aiſés à apprivoiſer. Et l'Agriculture fait voir tous les jours des Plantes non ſeulement ſauvages, mais encore d'une ſeve dangereuſe, à qui le ſoin des Jardiniers fait porter de bon fruits, *dum per culturam amittunt malitiam ſuam, & in alium abeunt ſuccum.* Que diriés vous de certains Eſprits, qui pleins de force & de vivacité en tout autre ſujet, ſe trouvent néanmoins très-mal propres aux Lettres, & très incapables de reüſſir à l'étude. L'on a imputé cette diſgrace aux Eſpagnols, *Mar. Cap.* *Hiſpani felices ingenio, infèliciter diſcunt.* Mais comme je ne penſe pas qu'on puiſſe ſans témérité, & même ſans injuſtice, diffamer toute une Na-

tion, auſſi ne voudrois-je pas nier, qu'il ne ſe trouve en tout païs des hommes, d'un temperament à ne pouvoir jamais entrer en commerce avec les Muſes. Ce n'eſt pas ſimplement, qu'ils ſoient indociles, & par conſequent indiſciplinables, puisque leur averſion contre les livres ne les empêche pas ſouvent de reüſſir glorieuſement dans d'autres profeſſions plus laborieuſes que celle des ſciences, & qui ne demandent pas moins d'application d'ame pour les bien exercer. Tant y a, que leur génie particulier ne ſouffrant pas, qu'ils étudient avec le moindre ſuccès, l'on impute ſouvent à tort ce defaut à ceux qui ont eu ſoin de leur inſtitution.

—— culpa docentis
Scilicet arguitur, quod læva in parte mamillæ Iuven.
Nil ſalit Arcadico juveni. Sat.

Il n'y aura rien à craindre de tel chez vous. Vos Enfans ont par leur naiſſance l'amour des belles lettres, *habent rapacia virtutis ingenia, vel ex ſe fertilia*, ſelon les termes de Seneque, & ils profiteroient ſous un conducteur moins habile que celui que vous leur avés donné. Une fille bien composée conçoit au moindre attouchement; & un eſprit brillant comme ils l'ont, & propre aux ſciences, les acquiert preſque de lui mê-

me, & ſans l'aide de Pédagogue ou de Précepteur.

Que j'entre aiſément dans cette joïe ſecrete que vous donnera le progrès viſible, qu'ils feront dans cette belle carriere, où vous les avés mis. Pline parle après Ariſtote d'un Poiſſon nommé *Amiam* à ce qu'il me ſemble, plus connu dans la Mer Majeure que dans nôtre Ocean, ou nôtre Mediterranée, qui croît tellement à vûë d'œil, qu'on remarque facilement ſon augmentation de jour en jour, *cujus incrementum ſingulis diebus intelligitur.* Vous pourrés faire ſur eux des remarques, auſſi ſenſibles quoique ſpirituelles, & qui vous cauſeront d'autant plus de contentement, qu'on n'aura qu'à laiſſer agir leur bon naturel. Celui de beaucoup d'autres a beſoin de contrainte, ſemblable à ces Plantes qui ne veulent pas être ſoignées, *quæ quanto pejus tractantur, tanto proveniunt melius.* Et j'ai memoire, que le même Pline fait cette réflexion, ſur celles qu'on diroit qui ſe plaiſent à être négligées, parce qu'un trop ſoigneuſe culture leur eſt préjudiciable, *mirum dictu, eſſe aliquid cui proſit negligentia.* Cependant il eſt des eſprits, qu'on leur peut comparer, qui s'irritent contre ce qu'on leur fait paroitre d'amour & d'intereſſement pour leur bien, & dont l'on ne

Pl. l. 9. c. 15. Ariſt. l. 6. c. 17.

l. 18. c. 10.

peut rien tirer si on ne les abandonne à leur propre conduite. Dans cette diversité de temperamens loués Dieu de celui de vos Enfans, qui l'ont tel que vous le leur pouviés souhaiter; & ne vous souvenés jamais des petites équipées qui vous fâchèrent dans leur premiere éducation. Le meilleur bois a ses nœuds qui témoignent sa force, & les bons vins ont souvent quelque apreté d'abord qui tire sur l'amertume, *nec patitur ætatem vinum quod in dolio placuit.* Sen. ep. 36.

Je vous prie que ce savant homme vôtre nouveau domestique apprenne de vous combien je l'estime, & par là combien je me promets de lui. Je l'exhorte à donner de sorte le goût des sciences à ses Disciples, que la Morale soit toûjours la principale. Un autre moins habile que lui se contenteroit de les former à quelques unes de ces sciences, sans beaucoup se soucier de leur former la conscience. L'on empêche ordinairement avec grand soin que les jeunes gens ne deviennent gauchers, il est bien plus important de les accoûtumer à être droits, je veux dire à ne faire, que les choses droites & justes. Les préceptes Moraux ont en ceci plus de besoin d'application, que d'explication. Et le mot de Xenocrate est très considérable, que ceux,

dont nous parlons, doivent être veillés, comme aiant plus de néceſſité de ce qui conſerve les oreilles, que les Athletes de ſon tems. Il ne faut point de commentaire pour comprendre où cela va. Celui pour qui je l'écris ſaura mieux que perſonne pratiquer toute ſorte de moiens pour arriver à ſon but, & il le fera ſans doute avec la modération requiſe, ſe repréſentant toûjours, que rien n'entre dans la phiole de ce qu'on y penſe verſer trop à coup. Mais qu'il ne ſe laſſe jamais ſur tout de faire bien comprendre à ſes écoliers les avantages du ſavoir, & la honte, auſſi bien que la miſere, où nous jette l'ignorance. Il y a cent inſtances à faire là deſſus, mais voici ce qui les peut à mon avis toucher très ſenſiblement. C'eſt qu'un ignorant, outre le mépris qui l'accompagne en tous lieux, eſt ſi malheureux, qu'il s'ennuie toûjours étant ſeul, parce que ſon eſprit n'aiant point été cultivé, n'a rien produit au dedans pour ſon entretien, ce qui fait que l'interieur de ſon ame lui paroit dans la ſolitude un deſert affreux, & qui lui eſt preſque inſupportable. Sa diſgrace n'eſt pas moindre, s'il penſe ſortir de cette calamité par le moien des bonnes compagnies, parce que celle de gens plus habiles qu'il n'eſt, l'afflige cruellement, ne

s'en pouvant tirer avec honneur, de ſorte qu'on peut dire qu'au partir de l'Arabie Deſerte, il entre miſerablement dans la Pierreuſe, trouvant matiere de chagrin preſque par tout. Il n'y a que les ſavans à qui les notions interieures, & les connoiſſances acquiſes par un travail ſtudieux, fourniſſent dans le particulier d'une retraite, des homilies & des contemplations qui paſſent en agrément toutes les douceurs & tous les parfums de l'Arabie heureuſe. Avec des repetitions frequentes d'une vérité ſi apparente & ſi conſtante, ne doutés point de l'heureux ſuccès des études de vos fils; & ſi je le puis dire ſans vous effaroucher d'abord, tenés pour aſſuré, qu'ils ſe rendront capables d'imiter Hercule, que la Fable dit avoir tué ſon maitre Linus avec ſa lyre. Cela ne ſignifie autre choſe, ſi non, que ce grand Heros, qui étoit dans la vérité un très excellent Philoſophe, ſurpaſſa en doctrine celui, qui l'enſeignoit, ce qui fut glorieux à tous deux; de la même façon qu'on a vû depuis, que l'incomparable reputation de ſaint Thomas n'a fait qu'augmenter celle d'Albert le Grand ſon Précepteur.

J' ajoûte cet apoſtile pour vous prier encore d'excuſer en faveur du bon ſens le mot de *Droit*, que je viendrai d'oppoſer à celui de

Gauche. Les allusions de *science*, à *conscience*, & d'*application* à *explication*, auroient aussi besoin de grace dans un autre style que l'Epistolaire. Mais vous savés la liberté qu'il se donne, & la licence qu'ont prise les plus grands Auteurs de lettres familieres, qui passe bien celle des allusions. Ciceron n'a pas fait difficulté dans une des siennes d'attacher à un mot Grec une particule Latine ce qu'on n'excuseroit pas ailleurs, C'est où il avertit Atticus qu'il dedie à son fils le livre des Offices,
l. 15. ep. 13. ou des Devoirs de la vie. *Hæc*, dit-il, *magnifice explicamus*, προςφωνοῦμέν *que Ciceroni, qua de re enim potius pater filio?* Que ne peut-on pas oser après cela dans un même genre d'écrire? Gardons-nous bien sur tout de faire cas de quelques diamans d'Alençon, mis en œuvre avec grand soin pour contenter la vûë, s'il est permis de nommer ainsi de chetives pensées, qu'on tache de rendre agréables par de beaux termes; encore que l'art d'écrire poliment, & pour la seule satisfaction de l'oreille, soit beaucoup plus commun aujourd'hui, que celui de bien penser, & d'être utile à l'esprit.

DES

GENTILS-HOMMES.

LETTRE CXXXII.

MONSIEUR,

Je m'étonne qu'un Gentilhomme du mérite de celui, que vous me nommés, ait pris si fort à cœur la fin desastreuse de son Cousin, comme si l'infamie de son supplice devoit rejailir jusques sur ceux de son sang. Il devroit se souvenir de ce que dit Henri IV. aux parens du Marechal de Biron, que des siens propres avoient laissé leur tête en Gréve, sans qu'il s'en tint deshonoré. En effet, la mort de Conradin, celle de Jeanne, Reine de Naples, & de Marie Stuart d'Ecosse, ni cette autre si extraordinaire de Charles son petit fils, n'ont point diffamé leurs races: La famille des Othomans voit tous les jours de ses Princes étranglés, & vint-deux Papes, qui ont eu la tête trenchée, ne rendent pas moins llustre la Chaire de Saint Pierre, ni le Sou-

verain Pontificat moins reſpecté. Je ſai bien, que les cauſes différentes de telles diſgraces y font faire de grandes diſtinctions; mais après tout il demeure toûjours pour conſtant que comme les belles actions de nos prédeceſſeurs ne ſervent guères à nôtre gloire, ſi nous n'y cooperons; les mauvaiſes de ceux, qui nous touchent de parenté ne peuvent nous préjudicier, ni ce qui leur arrive de honteux, nous être juſtement reproché, ſi nous n'y avons rien contribué. Toutes fautes ſont perſonnelles, *cada uno es hijo de ſus obras*, & je tiendrois une nobleſſe bien mal fondée, ſi elle dépendoit de la bonne ou dereglée conduite de nos alliés, & que leurs vices ou leurs malheurs lui puſſent être imputés juſqu'à ternir ſon luſtre. Y a-t-il famille au monde, qui ſe puiſſe dire exemte de quelque tache à conſidérer cette même famille dans toutes ſes parties; Voit-on des arbres ſi privilegiés pour excellens qu'ils ſoient, qu'on ne trouve deſſus quelquefois quelque chenille, capable d'en ſalir des feuilles, mais non pas d'en gâter le fruit, ni de les ruïner entierement? l'Eſpagnol, dont je viens de vous rapporter deux ou trois paroles, en a d'autres proverbiales, qui reconnoiſſent ingénument ce mélange inévitable du bien & du mal dans toutes les

maiſons, *No ay generacion do no aya puta o ladron*; ce qui n'empêche pas, qu'on ne diſtingue des contraires ſi oppoſés, ſans que l'un porte préjudice à l'autre.

La noble naiſſance eſt d'un ſi grand avantage dans la vie, qu'elle ne peut être trop eſtimée. Comme l'on priſe bien plus les Diamans, les Emeraudes, & les Turquoiſes, de la vieille roche, qu'on ne fait les autres; les hommes d'extraction illuſtre ſont tout autrement conſidérés que les perſonnes vulgaires, s'ils ont tant ſoit peu de talent propre à ſoûtenir la dignité de leur nom. C'eſt ce qui fait dire à Ciceron, qu'un perſonnage de ſon tems avoit trompé bien du monde ſur ce qu'il étoit de bonne maiſon, *Erat enim hominum opinioni nobilitate ipſa, blanda conciliatricula, commendatus*; je penſe que c'eſt de Piſon, dont il veut parler. Et véritablement l'on éprouve tous le jours, qu'auſſi-bien que les fruits qui naiſſent à l'ombre, ne ſont jamais de ſi haut goût que d'autres qui ſont venus plus au jour, & mieux regardés du Soleil; les gens de bas lieu, ou de fortune mediocre, quelque mérite qu'ils aient, ne ſont guères vûs avec cet éclat, & cette recommendation, qui accompagnent ceux, dont la vertu eſt relevée par celle de leurs ancêtres. Il ne faut

Orat. pro Sex.

donc pas trouver étrange, que tant de perſonnes recherchent cette grande prérogative d'une ancienne & excellente origine, puiſqu'il y a peu de nations, qui n'aient convenu de ce ſentiment, de lui porter beaucoup de reſpect. Iules Céſar ſe fit accroire, qu'il deſcendoit du fils d'Enée; Marc Antoine de celui d'Hercule, qui ſe nommoit Anton; & nous tirons nôtre nom d'un Francus de Troie, les Turcs d'un Turcus ſon parent, les peuples de la Grande Brétagne d'un Brutus Romain, & ainſi de la plûpart des autres. Avec la même vanité les Thebains ſe nommoient autrefois σπαρτοὶ, comme aiant été ſemés dès le tems de Cadmus ſelon la fable; les Atheniens αὐτόχθονες, prétendant être auſſi anciens que leur territoire, qui les avoit produits; & les peuples d'Arcadie προσέληνες, parce qu'ils ſe perſuadoient d'avoir été habitans du monde avant que la Lune y parût. Enfin cette penſée de ſe glorifier d'une noble & ancienne extraction eſt ſi étenduë par toute la terre, qu'on l'a trouvée établie dans toutes les parties de l'Amerique, nos Rélations portant que juſqu'à ces pauvres Hurons du Canada ils n'étoient pas moins jaloux de leur nobleſſe, qu'un Hidalgue d'Eſpagne, ou un Gentilhomme de quatre quartiers d'Allemagne.

Plutar.

Relat. Ieſuit. ann. 1642. & 1643.

Mais il n'arrive pas toûjours, que ceux qui ont cette puiſſante recommendation du ſang, poſſedent le mérite perſonnel abſolument requis pour ſe la conſerver. Souvent au contraire l'on remarque qu'ils en ſont tellement dépourvûs, que les vertus de leurs ancêtres ne ſervent qu'à mieux faire reconnoitre les defauts qu'ils ont, & combien ils ſont diſſemblables à ceux, dont ils ſe contentent de porter les armes & le nom:

Incipit ipſorum contra ſe ſtare parentum Iuven.
Nobilitas, claramque facem præferre pudendis. ſat. 8.

Cependant il ſeroit plus avantageux ſelon le Satyrique, qui parle ainſi, d'être fils d'un Therſite & d'avoir la valeur & l'eſtime d'Achille, que de pouvoir ſe vanter d'être venu du dernier avec toutes les mauvaiſes conditions qu'Homere attribuë à Therſite. En effet, la nobleſſe d'une Race eſt bien mieux fondée ſur une ſuite d'actions vertueuſes de ceux, qui en ſont, que ſur ſa durée toute dependante de la Fortune, & qui n'a rien, moralement parlant, qui puiſſe relever une maiſon au deſſus des plus ruſtiques, ou des plus roturieres. Car, à le bien examiner, il n'y a plus qu'une ombre vaine de nobleſſe où les vertus manquent, puiſqu'elle tire ſon origine de ces

mêmes vertus. Autrement, ne sommes-nous pas tous sortis d'un même principe? y a-t-il vilain qui n'ait son extraction de quelque Patriarche? ou Prince qui ne vienne d'un planteur de vigne? *Quemcumque volueris revolve nobilem, ad humilitatem pervenis*, dit Seneque dans une de ses Controverses. L'on voit même quelquefois des plus illustres de leur siécle; tels que Péricles dans Athenes, & Pompée le Grand dans Rome, qui ont toute sorte de desavantage du côté de leurs parens. Mais il est bien plus ordinaire au rebours, que comme les meilleures viandes & les plus estimées, font les excremens qui ont le plus d'infection & de puanteur; les personnnes les plus héroïques engendrent les plus vicieuses & les plus méprisables de leur siécle. Aristote l'a observé au quinziéme chapitre du second livre de sa Rhétorique avec cette distinction, que les grands & brillans esprits sont sujets à cette calamité d'avoir des enfans évaporés; ce qu'il prouve par ceux d'Alcibiade, & du vieil Denis Tyran de Sicile; au lieu que les esprits extraordinairement fermes & solides ont presque toûjours de fils stupides, pesans, & grossiers, de quoi il nous assure que la posterité de Cimon, de Péricles, & de Socrate, rendit un suffisant témoignage. Or

Contr. 6.

de ſi notables & de ſi frequens changemens montrent aſſez, que la nobleſſe des familles eſt ſujette à de merveilleuſes revolutions, & qu'elle doit être conſidérée autrement qu'on ne la conſidére communément. Je veux croire même que ce fut ce qui obligea ces ſages Romains de mettre la marque d'une Lune ſur le pied de leurs Patriciens, pour ſignifier que leur plus haute nobleſſe naiſſoit, & mourit; aiant ſon commencement, ſon plein, & ſon declin auſſi periodiques, & auſſi aſſurés, qu'on les remarque au cours de cette Planete.

Ajoûtés à cela l'erreur des Généalogies, qui placent ſouvent dans les plus illuſtres familles de gens de la lie du peuple, & de qui les prédeceſſeurs, comme l'on a dit en riant, n'ont craché à terre que les jours de fête; s'ils ont eu le moien d'acquerir un fief conſidérable, & d'en prendre le nom comme il ſe pratique ordinairement. Ne ſait-on pas, que ceux, qui font profeſſion de dreſſer ces Généalogies, ſe jouënt quand bon leur ſemble ſur un ſujet où ils peuvent dire à ceux, qui les emploient,

De quocunque voles proavum tibi ſumito libro; Iuven. Sat. 8.

Ce que je ſerois bien fâché qu'on prit pour

un mépris de beaucoup d'ouvrages excellens que nous tenons d'eux, & que j'estime autant que personne. Mais pour ne rien exaggerer davantage dans une matière trop odieuse pour l'approfondir & pour s'y arrêter plus long tems, personne n'ignore les fourberies & les impostures qui s'y sont faites dans tous les siécles, puisque dès celui que la Metamorphose du Poëte Latin fut composée, Ajax y reproche à Ulysse de s'attribuër arrogamment une descente des Eacides, qu'il falsifioit,

Ovid. 13. metam.

— Quid sanguine cretus
Sisyphio, furtisque & fraude simillimus illi,
Inseris Æacidis alienæ nomina gentis?

Tant y a que les preuves de noblesse, qui se font en nos jours ne sont pas toûjours si certaines, qu'elles obligent à d'extraordinaires respects, quand ce que nous avons dit de ceux qui dégénérent ne s'y opposeroit point. Ciceron rabat admirablement bien l'insolence & la gloire de Pison, qu'il fondoit sur celle de ses devanciers, avec cette raillerie, *Obrepsisti ad honores errore hominum, commendatione famosarum imaginum, quarum simile habes nihil præter colorem.* Et un homme de vertu repartit joliment à un qui se vouloit prévaloir à son préjudice d'avoir eu quelques parens d'un rare mérite, j'ai plus d'affinité que vous

Orat. in Pison.

avec

avec eux, & je prétens être mieux dans leur alliance, puiſque vous ne les imités en rien comme je tâche de faire. Pour moi je prononcerois librement de la nobleſſe d'une perſonne vertueuſe, ce que cet Orateur Romain a écrit de l'éloquence d'un Philoſophe, *ſi adferat, non aſpernor; ſi non habeat, non admodum requiro.* En effet, cette origine illuſtre eſt ſi peu de choſe d'elle-même, à le bien prendre, que l'Empereur Othon donna pour dernier précepte à ſon neveu Cocceius, de ne ſe pas trop ſouvenir d'avoir eu un oncle Empereur, bien qu'il ne dût pas non plus en perdre tout à fait la mémoire. Si je voulois pouſſer cela plus avant, je vous prierois de conſidérer un peu ſceptiquement ce que c'eſt que cette prétenduë nobleſſe, qui n'a rien de réel que la fantaiſie des hommes. Pour obtenir celle de Chevalerie au Perou; dont la marque étoit d'avoir eu les oreilles percées par le Roi, il faloit que celui qui aſpiroit à ce degré d'honneur ſût faire ſes armes & ſes ſouliers de ſes propres mains. Si vous communiqués ceci à vôtre ami, obtenés de lui, qu'il ne m'en veuïlle pas plus de mal, dites lui ma coûtume, & qu'il prenne garde, que je ne determine rien.

Plutar. in Oth.

Hiſt. des Incas. l. 5. c. 25.

Quant à cette Hippomanie, dont vous le

plaignés, c'eſt le même mal qui fut la ruïne d'un Strepſiades dans Ariſtophane; & je ne penſe pas que la Déeſſe Hippone, ni le Dieu même Taraxippe, l'en puiſſent guerir. A moins que la mode vint en France d'avoir, comme au Roiaume de Congo, de ces chevaux de bois portés par des hommes, tels que

L. 15. hiſt. Maffée les decrit, à peine verrons-nous que vôtre bon Gentilhomme, ni ſes ſemblables, abandonnent ſur cela leurs mauvaiſes & ruineuſes habitudes. Véritablement, je ne crois pas que ces chevaux de Congo ſoient de la race de Pegaſe; ni que des dents de Loup attachées à leur cou les puſſent rendre auſſi promts à la courſe, & auſſi infatigables, que

l. 28. c. 19. Pline l'écrit de ceux dont nous nous ſervons. Quittés néanmoins cette grande averſion que la folle dépenſe de vôtre ami vous fait avoir contre eux. Les meilleures choſes ſont quelquefois nuiſibles ſans qu'il y ait de leur faute; & je vous prie de vous ſouvenir en faveur de ce noble animal, que c'eſt lui qui a conquis le nouveau Monde. En effet, vous pouvés

Ind. Occid. parte 5. voir dans les Rélations de Benzoni Milanois, que les Americains ont toûjours ſoutenu qu'ils n'avoient pas été ſubjugués par les Eſpagnols, mais ſeulement par leurs chevaux; ce que cet Hiſtorien rend vraiſemblable ſur ce que

par toutes les Provinces où ces mêmes Espagnols ont été ſans chevaux, ils y ont preſque toûjours eu du pire, & n'ont guéres manqué d'y être battus.

DE
LA CONTRAINTE D'AGIR.
LETTRE CXXXIII.

MONSIEUR,

Je reconnois que Platon eſt celui, qui a le premier ou le mieux de tous les Philoſophes diſtingué les trois genres de cauſes, dont les unes dépendent de la Deſtinée, les autres de la Fortune, & quelques-unes, de nôtre Volonté, ou Franc-Arbitre. Et certes quelque grande étenduë qu'on puiſſe donner à la premiere, & bien qu'elle ſemble embraſſer & enveloper toutes choſes, ſi eſt-ce qu'elle ne les produit pas toûjours, & il y en a beaucoup, qu'on auroit tort de rapporter indiffé-

remment au Destin; *Omnia quidem fato continentur, sed non omnia fato fiunt, neque fato addici debent.* Les ordonnances d'Adrastie, dit Plutarque dans son traité de la Fatalité, ressemblent en cela aux loix civiles, qui comprennent une infinité de crimes sans qu'on puisse dire qu'elles en soient la cause. Car quoique selon le mot de Thales, ἰσχυρότατον ἀνάγκη *validissima omnium necessitas*, il n'y ait rien de plus fort dans la Nature, ni de plus absolu que cette Necessité, mere, si nous en croions Platon, de trois Parques, l'ame du Monde selon lui, & celle à qui tous les Etres semblent soûmis; si est-ce qu'elle ne s'étend pas proprement jusques sur cette sorte d'actions qu'on appelle fortuites, & beaucoup moins sur celles, qui ne sont bonnes ou mauvaises, que parce qu'exemtes de toute contrainte & de toute necessité, elles dépendent entierement de nôtre Volonté. Mais d'où vient, que ce fondateur de l'Academie attribuë dans le dixiéme livre de sa Republique, la connoissance des choses passées à Lachesis, celle des présentes à Clothon, & le recit des futures à l'inexorable Atropos? Marsile Ficin vous le dira après Proclus, aussi-bien que les raisons de la superiorité de Lachesis, du second lieu de Cloton, & de la subordination

d'Atropos aux deux autres. Pour moi, je pense, que le tems passé, dont se mêle la premiere, étant bien plus assuré que le présent, ou le futur, puisque Dieu même ne lui peut faire changer de nature, l'on a donné avec justice la preséance à Lachesis, & le dernier rang à celle, qui s'occupe au futur dont les évenemens ne sont pas si certains, sur tout à l'égard de ce qui est du ressort de nôtre Libre Arbitre.

Pour ce qui touche la contrainte d'agir sous laquelle vous voulés mettre à couvert toutes les fautes de vôtre Ami, souvenés vous, que non seulement la Morale Chrétienne, mais celle même d'Aristote a prononcé qu'il n'y avoit jamais de necessité à mal faire; quoique Saint Augustin en reconnoisse une, qu'il appelle heureuse, parce qu'elle emploie toute sa force à nous porter au bien, *felix ea necessitas quæ ad meliora compellit.* Ep. 204. Cela vient de l'équivoque attachée au mot *necessaire*, dont les Philosophes reconnoissent jusqu'à quatre différentes significations. Or il n'y a que cette extréme & invincible necessité, que les Grecs ont nommée tantôt Diomedéenne, & tantôt Thessalique, qui puisse servir de legitime excuse en quelques rencontres. Car l'on a mangé les pains de proposition dans la der-

niere faim ſans offenſer Dieu. Vous pouvés auſſi vous ſouvenir comme ſur ce que les Thebains reprochoient aux Atheniens, d'avoir emploié l'eau ſacrée du Temple de Dele en des uſages profanes, juſqu'à s'en laver les mains, ce qui paſſoit pour une grande impieté parmi

l. 4. hiſt. les Bœotiens; ceux d'Athenes, dit Thucydide, ſe purgèrent de ce crime en proteſtant, qu'ils n'en avoient uſé de la ſorte, que dans la violente neceſſité, qui legitime par tout ce

Plutar. de Pyth. Orac. qu'elle contraint de faire. Et l'Oracle rendu à ce Prêtre d'Hercule, qui n'avoit pas été chaſte, *que Dieu permet tout ce qui eſt neceſſaire*, ἅπαντα ἀναγκαῖα συγχωρεῖ θεὸς, peut paſſer pour le plus véritable de tous les Oracles de Paganiſme. Voiés donc ſi celui, que vous excuſés, eſt véritablement tombé dans cette ſorte de neceſſité, qu'on dit, qui n'a point de loi, ou plûtôt, qui eſt la plus juſte & la plus inviolable de toutes les loix, comme celle à qui les anciens ont aſſuré, que les Dieux mêmes ne pouvoient pas reſiſter; ſentence har-

Plato. 5. de leg. die, qu'on attribuë particulierement à Pittacus.

Si vôtre Ami n'a rien executé qu'en ſe voiant reduit à de ſi rudes termes, il a pour lui toutes les regles de la Morale. La vraie & naturelle prudence eſt de ceder fort ſouvent au tems, & toûjours à la neceſſité.

Honesta lex est temporis necessitas. Laberius.

Et quand l'on se voit dans ce dernier accessoire, il faut imiter les bonnes lames, ploier sans rompre, s'accommoder à ce qui est absolument necessaire sans perdre courage, & rendre son esprit souple à faire doucement ce qu'on ne sauroit éviter de faire. La signification du mot *necessaire* enseigne cette leçon; *necessum dicitur quod non sit in eo cessandum*; Quasi necesses. obeïssons sans murmure aux ordres d'Adrastie, & ne croions pas, que de les suivre ce soit agir sans raison, puisque cette Divinité Grecque, qui est nôtre Necessité, passe du consentement de tous les Sages pour la plus forte raison de toutes:

Feras, non culpes, quod vitari non potest. Laber.

Il n'y a rien de plus juste que ce qui est necessaire; ni rien de plus hardi, & qui tienne davantage de l'Héroïque Vertu, que ce qu'on fait par la derniere contrainte; *nullus perniciosior hostis est, quam quem audacem angustiæ faciunt.* N'est-ce pas la necessité qui permet de jetter en mer ce qu'un vaisseau a de précieux, s'il ne peut autrement être sauvé de l'orage? N'est-ce pas elle, qui fait legitimement démolir les maisons, pour remedier à un incendie? Et n'est-ce pas la même necessité, dit ce Declamateur Romain, qui excu-

Sen. in Contr. *Ench. c. ult.* se tous les parricides des Saguntins? Reconnoitre sa puissance, c'est selon Epictete déferer à Dieu, & témoigner qu'on respecte les choses du Ciel avec connoissance. De là vient, que le Sage des Stoïciens n'étoit jamais forcé à rien, & s'exemtoit toûjours de cette dure necessité, parce qu'il ne lui resistoit jamais, faisant volontiers tout ce qu'elle vouloit: Elle ne le jettoit pas hors du Monde comme les autres, dautant qu'il en sortoit de son bon gré: *Nihil invitus facit sapiens, Necessitatem* *Ep. 54.* *effugit, quia vult quod ipsa coactura est.* Seneque finit par là une de ses Epitres; & dans une autre il prouve, que rien ne pouvoit rendre malheureux ce même Sage, à cause de sa condescendance à tout, n'y aiant que la resistance, dont nous usons, qui nous fasse miserables: *Non qui jussus aliquid facit miser est,* *Ep. 61.* *sed qui invitus facit. Itaque sic animum componamus, ut quidquid res exiget id velimus.* Il s'en faut donc beaucoup, qu'on puisse imputer à crime ce qu'on fait par necessité, puisque c'est une vertu de lui obeïr.

Mais de vouloir excuser de mauvaises actions en accusant la Fortune, ou de les attribuër simplement à je ne sai quelle Destinée, c'est surquoi vous aurés de la peine à trouver de la complaisance en ceux, qui vous

parleront avec ſincerité. Pour ce qui eſt de la Fortune, j'avouë qu'il n'y a preſque perſonne, qui ne veuïlle la rendre reſponſable des defauts de ſa conduite, & nous la chargeons quaſi toûjours à tort de toutes les diſgraces qui nous arrivent. C'eſt vraiſemblablement la cauſe de tant de Temples, que le ſot peuple de Rome, qui la craignoit lui édifia dans ſa ville; n'y aiant point eu de Dieux à qui ils en aient conſacré un ſi grand nombre qu'à elle. Les Philoſophes au contraire en ont fait leur commune Quintaine, l'attaquant de toutes leurs forces, & emploiant tout ce qu'ils ont eu d'adreſſe pour la faire paſſer tantôt pour une aveugle, & tantôt pour une inconſtante, qu'ils faiſoient profeſſion de braver. Pline d'ailleurs lui attribuë une empire abſolu ſur tout ce qui nous concerne. *Fortunam ſolam in tota ratione mortalium utramque paginam facere.* Ceux de Smyrne avoient ſa ſtatuë, qui portoit ſur la tête un des Poles du Monde, & tenoit la corne d'Amalthée dans une de ſes mains, pour dire, qu'elle gouverne & enrichit tout ici bas. Et je me ſouviens d'un moderne, qui ſoûtenoit trop licentieuſement, que quiconque avoit de ſon côté la Force, la Prudence, & la Fortune, ſe pouvoit vanter d'avoir la Trinité pour lui. Ce-

l. 2. c. 7.

Pauſan. l. 4.

pendant c'eſt faire une injure à Dieu, & ſe rendre indigne de ce qu'il nous a donné de prudence d'admettre cette τύχη qu'Homere a le premier déifiée, la nommant fille de l'Ocean, & la faiſant jouër avec Proſerpine dans l'hymne qu'il adreſſe à Ceres, quoiqu'il n'en ait jamais parlé dans ſes deux grandes Poëmes.

Orat. 65. Et Dion Chryſoſtome reconnoit ingenument, que s'il y a quelque Fortune, elle n'eſt ni aveugle, ni inconſtante, comme on le lui reproche; ne changeant qu'à cauſe qu'elle voit tous les jours ceux, à qui elle a fait le plus de graces, qui en abuſent. Enfin, à le bien prendre, chacun eſt artiſan de ſa propre fortune, de ſorte que vous avés emploié un mechant lieu commun pour juſtifier la miſerable procedure de vôtre Ami, de l'imputer au mauvais traitement d'une imaginaire Divinité.

Quant à ſa malheureuſe Deſtinée, je vous ai déja dit, qu'on ne peut lui donner une ſi grande étenduë, que vous faites, ſans ruïner toute la Morale par la perte de nôtre Franc-Arbitre, & vous ſavés ce que j'ai écrit là deſſus

Lettre 49. *&* 99. en deux lettres différentes, l'une *du Deſtin*, & l'autre *de la ſcience qui eſt en Dieu*. Nôtre amitié me permettra d'ajoûter ici ce ſeul mot de Saint Auguſtin, aſſuré que je ſuis, que vous n'en ferés point d'importune application; *O*

ſi cor tuum non eſſet fatuum, non crederes fatum. C'eſt de vérité bien mal traiter le Portique de Zenon. Tract. 37. in Ioan.



CONSOLATION.

LETTRE CXXXIV.

MONSIEUR,

Je ne ſai pas quel je reüſſirois auprès de vous, mais je craindrois de paſſer pour un témeraire par tout ailleurs, & je condannerois moi-même mon entrepriſe, ſi je m'ingerois de vouloir conſoler la perſonne du monde, qui fournit aux autres en toute rencontre les plus ſolides conſolations. Ce peu que je vous dirai donc au ſujet de la perte, que vous venés de faire, ne ſera que pour vous témoigner ma condoleance, & pour vous faire ſouvenir, ſi vous étiés reduit à ce point, de quelques petites choſes, que l'affliction eſt capable de vous avoir otées de la mémoire. En effet, vous n'ignorés rien de tout ce qui vous peut

être repréſenté, & perſonne ne ſauroit mieux adoucir le reſſentiment de vôtre eſprit que vous même, qui poſſedés les plus puiſſans raiſonnemens, dont l'on s'eſt jamais ſervi pour cela. Mais puiſque les meilleurs Médecins ſe laiſſent traiter par d'autres, quand ils ont beſoin du ſecours de l'art qu'ils profeſſent, prenés mon zèle en bonne part, & ſouffrés, qu'au lieu de quelques complimens inutiles, cette lettre vous rediſe mille particularités, dont nous nous ſommes autrefois entretenus, & que nous ne pouvons trop ſouvent repeter, ſi nous prétendons en retirer aux occaſions quelque profit.

Le mot d'Iphigenie dans Euripide, qu'il vaut mieux mal vivre que de bien mourir.

In Aulide. Κακῶς ζῆν κρεῖσσον, ἢ θανεῖν καλῶς,

ne ſauroit être trop condanné. Car encore qu'il ſoit vrai en un certain ſens, qu'un Chien vivant eſt plus à eſtimer qu'un Lion mort; ſi ne faut-il pas mettre la vie à un ſi haut prix, que nous faſſions plus d'état de la poſſeder à mauvais titre, & d'en mal uſer, que de la perdre glorieuſement. Il n'y a pas moins à reprendre en ceux, qui font trop de cas de la vie qu'en d'autres, qui craignent exceſſivement la mort, ce qui ſe trouve preſque toûjours conjoint. La premiere des deux eſt ſi-

peu de chose, que Marc-Antonin après l'avoir très philosophiquement considérée, conclud, qu'il n'a rien remarqué soit en ce qui concerne le corps, soit en ce qui touche l'esprit, qui ne soit fort méprisable. *Omnia* dit-il, *quæ ad corpus pertinent, fluvii naturam habent: quæ ad animam, insomnii & fumi.* Et quoique je ne voudrois pas avancer, qu'on fut obligé, selon les termes de Job, à se réjouïr envisageant la mort, comme ceux, qui cherchent quelque thresor se réjouïssent lors qu'ils rencontrent un sepulchre, *quasi effodientes thesaurum, gaudent vehementer, cum inveniunt sepulcrum:* Si est-ce que la vie toute seule me paroit si indifférente, pour ne rien dire de plus à son desavantage; qu'outre que je n'élirois jamais d'en recommencer la carriere, s'il étoit à mon choix de le faire, je n'échangerois pas les trois jours calamiteux, qui me restent dans un âge si avancé qu'est le mien, contre les longues années que se promettent une infinité de jeunes gens, dont je connois tous les divertissemens. Certes je pourrois jurer aussi bien que Cardan sur la vérité de ce sentiment, si je ne jugeois plus à propos de vous rapporter ses termes ausquels je souscris, bien que selon sa façon ordinaire d'écrire, ils soient plus sensés, qu'ils ne

L. 2. de vita sua.

C. 3.

De libr. propr. ſont élegans: *Nos, per Deum, fortunam noſtram exiguam, atque in ætate ſenili, cum ditiſſimo juvene, ſed imperito, non commutaremus.* Vous me croirés aiſément, ſi vous prenés garde à l'air dont ceux, de qui nous parlons ont accoûtumé de vivre. Qui eſt celui d'entre eux, qui penſe ſerieuſement à le faire? qui ne remette toûjours au lendemain une affaire ſi importante? & qui temporiſant de la ſorte ne ſoit pour perdre la vie, comme s'explique *Ep. 22. & 23.* Seneque, avant que de l'avoir commencée? Ariſtote a prononcé que de vivre ſans un but certain auquel toutes nos actions ſe rapportent; c'eſt le propre d'un homme ſans cervel- *In Eud. c. 2.* le; *Vita propoſito fine carens, inſignis ſtultitiæ argumentum eſt.* Cependant aucun d'eux ne vit qu'au jour la journée, pour uſer de ce terme populaire, ou s'il s'en trouve, qui aient quelque ſorte de viſée, ce n'eſt pas pour y perſiſter, c'eſt plûtôt pour faire trouver véritable le vers proverbial des Grecs,

Βιοῖ μὲν οὐδεὶς ὃν προαιρεῖται βίον,
Vivit certe nemo quam probare ſolet vitam.

Avoüons ingenument, que Platon a eu raiſon de nous nommer tous, θεοῦ παίγνιον l'ouvrage d'une main toutepuiſſante, mais qui l'a fait en ſe joüant, & comme pour ſe divertir ſeulement. Tant y a que nôtre vie s'é-

coule de telle maniere, qu'on peut dire avec l'Italien *chi più vive, più muore.* Et souvenés-vous de ce que nous avons prononcé si souvent en contemplant le croissant ou le decours des nouvelles Lunes, que cet aspect nous faisoit une leçon tous les mois reïterée, du decroit & de la diminution perpetuelle de nos jours.

N'attendés pas après ceci un éloge de ma part aussi étendu que pouvoit être celui, que fit autrefois Alcidamus en faveur de la Mort; qui est la seconde chose, dont je me suis proposé de vous entretenir, & qui suit naturellement la vie, comme elle l'a précedée auparavant. Or je ne suis nullement de l'avis de ceux, qui croient, qu'il n'y a point de plus mauvaise pensée que celle de la Mort, parce que l'imagination nous la prend presque toûjours si terrible, qu'on peut dire qu'autant de fois qu'on la conçoit de la sorte, l'on se donne une mort avancée, & qu'ainsi c'est se faire mourir plusieurs fois au lieu d'une. Cardan a été de ce sentiment, qu'il exprime nettement en ces termes dans son livre de la Consolation, *totum tempus quod mortis cogitationi impenditur mors est.* Cet axiome néanmoins ne peut être soutenu qu'à l'égard des ames populaires ou dépourvuës de toute

érudition, qui n'envisagent guères les choses du bon côté. Cela se voit en la personne d'Ajax, qui souhaite grossierement dans Homere de mourir plûtôt de jour, que de nuit, à cause que c'est le propre des tenebres d'augmenter la peur de tout ce l'on craint, & d'en rendre les objets beaucoup plus redoutables. La Philosophie nous apprend à les contempler tout autrement, & tant s'en faut que les méditations, qu'elle nous suggere, puissent croitre nos douleurs, ni rendre nos maux plus intolerables, qu'en les adoucissant, s'ils ne disparoissent entierement, elle en ôte du moins la plus grande amertume, & ce qui les fait ordinairement le plus apprehender. Ses réflexions nous apprennent ici qu'apparemment la mort est plûtôt un bien, qu'un mal: Qu'en tout cas il ne peut être grand, puisqu'il est momentanée: Que n'est folie de craindre ce qui est inévitable: Et qu'on ne sauroit avec jugement se figurer une chose comme mauvaise, que tous ceux, qui nous en parlent, n'ont jamais exprimentée, & dont aucun de ceux, qui l'ont éprouvée n'a pû, ou voulu, nous reveler le mystere. Car vous n'ignorés pas, que les opinions sont partagées sur tous ces points; que ce qui est tenu mol par les uns, est réputée la fin de tous

les

les maux par d'autres; & que celui qui disoit, *Ego tibi permittam mori? At quid jam mihi melius optem?* n'étoit pas de la créance de ceux, qui ont appellé la mort *le terrible des terribles.* Pouvés-vous raisonnablement nommer ainsi ce qui est si naturel, que les mêmes Elemens, qni sont nôtre vie, sont nôtre mort; *tam causa vivendi sunt, quàm viæ mortis.* Sen.ep.117. L'entrée du monde ne paroit pas moins pénible que son issuë; & peutêtre, qu'un enfant souffre autant en naissant, ce que ses cris témoignent assez, qu'il endure en mourant. D'ailleurs ne voit-on pas des personnes qui préferent la mort à la vie; Et sans parler des particuliers, quelques Nations toutes entieres n'ont-elles pas eu le même goût; *Bardi Thraciæ populi appetitum habent maximum mortis*, dit Martianus Capella. En tout cas L. tel que puisse être ce dernier passage, il est unique; & les Eliens n'ouvrant qu'une fois en toute l'année le temple du Dieu Summanus, Pausan. qui leur étoit celui des Enfers, prénoient par l. 6. cette cérémonie la consolation de ne devoir jamais redoubler ce petit voiage, qui se fait même *aveuglette.* Nous y devons être tous préparés autant jeunes que vieux,

A morte semper homines tantumdem absumus; Laber. & pour peu que ces raisons philosophiques

prennent de place dans nôtre esprit, nous reconnoitrons aisément que les pensées de la mort ne sont pas à rejetter, & qu'elles en diminuent plûtôt qu'elles n'en augmentent la crainte. J'ajoûte que ce sont les plus necessaires de toutes, outre qu'elles ne peuvent être superfluës. L'on se prépare inutilement quelquefois contre la pauvreté, contre la douleur, ou contre la perte des amis; parce que nôtre bonne fortune nous exemte de semblables afflictions. Mais ce que nous avons médité pour bien recevoir la mort, ne peut jamais manquer de nous être d'usage.

Il n'y a point de gens, qui soient plus touchés apparemment de cette terreur panique de la mort, que ceux, qui n'en peuvent pas souffrir la moindre imagination. La plûpart des Grands & des Heureux sont de cette trempe, ce qui fait, que ne songeant jamais à mourir, bien qu'ils l'apprehendent toûjours, l'heure fatale pour eux est passée avant qu'ils s'en soient apperçûs; &, s'il est permis de parler encore plus figurément après un ancien, ils n'apprennent guères leur mort, non plus que l'Empereur Claudius, que par leurs funerailles. *Claudius ut vidit funus suum, intellexit se mortuum esse.* Si est-ce que la faulx de Saturne n'a pas plus de respect pour eux,

que pour les moindres hommes. Comme il regne quelquefois des maladies Epidemiques, qui ſemblent n'être envoiées du Ciel que pour diminuër le trop grand nombre du peuple: l'on voit auſſi des tems ſiniſtres pour les Puiſſances de la Terre, & qui ſemblent avoir conjuré contre leurs vies. Telle fut l'année mil cinq cens cinquante-neuf, qui dans une revolution de douze mois, dont quelques-uns pourtant étoient de l'an ſubſequent, ôta de ce monde l'Empereur Charles Quint, deux Roi de Dannemarc, un Roi de France, *Thuan. hiſt. l. 23.* un Doge de Veniſe, un Pape, un Electeur Palatin, un Duc de Ferrare, & trois Reines, Eleonore qui l'étoit de France, Marie de Hongrie, & Bone Sforce de Pologne. Je crois néanmoins le ſuccès de ſemblables années plûtôt fortuit, qu'autrement; comme je tiens fort douteuſe la maxime de ceux, qui veulent qu'on ne meure jamais plus heureuſement, que quand le tems nous rit, & que la vie nous plait d'avantage.

Dum vita grata eſt, mortis conditio optima eſt. *Laber.*

Ainſi, diſent-ils, Annibal fut mort glorieuſement après la bataille de Cannes, & lors qu'il étoit preſque aux portes de Rome, qui ſe vit depuis malheureuſement réduit à s'em-

poiſonner, pour éviter un pire traitement des Romains. Sylla tenu pour le plus heureux des hommes, l'eût été davantage, s'il fut decedé au même tems, qu'il ſe démit volontairement de ſa Dictature; puiſque la crainte de ſes ennemis l'obligea enſuite à ſe tuër ſoi-même. Pompée ſeroit tout autrement grand que ſon ſurnom ne le porte, ſi la maladie qu'il eût, après avoir mis les Pirates à la raiſon, l'eût emporté,

Dio. Caſſ. l. 52.

Provida Pompeio dederat Campania febreis
Optandas;

Iuven. ſat. 10.

on le vit depuis avoir honteuſement la tête tranchée ſur le rivage d'Egypte. Et quelle reputation eût laiſſée de lui Ciceron, ſi la Parque eût diſpoſé de ſa vie après avoir mis à bout Catilina & les autres de ſa conjuration? ou du moins au retour de ſon exil? Il n'y eut que de la calamité dans le reſte de ſa vie, & ſa foibleſſe, qui parut dans ſes irréſolutions au parti contraire à celui des Céſars, ternit grandement ſa renommée. L'on peut s'abſtenir d'une infinité d'autres exemples, & ſur tout de ceux, que pourroit fournir nôtre Hiſtoire moderne, parce qu'outre qu'ils ſeroient ſuperflus, peutêtre paſſeroient-ils pour odieux. Je répons à cela que c'eſt tirer de quelques faits particuliers une concluſion générale,

qui ne peut être reçûë, parce que diverſes raiſons la combattent. En effet, comme rien ne fait le repos plus agréable, que quand il ſuccede à la fatigue; les maux & les adverſités de la vie nous rendent la mort auſſi douce, que la felicité & les plaiſirs la font ſouvent trouver amere. La plus heureuſe eſt indubitablement celle, qui nous plait, *optima quæ placet*, dit ùn Philoſophe; & elle ne peut plaire que par la conſidération des maux dont nous ſommes delivrés par ſon moien,

Optima mors eſt homini, vitæ quæ extinguit mala,

Que ſi Laberius ſemble en cela ſe contredire, je m'arrête au ſentiment de Salomon lors qu'il traite cette matiere, & qu'après s'être écrié, *O mors, quam amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis*, il avouë, que cette même mort eſt le ſeul reconfort des miſérables. Je ne vous parle point des façons différentes de la recevoir, ni du genre de mourir le plus ſouhaitable; chacun ſe l'imagine à ſa fantaiſie ſelon que les génies ſont différens; & je me contenterai de vous dire, que ſi cette Isle Equinoctiale, où fut jetté Jambulus, ſe trouvoit encore, & qu'on n'eût qu'à s'endormir doucement ſur une certaine herbe qu'elle nourriſſoit, pour y expirer ſans

Diod. Sic. c. 2.

aucun ſentiment de douleur, je priſerois infiniment une fin ſi tranquille ſelon que Diodore la repréſente. D'autres ſeront, ſi bon leur ſemble, pour la ſuffocation dans un muid de Malvoiſie; l'Epilepſie Erotique, dont Ovide faiſoit un de ſes ſouhaits, ſera peut-être encore le leur; ou dans une humeur ambitieuſe ils voudront perir avec toute la nature, s'ils ne ſe contentent de dire avec Vagellius,

Sen. qu. nat. l. 6. c. 2. *Si cadendum eſt, mihi, cœlo cecidiſſe velim.*

Pour moi je préfererois toûjours le Narcotique de cette Isle anonyme, à tous ceux que la Médecine a juſqu'ici diſtribués.

Mais s'il faut perdre la vie le plus tard qu'on peut, quel moien jugés-vous le plus propre à la prolonger? L'on en voit de bien différens dans les livres, & je crois que cette diverſité procede des temperamens divers, qui rendent utile aux uns ce qui ne le ſeroit pas à d'autres. Pollio répondit à Auguſte qui l'interrogeoit là deſſus, qu'à ſon avis le vin doux, ou l'hypocras de miel, au dedans, & l'huile, dont il ſe frottoit en dehors, lui avoient fait paſſer la centiéme année, *intus*

Plin. l. 22. c. 24. *mulſo, foris oleo.* Celui que nos Hiſtoires nomment *Ioannem de Temporibus*, & qu'elles repréſentent âgé de trois cens ans, mettoit

bien l'huile au dehors, mais il ſubſtituoit pour le dedans le miel ſeul, au vin adouci par le miel, *extra oleo, intus melle.* Le Chancelier *l. de Vita.* Bacon parle d'un Anglois plus que centenaire, qui rapportoit ſa bonne conſtitution, & ſon grand âge, à ce qu'il avoit toûjours mangé avant que d'avoir faim, & prévenu la ſoif de même, ce qui eſt bien oppoſé à l'exacte Diette de Louïs Cornare. J'ai ouï parler d'un autre vieillard décrépite, qui fondoit toute ſon antiquité ſur ce qu'il avoit toûjours bû des premiers vins nouveaux, & mangé du pain fait des premiers bleds que l'Automne produiſoit. Un Avenamar More aſſura le Roi Ferdinand qui s'étonnoit de ſes longues années, qu'il les devoit à ces trois choſes, de s'être marié tard, de ne s'être point remarié, quoiqu'il fût demeuré veuf bientôt, & de ne s'être jamais tenu debout autant de fois qu'il avoit pû être aſſis. Je ne veux pas oublier, *Thuan. hiſt. l. 74.* que Poſtel aiant près de cent ans ſe vantoit d'avoir encore ſon pucelage, & de tenir de lui ſes longues années; ce qui ne s'accorde guères bien avec ce qu'on a écrit de ce grand voiageur & de ſa mere Ieanne Venitienne; non plus qu'avec ce qu'on rapporte du More Gangaride de Bengale, âgé de trois cens trente-cinq ans, dont parle Maffée, & que Vincent

le Blanc aſſure avoir eu ſept cens femmes dans le cours d'une ſi longue vie. Ces varietés me font croire, que les diverſes conſtitutions demandent de différens regimes de vivre, & que ce qui eſt utile à un bilieux, ſeroit entierement préjudiciable à un phlegmatique, la même choſe aiant lieu dans tous les autres temperamens oppoſites.

Généralement parlant la bonne nourriture ſert autant à la vie, que la mauvaiſe lui eſt
C. 30. abſolument contraire. Solin obſerve, que ces peuples d'Afrique, qui ne vivent que de Sauterelles, ne paſſent jamais l'âge de
L. 3. quarante ans. Et l'on peut voir dans Herodote, qu'un Roi de ces Ethiopiens, qu'on appelloit de ſon tems Macrobies, entendant parler du mauvais pain que mangeoient les Perſes, dit, qu'il ne faloit pas s'étonner, ſi prenant une ſi mauvaiſe nourriture, ils ne vivoient pas long-tems, ou en termes plus ex-
L. de long. & brev. vitæ. c. 1. & 5. près, *non mirum eſſe, ſi ſtercore veſcentes, paucis viverent annis.* Pour ce qui eſt de l'air des Regions, encore qu'Ariſtote attribuë plus de vivacité, priſe pour un plus long terme de vie, aux animaux des païs chauds, qu'à ceux des contrées froides, & qu'en effet la vie ſoit nommée ζωὴ en Grec *ἀπὸ τοῦ ζεῖν à fervendo*, au cas que Simplicius ait bien con-

nu ſon étymologie; Si eſt-il vrai, qu'on ne vit pas moins en beaucoup de lieux voiſins des Poles, qu'en Taprobane, ou en d'autres, qui ſont ſous la ligne Equinoctiale; & ainſi à proportion de pluſieurs autres Climats, ſelon que toutes les Rélations de ceux, qui ont voiagé, nous en parlent. Mais il faut tenir pour une fable ce que Strabon a écrit des Hyperborées, qui vivoient juſqu'à mille ans, & *15. Geogr.* la mettre avec celle d'un Arteſius, à qui l'on en donne autant. L'élevation de certains Terroüers contribuë auſſi grandement à la longue vie, quoique l'air le plus ſubtil ne convienne pas à toute ſorte de perſonnes. Ammien Marcellin après avoir mis en conſidération la bonté de l'air, & des vivres, que produiſent les païs exhauſſés, ajoûte à l'avantage de ceux, qui y ſejournent, que *radios ſolis ſuapte natu-* L. 27. *ra vitales primi omnium ſentiunt, nullius adhuc maculis rerum humanarum infectos.* Tant y a que par le témoignage de Solin, les habitans du village Acrothon, ou plûtôt Acroathon, *c. 11.* ſitué au ſommet du mont Athos, vivoient une fois plus que les autres hommes ne faiſoient ailleurs; ce qui fit donner auſſi le ſurnom de Macrobies, dont nous avons déja *L. 4. c. 10.* parlé, aux habitans de la ville d'Apollonia, *& l. 7. 8.* qui étoit dans cette poſition. Et Pline, dont

Solin n'eſt que le Tranſcripteur, nous aſſure, que ceux, qui demeuroient au ſommet du mont Tmolus en Aſie, jouïſſoient encore de ce privilège d'une vie extraordinairement prolongée.

Pour concluſion, ſi celui, que vous regrettés tant, & qui m'a donné ſujet de vous entretenir de tout ceci, n'a pas vécu ſi longtems que ces *Longævi*, dont nous venons de faire quelque recit, ni même autant, que vous l'eſperiés, ſongés, s'il vous plait, que l'étenduë de la vie n'eſt pas ce qui la rend conſidérable, non plus que la groſſeur d'un livre ce qui le doit faire eſtimer. Ce cher Ami a ſi bien paſſé tout ce que le Ciel lui avoit ordonné de tems à demeurer parmi nous; qu'à conſidérer cette demeure comme Poſidonius faiſoit, l'on peut ſoûtenir, qu'elle a été d'une très longue durée, *Unus dies hominum eruditorum plus patet, quam imperiti longiſſima ætas.* Et vous ne ſauriés mieux appliquer, qu'en faiſant réflexion ſur lui, le ſens de ce vers Grec,

Sen.ep.78.

Ον γὰρ φιλεῖ θεὸς γ᾽ ἀποθνήσκει νέος.

Quem enim amat Deus, is moritur juvenis, Son humeur particuliere l'a fait moins connoitre, que beaucoup d'autres, qui n'ont jamais eu ſon mérite; mais en recompenſe

vous lui aviés appris à ſe connoitre parfaitement lui même, & c'eſt à mon avis ce qui a le plus contribué à rendre ſon iſſuë de ce monde ſi tranquille:

Illi mors gravis incubat, Sen. Trag. in Thyeſte.
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur ſibi.

Vous ne voudriés pas que je vous repréſentaſſe ici, comme les Lyciens ne portoient le deüil qu'en habit de femme, pour faire comprendre, qu'il n'y avoit qu'elles, qui dûſſent s'affliger extraordinairement dans une adverſité. Et puis cette lettre eſt déja ſi longue, que j'apprehende bien fort, que vous ne m'imputiés d'avoir de mauvaiſes diſpoſitions à finir mes jours auſſi librement que ma Philoſophie l'enſeigne: *Quomodo finem vitæ imponere poterit, qui epiſtolæ non poteſt?* Ne me rendés pas reſponſable de cette pointe, puiſqu'elle n'eſt pas de moi. Sen. ep. 58.



DE L'IMPIETE.

LETTRE CXXXV.

MONSIEUR,

La Piété, & ce qui lui eſt contraire regardent premierement les Parens, car proprement parlant, ſelon que Saint Thomas l'a fort bien obſervé, la Réligion eſt celle, qui regle ce qui eſt dû à Dieu, & qui nomme le defaut de ce devoir, la premiere de toutes les injuſtices; ce qui eſt conforme à la doctrine d'Ariſtote. L'on n'appelle donc impies ceux, qui manquent à une ſi importante obligation, qu'en conſidérant Dieu comme Pere commun, & comme l'auteur & la ſource de toute Paternité; de la même façon, qu'on peut être encore impie envers ſa patrie, à cauſe qu'elle eſt la Mere de tous ceux, qui lui ſont redévables de leur premiere demeure en naiſſant. Or je vous avouë, que dans la ſeconde ſignification, qui marque une irréligion, & ordinairement une méconnoiſſance de la

L. 3. de virtut.

Divinité, vôtre Ami a eu raiſon de s'offenſer comme il a fait, de ſe voir nommer impie, pour s'être écarté de la doctrine orthodoxe dans cet écrit dont vous me parlés. L'on peut errer, & dire même des héreſies, ſans être impie; puiſque pluſieurs Peres de l'Egliſe, tels que Origene, & Tertullien, en ont commis, leſquels néanmoins l'on n'a jamais accuſés d'impieté, & qui en effet en ont toûjours été fort éloignés. L'erreur, ſans doute, eſt beaucoup moins criminelle, que l'impieté, & comme l'a écrit un Auteur de ce tems, il y avoit moins de mal autrefois à donner de l'encens à Jupiter, qu'à ſe moquer aujourd'hui de Dieu & de ſes Saints. Vôtre Ami méritoit d'autant moins cette injure atroce d'Impie, qu'il avoit chanté la Palinodie, & s'étoit dédit de ſon erreur, lors qu'on a voulu le diffamer avec tant d'injuſtice. Mais laiſſons lui ménager ſon reſſentiment, comme il le jugera le mieux, & remarquons ſeulement, qu'on abuſe ſouvent du mot d'impie, quand on l'attribuë à tous ceux, qui penſent autrement que nous des choſes divines, encore qu'elles ſoient problematiques, & qu'ils s'en expliquent avec beaucoup de circonſpection. Certes, la raiſon veut, que nous mettions une grande différence entre la liber-

té, & le libertinage. Dieu nous a fait naitre libres en nous donnant le franc arbitre, & il ne nous est pas moins honnête de paroitre tels sur quelque sujet que ce soit, qu'il nous seroit honteux & préjudiciable de passer pour des libertins.

Ceux, qui n'ont ni respect pour ce qui est au dessus de nous, ni crainte pour ce qui est au dessous, méritent le nom d'impies; aussi bien que d'autres, qui semblent n'avoir de pointe d'esprit que pour l'emploier contre nos vérités Chrétiennes. Sara se moquoit d'Abraham, qui fut le pere des croians, & nôtre raison humaine lui ressemble, n'étant pas moins condannable qu'elle, si nous nous en servons irréligieusement contre la sainteté de nos autels. La Philosophie même, dont nous ne saurions parler avec trop d'estime, caresse quelquefois nôtre ame comme un Amoureux fait sa Dame pour lui ravir son honneur; ce qui a fait prononcer à quelqu'un, que cette Philosophie avoit été introduite dans l'Eglise aussi malheureusement, que le cheval de bois dans la ville de Troïe, dont il fut le desolateur. Et je me souviens à ce propos de ce que disoit le Philosophe Euphrates à Vespasien, qu'il faisoit assez d'état de la philosophie naturelle, mais que quant à celle,

Philostr. l. 5. c. 34.

qui parloit des choſes divines, il la tenoit pour une pure impoſture. Tant y a qu'on ne ſauroit trop déteſter l'impieté, de quelque côté qu'elle vienne, & quelque prétexte qu'elle puiſſe prendre. Celle d'Ajax fait horreur dans Sophocle, quand ſur le ſouhait que lui faiſoit ſon pere, qu'il pût avec l'aide de Dieu demeurer vainqueur de ſes ennemis, il uſe de cette repartie, que le plus lâche homme du monde les pouvoit vaincre avec une telle faveur, mais que pour lui ſa prétention étoit de les ſurmonter ſans elle. Quand on repréſente à Hippolyte dans Euripide, que les Dieux ont voulu qu'il perit, il repond avec execration, pourquoi les hommes n'ont-ils pas le même pouvoir ſur les Dieux? Je ne vous impoſe rien, voici le texte en une langue, que vous entendrés plus commodément qu'en Grec,

Heu utinam & mortalium genus
Deos execrari, & viciſſim devovere poſſet!

Et le Theſée du même auteur ne peut ſouffrir qu'Hercule diſe en ſa fureur, que ſi Jupiter fait le ſuperbe, il ne l'eſt pas moins que lui,

Deus eſt arrogans, & ego viciſſim adverſus Deos.

N'eſt-ce pas auſſi dans ce ſens dépravé que

le Mezence de Virgile profere au dixiéme de l'Eneïde,

Nec mortem horremus, nec Divûm parcimus ulli.

In Equit. Son Turnus ne paroit pas plus pieux, ni le Capanée de Stace, ni l'Annibal de Silius. L'on en voit un autre dans Ariſtophane, qui ne reconnoit point de Dieux, ſinon parce qu'ils lui ſont contraires. Et un Poëte du dernier ſiécle a bien oſé nous donner ces vers pernicieux, *Marc. Paling. in Leone.*

Utilitas facit eſſe Deos, qua nempe remota
Templa ruunt, nec erunt aræ, nec Juppiter ullus.

Ce ſont de tels diſcours qu'on a tout ſujet de condanner & de nommer impies.

Mais ſi les Juifs ſont ſi ſcrupuleux, qu'ils croient, qu'on doit plûtôt ſe laiſſer tuer, que de combattre le Samedi, & ſi entre eux la ſuperſtition des Eſſeniens paſſe juſques-là de ne s'oſer décharger le ventre ce même jour du Sabath, comme Joſephe le leur impute; vous aurés bien raiſon de vous moquer de leurs opinions erronées, mais non pas de les accuſer d'impieté là deſſus. Quand ce Prodicus, dont parle Clement Alexandrin au ſeptiéme livre de ſes Tapiſſeries ſoûtenoit après Pythagore & les Philoſophes Cyrenaïques, qu'on *L. 2. de bel. Iud. c. 7.*

qu'on ne devoit rien demander à Dieu, parce qu'il savoit assez, & beaucoup mieux que nous, ce qui nous est necessaire, il enseignoit sans doute une doctrine héretique, qui n'alloit pas néanmoins jusqu'à le faire impie. Il faut dire la même chose d'un Carpocrates, qui maintient dans Théodoret que toutes nos actions sont indifférentes, le bien, & le mal dépendant de la seule opinion des hommes; d'où il inferoit, que la Foi seule étoit necessaire au salut. Nôtre Histoire appelle héresiarque un Claude Evêque de Turin, qui declamoit contre l'adoration de la Croix en ces termes, *Si adoratur Crux, adorentur & puellæ, quoniam virgo peperit Christum, adoretur etiam præsepe, quia in præsepi puer reclinatus est Christus, adorentur & asini, eo quod asinum sedens, Ierosolymam venit idem Christus Dominus.* La même Histoire se contente pourtant de cette diffamation, sans ajoûter celle de l'impieté. Et quoique François Premier, fit faire un service solemnel dans Nôtre-Dame de Paris, pour le Roi d'Angleterre Henri Huitiéme après sa mort, tout declaré hérétique qu'il étoit, & comme tel excommunié par le Pape; ceux qui le lui reprochèrent, comme une grande faute, ne le soupçonnèrent jamais de la moindre impieté.

1. hæret. fab.

Hist. Franc. tom. 3. p. 336.

Thuan. l. 3. hist.

Nos bons Religieux ſe conſument dans leurs mortifications, comme la chandele pour éclairer les autres: ſi leurs abſtinences néanmoins alloient juſqu'à n'oſer nourrir des poules, pour éviter le ſexe feminin, à l'exemple de ceux du Gentiliſme, qui pratiquent cette auſterité au Roiaume de Siam des Indes Orientales, on les pourroit bien nommer ſuperſtitieux, mais le mot d'impies ne leur conviendroit nullement. Car c'eſt une des choſes, où Seneque s'eſt le plus trompé, lors qu'il ſemble égaler la ſuperſtition à l'atheïſme dans ſa penultiéme épitre. *Superſtitio*, dit-il, *error inſanus eſt; amandos timet; quos colit, violat: quid enim intereſt utrum Deos neges, an infames?* Cependant il y a une extréme différence entre nier abſolument toute ſorte de Divinité, & avoir des opinions d'elle ſuperſtitieuſes & erronées. Orphée commettoit une lourde faute dans ſon Paganiſme, d'attribuer les deux ſexes à ce grand Jupiter, quand il écrivoit,

Ind. Orient. parte 12.

Apulée.

Iuppiter & mas eſt, & neſcia femina mortis: L'on n'eût pas pû néanmoins de ſon tems le convaincre ſur cela d'impieté, dont il ne fut auſſi jamais accuſé.

Reſervons donc cette grande & outrageuſe injure, dont nous parlons, pour des Dia-

gores, des Evemeres, & d'autres ſemblables, qui n'ont reconnu aucune Puiſſance d'enhaut. Diſons hardiment que cette ſecte de Perſans eſt impie, qui n'admet point d'autre Dieu que les quatre Elemens, ſe fondant ridiculement entre autres raiſons, au rapport de Pietro della Valle, ſur ce qu'en toutes langues le nom de Dieu eſt de quatre lettres. Rejettons le terme d'impieté ſur ce blaſphemateur, qui appelle la très Sainte Trinité une impieté Triangulaire. Et ne craignons pas d'être trop injurieux envers ceux, *qui non pluris aras faciunt, quam haras*; qui au lieu de ſervir Dieu, ſe ſervent de ſon nom pour mieux tromper en couvrant leurs crimes; & qui pleins de reſpect pour de certaines creatures, n'en ont aucun pour le Createur, non plus que ce Sybarite, lequel ceſſant de battre ſon valet ſur la ſepulture de ſon pere, ne faiſoit nulle difficulté de l'outrager de coups dans le Temple. Sans mentir, il n'eſt que trop de perſonnes à qui l'on peut legitimement reprocher l'impieté, ſans que nous l'imputions indiſcrettement à tous ceux, qui ont des ſentimens contraires aux nôtres; ſur tout après les avoir abandonnés comme l'avoit fait vôtre Ami. Nous defendons ſouvent avec trop d'ambition, &

Anonym. in Math.

Athenée. l. 12.

trop d'opiniâtreté toutes nos pensées, n'en reconnoissant point d'autres pour orthodoxes; & nous voions, qu'on porte aujourd'hui si loin cette sorte d'animosité que les plus obligés à la modestie ne gardent plus de mesures dans leurs contestations. Vous n'aurés pas de peine à deviner ce qui me fait parler ainsi, & je suis assuré, que vous n'approuvés pas plus que moi un procedé si scandaleux.

D'UN

HOMME DE GRANDE LECTURE.

LETTRE CXXXVI.

MONSIEUR,

Les sciences ont quelque chose de l'hydropisie, elles altérent quelque fois excessivement, & elles enflent de certaines personnes à tel point, qu'elles en sont insupportables. C'est ce qui fait que Tacite donne

cette loüange à ſon beau-pere Agricola, d'avoir par le conſeil de ſa mere uſé de modération dans ſes Etudes, la choſe du monde la plus difficile à beaucoup d'eſprits. Plus ils ſavent, plus ils veulent ſavoir, & dans les commencemens, lors qu'ils ſont *in ipſa ſtudiorum incude poſiti*, ils font des livres que Saint Jean l'Evangeliſte fit de celui, que l'Ange lui donna, ils les devorent, y trouvant un agrément de miel, & puis ils reſſentent des tranchées & des amertumes extrémes, la douceur s'étant convertie en bile: *Et accepi librum de manu Angeli, & devoravi illum, & erat in ore meo tanquam mel dulce, & cum devoraſſem eum, amaricatus eſt venter meus.* Cela me fait ſouvenir de l'Apologue rapporté par Dion Chryſoſtome, que les yeux s'étant plaints de voir comme la bouche mangeoit tous les bons morceaux, & particulierement l'agréable miel, ſans qu'ils y goûtaſſent, on leur en fit part, & ils le trouverent ſi piquant qu'ils ne le pouvoient ſouffrir. En effet, la Science eſt la nourriture de l'ame, de même que l'aliment eſt ce qui fait ſubſiſter le corps. Il y a pourtant cette différence, que le corps tombe aiſément dans l'inappetence de vivres, quand il s'en eſt rempli, là où nôtre ame n'eſt de ſa nature jamais ſaoule d'apprendre,

Declar. Orat.

Apocal. c. 10.

Orat. 66.

& ne met jamais de borne à ſes connoiſſances. Que s'il arrive à quelques-uns d'éprouver quelque ſatieté dans leurs études, ou même d'en faire mal leur profit, ſans doute qu'ils n'ont pas la force d'eſprit requiſe pour bien digerer la ſcience, & pour la tourner heureuſement en une bonne ſubſtance. Or comme l'on auroit tort d'accuſer de crudité la viande qu'un malade rejette, au lieu de l'imputer à la debilité de ſon eſtomac; il n'y auroit pas plus de raiſon de reprocher à la ſcience un effet, qui ne vient que de la mauvaiſe conſtitution de celui, qui n'a ni la vigueur ni l'adreſſe neceſſaire pour s'en prévaloir. Car après tout, la partie qui nous anime, toute immortelle qu'elle eſt, a ſes infirmités, dont la bonne Philoſophie eſt la véritable médecine. Elle guerit les maladies de l'entendement, qui ſont les opinions erronées, par la ſpéculation, qui lui fait diſcerner le vrai ou le vraiſemblable du faux, & elle combat celles de la volonté, quand nos mauvaiſes mœurs la depravent, par le moien de la Morale.

Mais il n'arrive pas à tous ceux, qui ſe donnent bien de la peine pour parvenir à cette haute connoiſſance, de reüſſir dans leur recherche. Toutes ſortes de génies ne ſont pas propres à faire une ſi importante acquiſi-

tion, & quoiqu'on y apporte des entrailles d'airain, comme ce Philoſophe Grec, qui en fut ſurnommé χαλκέντερος, ou qu'on ne s'y épargne non plus qu'Origene, que les travaux extrèmes & les contentions d'eſprit continuelles firent appeller *Adamantius*, la Science eſt un rameau d'or, qui ne ſe laiſſe pas cueillir indifféremment par toutes perſonnes. Quelqu'un l'a gentiment comparée à ces Alouëttes, qui trompent ceux qui les pourſuivent, parce qu'elles ſemblent les attendre, ne s'envolant, que quand ils croient mettre la main deſſus. Cependant ce deſir naturel de ſavoir eſt ſi puiſſant, que peu de gens abandonnent cette pourſuite; chacun croit y reüſſir mieux que ſon compagnon, & l'on y eſt ſi fort trompé, que la plûpart du tems ceux, qui en ſont le plus éloignés, ſont les plus perſuadés d'être arrivés au plus haut point de la ſcience. C'eſt ce qui donne cette vanité, & cette importune enflure, qui ſuit l'alteration, dont nous avons parlé dès le commencement. Car il y a des connoiſſances imparfaites, qui ſont plus préſomptueuſes mille fois que la véritable Science, ſi tant eſt qu'il y en ait. La ſolide doctrine eſt toûjours accompagnée de modeſtie, & même d'humilité, Φρόνημα ταπεινὸν dit le Philoſo-

phe, & les demi-ſavans ſeuls ſont d'autant plus altiers, qu'ils croient ſavoir ce qu'ils ne ſavent nullement. Faites en l'experience, vous les reduirés toûjours à cette extrémité de proteſter, qu'ils entendent mille belles choſes, mais qu'elles ſont de difficile explication. Il n'en eſt pas pourtant ainſi, la plûpart des matieres, que l'on comprend bien, s'expriment avec facilité, *Scientiæ comes eſt evidentia*: Et celui qui ſe vantoit de connoitre le Tems, quand on ne lui demandoit point ce que c'étoit, parce qu'alors il demeuroit court; ſe glorifioit ſans doute d'une ſcience, qu'il ne poſſedoit pas, autrement il eût pû expliquer ce qu'il en penſoit, comme l'on fait preſque ſans exception tout ce que l'on a bien conçû, *prorſus ſignum ſcientis eſt, poſſe docere*: Aristote eſt l'auteur de cet axiome.

l. 1. Metaph. c. 1.

Or le peu d'utilité, que pluſieurs perſonnes retirent de leurs longues études, fait qu'on a pris ſujet d'invectiver contre elles peutêtre avec trop d'animoſité. J'en vois, qui accuſent le Roi François Premier d'avoir gâté la France en multipliant les Univerſités, & avec elle une ſorte de ſavans, qui ne ſont bons qu'à rendre plus grand le nombre des oiſifs, au préjudice de la Marchandiſe & de l'Agriculture. Depuis, diſent-ils encore,

que cette telle quelle ſcience s'eſt renduë ſi commune, la prud'hommie a été beaucoup plus rare qu'auparavant; *poſtquam docti prodierunt*, *boni deſunt*, ſelon que Seneque s'en plaignoit de ſon tems. En effet, l'on ne voit plus guères de gens, qui philoſophent autrement que de la langue, ou qui emploient leur ſavoir ailleurs, qu'en des propos choiſis, ἀνὲυ τȣ͂ πρά̣ττειν μέχρι τȣ͂ λέγειν, *factis procul*, *verbis tenus.* Cependant, outre qu'il y a une notable différence entre un homme de grande lecture, & un homme ſavant, il ſe trouve de plus que la ſcience & la ſageſſe ſont des choſes ſi diſtinctes, que la premiere n'eſt qu'une fleur inutile & de parade ſeulement, au prix de l'autre qui porte de véritables fruits:

—— ſapientia fructum
Producit vitæ, fert ipſa ſcientia florem,
Prodeſt illia, ſed hæc ornat.

Marc. Paling. in Sagitt.

Cela ne ſe peut prouver par des exemples plus illuſtres que ceux des deux derniers Rois d'Angleterre, Jacques Sixiéme, qu'on appelloit le Roi du ſavoir, & ſon fils Charles reçû Docteur dans l'Univerſité d'Yorc avec toutes les fourures, & toutes les cérémonies accoûtumées. Et néanmoins l'on n'en trouvera point de moins célebre que le premier dans

toutes les Dynaſties de cette grande Isle, ni de plus malheureux en ſa fin que l'a été cet illuſtre Docteur, qui lui ſucceda. Opposés à cela ce qu'a obſervé le Cardinal de la Cueva du peu de cas que ſont des Lettres la plûpart des Senateurs de Veniſe, qui conduiſent avec tant de reputation l'Etat de S. Marc, & vous aurés aſſez de peine à conſerver toute l'eſtime que pluſieurs ſont de ces mêmes Lettres. *La maggior parte*, dit-il dans ſa Rélation, *del Senato Venetiano, auzi delle dieci parti le nove, ſono ſenza lettere.* Pourquoi donc ſe tant travailler après les livres, & perdre la vûë à les feüilleter, faiſant d'elle un ſacrifice à cette Minerve Ophthalmitide des Lacedemoniens, qui préfererent toûjours le maniement de leurs courtes épées à toute la ſcience d'Athenes.

Pauſan. l. 3.

Si ne faut-il pas penſer ſur de ſemblables diſcours avilir la choſe de toutes, qui met le plus de diſtinction entre les hommes. Les indiſciplinés, ſelon la belle penſée d'Ariſtote, ne voient les objets de l'eſprit, que comme nous faiſons les materiels quand nous en ſommes fort éloignés. Et le Guliſtan a fort bien déclaré en riant, qu'un ignorant, pour grand & pour riche qu'il ſoit, n'eſt, à le bien prendre, qu'un Ane parſumé d'ambre gris. L'on

1. de ſoph. Elench. c. 1.

ne ſauroit donc trop eſtimer l'application des gens d'étude, qui tachent d'acquerir par elle ce qui leur peut être ſi utile, & ſi glorieux. Leurs lectures ſont ordinairement des converſations qu'ils ont avec les plus habiles & les plus ſages perſonnes de tous les ſiécles; au lieu que l'action qui occupe les autres n'eſt guères qu'avec des hommes d'eſprit populaire, quelques fins qu'ils ſoient, & ſouvent avec de dangereux fous. L'aſſiduité des ſtudieux à leur profeſſion eſt d'autant plus néceſſaire, que les ſciences, auſſi bien que les arts, ne ſe perfectionnent que par repriſes & par adjonctions, *creſcunt per additamenta.* La ſcience d'un jour ou d'une nuit, car l'un & l'autre entrent dans ce compte, ſe communiquent aux autres qui ſuivent, & qui en profitent, *diſcipulus eſt prioris poſterior dies*, & d'ailleurs les ſecondes penſées, qui paſſent pour les plus ſages, rectifient preſque toûjours les premieres. Si la continuité des méditations de ceux, dont nous parlons ſemble importune à quelques-uns, qu'ils ſe ſouviennent du mot que Xenophon fait prononcer à Socrate, qu'il vaut bien mieux être appellé Φροντιςὴς; ou ſonge creux, quand l'on auroit deſſein de nos injurier, que ἀφρόντιςος ou étourdi. Je ſai aſſez qu'il ſe fait quelquefois *In Conv.*

de mauvaiſes études, ou de dangereuſes lectures, & que nous n'en pouvons faire, qui approche nôtre connoiſſance de celles des Intelligences, ni même du moindre Démon. Les Chinois nomment le ſejour des Diables la maiſon enfumée, mais telle qu'elle ſoit, le moindre de ces malins eſprits y voit & diſtingue mieux toutes choſes, que ne ſauroit faire naturellement le plus ſavant de nos Docteurs. Cela ne nous doit pas empêcher pourtant, de nous inſtruire autant que nôtre humanité le permet, & de ſuivre cette pente, qu'ont tous les hommes vers la ſcience, ou ce deſir d'apprendre, que Dieu & la Nature ne nous ont pas donné en vain. Certes, il faut être bien dépravé pour en uſer autrement, & je

3. de fin. trouve que Ciceron a eu raiſon, de s'imaginer qu'à moins d'être tout à fait ſauvage & brutal, l'on ne peut reſiſter à cette douce & utile ſollicitation de ſavoir, que nous imprime en naiſſant celui qui donne l'Etre. *Quis autem tam agreſtibus inſtitutis vivit, aut quis contra ſtudia naturæ tam vehementer obduravit, ut à rebus cognitu dignis abhorreat, eaſque ſine voluptate aut utilitate aliqua non requirat, & pro nihilo putet?* Il a raiſon ſans doute, l'on ne ſauroit renoncer à cet inſtinct ſecret, ni à cet appetit de connoitre, ſans renoncer à l'humanité.

DES SEPULCRES.

LETTRE CXXXVII.

MONSIEUR,

Comme il s'eſt trouvé des perſonnes qui ont mis à un ſi haut point l'honneur des Sepulcres, qu'ils ont oſé prendre le Ciel à partie s'il n'étoit pas deferé à ceux, qui le méritoient;

Marmoreo Licinus tumulo jacet, at Cato parvo, Epigr. vet. l. 3.
Pompeius nullo; credimus eſſe Deos?

Il y en a eu d'autres auſſi, qui s'en ſont abſolument moqués, & ſans parler des Philoſophes, l'on a vû des Nations entieres, qui ont fait gloire d'expoſer leurs cadavres tantôt aux animaux feroces des bois, tantôt aux oiſeaux carnaciers, ou même aux poiſſons, ſi ces Nations étoient *Ichthyophages*, comme pour rendre à leur tour la nourriture à ceux, qui les avoient alimentés, & faire, que leurs corps privés de vie ne fuſſent pas abſolument inuti-

les. Je penſe qu'ici, comme preſque par tout ailleurs, l'opinion moienne entre ces deux extrèmes eſt la plus eſtimable. Ainſi les Philoſophes Lycon, & Straton ſurnommé le Phyſicien, ordonnent dans Diogene Laërce à leurs exécuteurs teſtamentaires, de n'être ni ſuperflus, ni ſordides dans leurs funerailles. Le ſymbole des Pythagoriciens alloit là, dans la defenſe d'amaſſer trop de bois de Cyprés; *non coacervanda ligna cupreſſina.* Et nous voions dans l'Hiſtoire Romaine Marcus Æmilius Lepidus, qui defend à ſes enfans de faire la dépenſe d'une pompe funebre, & Seneque, qui ordonne dès le tems de ſa plus grande faveur, & de ſes immenſes richeſſes, que ſon corps fût brûlé ſans aucune ſolemnité. Il n'y a guères d'hiſtoires, qui ne me fourniſſent de ſemblables exemples, mais je me contenterai de prendre de celle d'Eſpagne écrite par Mariana, la prohibition expreſſe, que fit Alphonſe Roi d'Arragon, ſurnommé le Magnanime, de lui ériger aucun Tombeau; ce qui fut imputé à une extraordinaire modeſtie. Il faut ſans doute déferer à l'uſage de chaque païs, mais l'on ne ſauroit trop s'éloigner d'une vanité que Saint Auguſtin ne regarde pas tant pour être à l'avantage des morts qu'à la conſolation des vivans? *proinde*

Flor. ad l. 48. T. Liv.

Tac. 15. Ann.

l. 22. c. 19.

omnia ista, curatio funeris, conditio sepulturæ, pompæ exequiarum, magis sunt vivorum solatia, quam subsidia mortuorum. Ce sentiment est d'autant plus Chrétien, que dans la Réligion Payenne l'on étoit si aveuglé que de croire, qu'à faute d'avoir reçû l'honneur de la sepulture, ou celui d'un *Kenotaphe*, les ames des defunts demeuroient errantes l'espace de cent ans, miserables comme celle de Palinure, devant que de pouvoir pénétrer jusqu'au Roiaume de Pluton. L'on y tenoit aussi pour assuré, que ces mêmes ames étoient sensiblement touchées là bas des honneurs de l'inhumation & des funerailles. C'est ce qui fait dire à Enée dans le dixiéme livre du Poëme, qui porte son nom, L. 1. de. Civ. De. c. 12.

Interea socios, inhumataque corpora terræ
Mandemus, qui solus honos Acherunte sub imo est.

L'opinion contraire à cette superstition semble donc devoir être préferée à cet égard.

En effet, il n'y a point de fin aux dépenses des tombeaux & des pompes funebres, quand l'on est une fois persuadé que cela donne de la satisfaction à ceux, dont la mémoire nous est chere. Les Mausolées, les Pyramides, les Sphynges même, & les Obelisques, puisque Bélon prend leurs entaillemens pour des Relat. l. 2. c. 40.

marques du ſepulcre de quelques Rois d'Egypte, ne contentent jamais la vaine paſſion de ceux, qui en ſont touchés. Il ne ſuffit pas à ce Monarque affligé du trépas de ſon cher Hepheſtion, de faire couper le crin de tous les chevaux de ſa Cour, & de toutes les bêtes de charge, il veut même qu'on raſe le haut des tours, & qu'on abatte les parapets des villes murées, pour leur faire en quelque façon porter le deuïl de la perte de ce Favori. Le luxe n'eſt pas moins grand ici, qu'aux actions de la plus ſolemnelle réjouïſſance, & Venus Libitine, ou Epitymbie & Sepulcrale, n'eſt pas moins dépenſiere quelquefois que celle, qui préſide à toute ſorte de diſſolutions. Il y a ſi peu d'Epitaphes, qui ſe tiennent dans une juſte moderation, que l'Italien en a fait un de ſes proverbes, *tu ſei piu bugiardo d'un Epitaphio.* Louïs Onziéme fut contraint de faire changer celle de Guillaume Chartier, Evêque de Paris, en une bien différente, qui contenoit la mauvaiſe conduite de ce Prélat durant la guerre dite du Bien public, où il avoit animé les eſprits contre le ſervice du Roi en faveur du Duc de Bourgogne. Et ſans parler des magnifiques funerailles qu'Evagoras Spartiate, & Miltiades Athenien firent faire à des chevaux victorieux à la courſe des Jeux Olympiques,

Olympiques, d'autres à des chiens, & Philosophe Lacydes à ſon Oiſon; le peuple Romain non content d'avoir rendu le même honneur à un Corbeau qui le ſaluoit ordinairement, ne fit-il pas mourir ſon meurtrier? accordant à un ſi vil animal ce qu'il avoit refuſé à la mémoire des Scipions. Je ne dis rien des Oraiſons funebres, encore plus licentieuſes ſouvant que les Epitaphes, pour vous demander ſeulement la raiſon du ſilence des Eſpagnols en cela, ne prononçant jamais, à ce que porte l'Hiſtoire du Préſident de Thou, d'oraiſon funebre en faveur de perſonne. *L. 84. ubi de Card. Granu.*

Peutêtre ſerés vous bien aiſe d'obſerver encore après Poſtel, comme il n'y a que la ſeule Réligion Chrétienne, qui demande une terre benite & ſanctifiée avant que les corps y ſoient inhumés; dans toutes les autres Réligions le corps mort & enterré étant celui, qui rend le lieu où il eſt mis, ſacré & digne de reſpect; *L. 3. de Orb. conc. c. 18.*

Sacrilegæ buſtis abſtinere manus. *Epig. vet.*

Clement Alexandrin fait voir à ce propos, comme la plûpart des Temples de la Gentilité étoient de véritables ſepulcres, qu'on avoit convertis en ces ſuperbes édifices, qui couvroient la ſainteté précedente des Tombeaux. Et la Réligion a fait croire de tout *Adm. ad Gent.*

tems, que naturellement ces Monumens inſpiroient je ne ſai quelle vénération, ou même que leurs *Manes*, comme l'on parloit autrefois, exerçoient leur vengeance ſur ceux, qui violoient le reſpect dû à des lieux ſi privilegiés.

Epigr. vet. ex Sen. *Crede mihi, vires aliquas natura ſepulcris*
Attribuit; tumulos vindicat umbra ſuos.

C'eſt ſur ce fondement qu'Hérodote couche entre les folies & les irréligions de Cambyſes, celle d'ouvrir les plus anciens ſepulcres, pour voir ce qui étoit dedans: Et qu'ailleurs cet Hiſtorien fait qu'Indathyrſus Roi des Scythes répond en ces termes au deffi du Roi Darius, qu'il n'étoit pas ſi preſſé que lui de combattre, mais qu'il vouloit bien l'avertir pourtant, qu'au cas qu'il en eût tant d'envie, comme il le témoignoit, il n'avoit qu'à entreprendre de maltraiter les Tombeaux de ſes Prédéceſſeurs, l'aſſurant qu'alors il trouveroit à qui parler. Bref la ſainteté de ces lieux étoit ſi grande dans toute l'étenduë du Paganiſme, que la foudre même de Jupiter ne la pouvoit pas diminuer. Ainſi le ſepulcre du Legiſlateur Lycurgue, & celui du Poëte Euripide, aiant éte touchés du tonnere, ces coups du Ciel qu'on pouvoit interpréter à leur deſavantage, furent pris tout au rebours à leur plus gran-

de gloire. Si eſt-ce qu'ils ſont ſujets à la commune Deſtinée, qui fait finir tout ce qui a eu commencement,

Quandoquidem data ſunt ipſis quoque fata ſepulcris. Iuven. ſat. 10.

L'on a beau les entourer d'Amarante, de Ioubarbe ou de Sempervive, pour ſymbole de perpetuité, & les conſtruire aux heures favorables ſelon l'avis des Aſtrologues, comme le font les Cochinchinois, qui penſent, que tout le bonheur des familles dépend de là; ils n'ont pas plus de privilège que les villes entieres, qui ſe convertiſſent en des ruines & en des ſolitudes, *magna civitas, magna ſolitudo.* Il eſt vrai, qu'on a dit d'elles, qu'elles devenoient enfin, quelques grandes qu'elles fuſſent, des Sepulcres d'une extraordinaire étenduë, Voia. d'Alex. de Rhodes.

Magnarum rerum magna ſepulcra vides. Epigr. vet. l. 3.

Et ſi le mot *Monumentum* convient aux Tombeaux ordinaires, à cauſe qu'ils nous portent au ſouvenir de nôtre condition mortelle, *quia monent mentem;* il ne ſera pas moins propre à ces villes deſolées, dont nous parlons, qui n'obligent pas à des penſées moins morales, ni moins inſtructives,

Mais vous avés eu tort de m'imputer, que dans ma Lettre des Pompes funebres j'aie fait paroitre trop d'inclination pour l'inhuma-

tion hors des villes que tant de peuples ont pratiquée. Vous ne l'avés pas lûë toute entiere, si vous n'y avés vû, comme je soumets en cela le raisonnement humain à l'autorité de l'Eglise. J'avouë que sans son usage je défererois beaucoup à celui de tant de Nations, dont j'ai parlé, & même à ce qui s'observe encore présentement dans toute l'étenduë de ces grands Empires du Turc, & de la Chine, où les Cimetieres ne sont jamais renfermés dans l'enclos des villes. Pour ce qui touche le Médecin, qui pour ne préjudicier à la santé de personne ne voulut pas être enterré dans l'Eglise, c'est une injustice toute pure de mal interpréter son intention, qu'on peut soûtenir très-loüable. Je n'ai pas vû son testament, mais voici ce que contient l'Epitaphe qu'un de ses enfans fit mettre au Cimetiere de Saint Etienne. *Simon Pietreus Doctor Medicus Parisiensis, vir pius, & probus, hîc sub dio sepeliri voluit, ne mortuus cuiquam noceret, qui vivus omnibus profuerat.* Ne vouloir nuire à personne ni vif, ni mort, n'est pas seulement de Philosophe, il est de Chrétien; & le bienheureux François de Sales n'a jamais témoigné plus de charité envers son prochain, qu'en leguant son corps, qu'il étoit prêt d'abandonner, aux Chirurgiens, pour servir utile-

Iarric. 4. hist. c. 20.

ment à leur instruction. Si l'interêt prenoit quelque part, comme vous le croiés, dans toute cette matiere, l'action de Galeas Duc de Milan doit être considérée, qui fit enterrer tout vif un Prêtre avec le corps d'un trépassé, qu'il n'avoit pas voulu mettre en terre sans argent. Graces à Dieu, je ne pense pas, qu'on puisse reprocher rien de tel à nôtre Siécle. *Matth. hist. de Loüis XI. l. 7.*

Le sujet de cette Lettre n'est pas si agréable, que je la doive rendre plus longue. Les plus beaux sepulcres ne le sont qu'à demi, *sepulcra semi-pulcra*; & quelques somptueux qu'ils soient au dehors, le dedans n'est que pourriture. Il n'y en a point d'ailleurs dont la magnificence égale celle du Tombeau de Themistocle, à l'honneur de qui l'on dit que toute la Grece seroit son Monument. Quoiqu'il en soit, vous savés bien, que cette matiere, toute lugubre qu'elle est, ne laisse pas de recevoir en beaucoup de lieux le divertissement des festins; & afin de vous y donner quelque recréation, je vous reciterai, en finissant, des vers, qui furent faits sur celui, qui ne traitoit jamais ses amis qu'à la mort de ses enfans,

Convivæ miseri luctus deposcite multos;
Prandia tot venient, funera quot fuerint. *Epigr. vet. l. 3.*

Cette Epigramme dans ſon ſens, auſſi bien que dans ſon expreſſion, n'a rien que l'ancienne Rome ne puiſſe avouër.



DU SAVOIR HUMAIN.

LETTRE CXXXVIII.

MONSIEUR,

Je ſai bien que les plus grands hommes ont faît profeſſion d'apprendre des moindres, & qu'ils n'ont pas même mépriſé quelquefois le raiſonnement des enfans. Pourquoi en auroient-ils uſé autrement, ſi nous ſommes contraints de reconnoitre que les animaux, tout déraiſonnables qu'ils ſont, nous ont ſouvent fait de très importantes leçons. D'ailleurs le célebre Arabe Locman, interrogé par les Perſes, comment il avoit pû devenir ſi ſavant? répondit, que ç'avoit été par le moien des ignorans en remarquant leurs fautes. Tant

il eſt vrai que d'une façon ou d'autre les gens habiles peuvent tirer profit de la converſation des plus groſſiers & des moins illuminés. Si eſt-ce que je ne puis aſſez admirer, que vous ſoiés entré en conteſtation reglée avec celui, dont vous vous plaignés, n'aiant jamais ouï dire, qu'un bon joueür d'échecs ait pris plaiſir à montrer ce qu'il y ſavoit, contre ceux, qui connoiſſent à peine le mouvement des piéces. Quel contentement, de diſputer avec des perſonnes, qui ont naturellement la cervelle pétrifiée, puiſqu'Epictete appelle leur raiſonnement τȣ̃ νοητικοῦ ἀπολίθωσιν; ou avec quelqu'un de ces materiels, qu'il nomme ailleurs ξέςυν αἱματίȣ, *ſextarium ſanguinis*. Quand vôtre adverſaire n'auroit pas été tout à fait ſi ſtupide que ceux là, vous deviés vous ſouvenir, qu'il n'y a rien ordinairement de plus inſolent, n'y de plus importun, que ces hommes d'étude tardive, qu'Horace apoſtrophe en ces termes, *O ſeri ſtudiorum.* Ciceron n'avoit oſé changer le nom que les Grecs leur ont donné, quand il écrit à Papyrius Pætus, *ὀψιμαθεῖς autem homines ſcis quam inſolentes ſint.* Mais Aulu-Gelle a décrit excellemment l'incommodité de leur vice d'*opſimathie* en parlant ainſi: *Qui ab alio genere vitæ detriti jam & retorridi ad literarum diſciplinas ſe-*

Aria. l. 1. c. 5. & 9.

L. 1. ſat. 10.

L. 15. c. 30.

rius adeunt, ſi forte iidem garruli natura, & ſubarguti li ſint, oppido quam fiunt in litterarum oſtentatione inepti, & frivoli. Nous n'éprouvons que trop ſouvent avec chagrin la vérité de ce qu'a écrit ce Romain. Je veux donc croire que vous ignoriés d'abord à qui vous aviés à faire, & qu'il vous eſt arrivé dans cette mépriſe comme à Diomede, qui penſant combattre Enée, n'eſcrimoit que contre un phantôme.

Pour vous conſoler, je vous dirai, qu'à mon avis il eſt encore moins deſavantageux d'avoir à conteſter contre un franc ignorant, que contre de certains demi-ſavans, qui n'ont que des notions confuſes, ou imparfaites ſemblables à celles du Margites d'Homere, dont la connoiſſance s'étendoit ſur une infinité de choſes, mais qu'il ſavoit toutes très mal. Car comme Ariſtote l'a fort bien obſervé, beaucoup de perſonnes s'attachent plus fortement, & avec plus d'opiniâtreté à des erreurs, dont ils ſont perſuadés, que d'autres ne font à ce qu'ils connoiſſent avec toute la certitude, qu'on en peut avoir. Nos ſonges, qui nous tranſportent quelquefois ſi fort, ſont des preuves évidentes, que nous ſommes touchés également des choſes vaines, quand nous les croions, comme de cel-

7. Eth. c. 3.

les, qui ont une véritable existence. J'avouë, que l'on est ordinairement détrompé de ces rêveries nocturnes par le réveil; mais il se trouve des gens pour qui jamais il n'est jour, & qui ne quittent de leur vie les imaginations obscures & trompeuses d'un faux savoir. Cela est si certain, qu'à le bien examiner par induction, l'on reconnoitra presque toûjours, qu'il n'y a point d'opinions plus assurément fausses, que les plus universellement crûës; de quoi nous nous sommes assez expliqués ailleurs. Cependant la perseverance opiniâtre de ceux, dont nous parlons leur est bien plus honteuse, qu'à d'autres l'aveu d'une ignorance, qui nous est si naturelle, qu'elle mérite par tout d'être excusée. *Non enim parum cognosse*, dit excellement Ciceron, *sed in parum cognito stulte & diu perseverasse turpe est.* Il sera néanmoins toûjours plus de ces demi-savans acariâtres, & entêtés, πολλῶν γραμμάτων τιμοῦντες καπνοὺς, *multarum litterarum colentes fumos*, comme parle Thesée dans Euripide; que de savans sinceres, ou de dociles ignorans. Si nous ne pouvons être des plus à estimer parmi ceux là, faisons ce que nous pourrons pour demeurer dans ce beau milieu, que nous décrit le convive de Platon, entre la science & l'ignorance, &

L. de Invent.

In Hippol.

qui consiste à posseder des opinions si non certaines, au moins vraisemblables, ne les defendant jamais comme constantes, mais seulement sur leur probabilité.

C'est une chose étrange, que tant de monde desire de passer pour savant, & qu'il y en ait si peu, qui se soucie de l'être véritablement, en se peinant pour acquerir des connoissances propres à éclairer l'entendement, ou à rectifier la volonté. Cela vient sans doute de ce que *non vitæ, sed scholæ discimus*, comme s'en est plaint Seneque à la fin d'une de ses épitres. Nous ne songeons qu'à nous rendre adroits dans cet art *polemique* ou guerrier de l'Ecole, sans nous soucier de l'emploier serieusement en faveur de la vérite, ou de la conduite de nôtre vie. Qui est le Philosophe aujourd'hui, non plus que du tems de Ciceron, qui exerce sa profession à autre dessein que pour en faire parade, sans avoir la moindre pensée d'en profiter? *Qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet? qui obtemperet ipse sibi, & decretis suis pareat?* En effet, la vanité, que cet excellent homme attribuë à l'Epicurien Velleius en un autre endroit, nous peut être justement reprochée, *nihil tam veremur, quam ne dubitare aliqua de re videamur.* Nôtre plus gran-

Ep. 106.

2. Tusc. qu.

1. de nat. Deor.

de crainte eſt de demeurer court, & de faire connoitre que nous héſitions tant ſoit peu. Dans toutes nos diſputes, & parmi nos plus ſerieuſes conferences, nous ne ſongeons qu'à faire paroitre quelque pointe ou ſubtilité d'eſprit, plûtôt pour obtenir la victoire, que pour nous inſtruire, & pour en tirer de l'utilité; *magis cordi eſt non dubitare, quam non errare.* Or ce n'eſt pas merveille que cela ſoit ainſi, puiſque nôtre premiere inſtitution dépend toute d'Ariſtote, à qui ce defaut eſt imputé préferablement à tous autres, d'avoir eu plus de ſoin d'inſtruire ſes diſciples à bien diſputer, qu'à bien penſer, & à contenter finement de paroles leur adverſaire, qu'à le ſatisfaire, & ſoi-même par de bonnes raiſons. *Scholæ Ariſtotelis mos eſt curare ut habeant homines quod pronuntient, non quod ſentiant, & docere quomodo ſe expedire affirmando aut negando, non quomodo ſibi ſatisfacere poſſint.* En effet, quoiqu'il ait bien prouvé la plûpart de ſes axiomes, l'on ne ſauroit nier, qu'il n'ait ſouvent refuté très mal, & calomnieuſement, les autres Philoſophes, qu'il vouloit contredire. Cependant nôtre but principal devroit être d'acquerir par la diſpute une ſolide doctrine, capable de donner quelque ſatisfaction reciproque, & dont chacun ſe pût prévaloir

Baco not. ph.

en la possedant, puisque la science n'est rien sans l'usage, ni toutes nos connoissances si nous ne les mettons en pratique, *non paranda solum nobis, sed fruenda etiam sapientia est.*

Ciceron. 1. de fin.

Sans mentir, la passion que nonobstant cela quelques-uns ont témoignée pour ce Philosophe, est tout à fait merveilleuse. Elle a passé jusqu'à l'adoration parmi les Carpocratiens, & les Theodosiens hérétiques. Les Théologiens de Cologne le declarèrent depuis précurseur de Nôtre Seigneur *in Naturalibus*, comme Saint Jean Baptiste *in Gratuitis*, tirant un parallele entre ces deux personnes, qui ne pût être reçû sans quelque sorte d'impieté. Henri de Hassia, Chartreux, a été transporté encore d'un zèle trop ardent, lors qu'il l'a soûtenu aussi savant que nôtre premier Pere; & George Trapezuntin de même dans un livre fait exprès de la conformité de sa doctrine avec la sainte Ecriture. Macrobe entre les Payens l'a, à ce qu'il me semble, loüé le plus hautement & le plus délicatement de tous, quand il a fait scrupule de lui contredire, vû que la Nature acquiesçoit visiblement à toutes ses maximes; *Non possum*, dit-il, *non assentiri viro, cujus inventis nec ipsa Natura dissentit.* Bergeron remarque dans son Traité des Tartares, qu'ils

Baron. tom. 3.

Agr. de van. sc. c. de ph. mor.

7. Sat. c. 6.

poſſedent les livres d'Ariſtote traduits en leur langue, enſeignant avec autant de ſoûmiſſion, qu'on peut faire ici, ſa doctrine à Samarcand, Univerſité du grand Mogol, & à préſent ville capitale du Roiaume d'Usbec. Et nous apprenons de la Rélation d'Olearius, que les Perſes ont de même toutes les œuvres de ce Prince du Lycée, expliquées par beaucoup de Commentateurs Arabes, qui nomment communement ſa Philoſophie le Gobelet du Monde, avec cette adjonction pourtant, qu'il n'y faut boire que ſobrement, parce qu'autrement elle entête & enyvre preſque toûjours. Bref on peut dire avec plus de vérité, que l'on n'a fait autrefois d'Homere, que jamais tous les Empereurs enſemble n'ont fait tant vivre de monde par leurs liberalités, qu'Ariſtote ſeul par ce qu'il a valu à ceux, qui ont été profeſſeurs de ſon ſyſteme philoſophique. Mais dautant que Pythagore, Platon, & ces autres anciens originaux de ſageſſe & de vertu, ont eu auſſi des Sectateurs, qui recevoient leurs opinions pour des Demonſtrations, croiant que leur grande experience leur avoit donné une vûë particuliere, pour diſcerner mieux que perſonne les principes d'où ſe tirent les raiſons & les conſequences ſyllogiſtiques; les amis du Péripatetiſme s'a-

visèrent de les accorder avec Aristote, se donnant mille peines pour cela. En vérité, Platon & son Academie ont eu de puissans athletes de leur côté. Sans parler des premiers Peres de l'Eglise, qui ont presque tous été de ce nombre, Ciceron a toûjours préferé Platon à Aristote. Et je ne veux que ce texte de sa premiere Tusculane, pour justifier, combien il étoit prévenu en faveur de celui là: *Errare mehercule malo cum Platone, quàm cum aliis bene sentire*: ajoûtant un peu après, *Ut enim rationem Plato nullam afferret, vide quid homini tribuam, ipsa autoritate me frangeret.* Porphyre donc entre autres composa sept livres, où il prétendoit montrer clairement, que Platon & Aristote n'avoient qu'une même pensée, quoique leurs termes ne fussent pas semblables, & que leur façon de s'expliquer parût différente. Ces livres se sont perdus, mais ceux de Proclus, & de la plûpart des Interprètes Grecs d'Aristote, suppléent à ce defaut outre que le Cardinal Bessarion a depuis contribué beaucoup à ce dessein. Ainsi l'on a voulu encore concilier les opinions de Saint Thomas avec celles de Scot, le Pape Sixte Quatriéme aiant fait un livre exprès afin de montrer, qu'ils convenoient en même doctrine, bien que leurs paroles fissent croire le-

Onuphrius.

contraire. Si faut-il avouëer, qu'à le bien prendre, tous ces accommodemens, anciens, & modernes, ſont abſolument frauduleux, & que c'eſt trahir la Philoſophie que de vouloir compoſer à l'amiable des ſentimens d'une ſi viſible oppoſition. *Urbem philoſophiæ proditis*, diroit Ciceron, *dum caſtella defenditis*. 2.deDivin. Pour paroitre ingenieux en faveur de quelques particuliers, & en des choſes ſi difficiles, ou plûtôt impoſſibles, nous abandonnons la ſincerité philoſophique, & nous aprétons à rire aux dépens de la vérité, qui ne ſe reconnoit preſque plus. Je ſerai plus hardi, ſi je m'explique en termes étrangers, emploiant le mot de Seneque, *non poſſum hoc loco dicere illud Cæcilianum, O triſtes ineptias, ridiculæ ſunt*. 3. de Orat.

Or ſi la ſcience a reçû beaucoup de préjudice d'un trop grand attachement à des choſes particulieres, & d'une trop baſſe ſoûmiſſion, dont ceux-là ont uſé, *qui in una philoſophia quaſi tabernaculum vitæ ſuæ poſuerunt*, 3. de Orat. comme en parle l'Orateur Romain; elle n'a pas éte moins intereſſée par d'autres, qui portés de vanité ont fait gloire de prendre des opinions ſolitaires, & que perſonne n'eût encore ſuivies ni épouſées. Car l'on a remarqué dans tous les ſiécles lettrés, qu'une infinité Cic. 4. Acad. qu.

d'eſprits ont eu l'ambition de cet Antiochus, qui abandonna les Academiciens ſur l'eſperance qu'on lui donnoit, que faiſant bande à part, il auroit des diſciples, qui porteroient le nom d'Antiochiens. La même préſomption a paru évidemment en ces derniers tems, où tant de gens voulant paſſer pour Novateurs & Chefs de bande, ont affecté, ſi non d'établir de nouveaux ſyſtemes, pour le moins d'en ſophiſtiquer quelqu'un avec de nouveaux termes, & des definitions nouvelles, propres à couvrir leur deſſein. Quintilien s'eſt plaint hautement de cette mauvaiſe façon d'embrouïller les choſes, au lieu de les éclaircir, quand il dit au ſujet de la Definition; *pravum quoddam ut arbitror ſtudium circa ſcriptores artium extitit, nihil eiſdem verbis quæ prior aliquis occupaſſet finiendi.* En effet toute nouveauté, ſoit de paroles, ſoit de penſées, engendre de l'obſcurité, & donne de la peine, paroiſſant d'abord *come diſſonanza a l'orecchio, tenebre alla viſta, fetore a l'odorato, amarezz'al guſto, & ruuidezza al tatto*, ſelon qu'un Italien moderne s'en explique. Ce n'eſt pas que je veuïlle condanner toute ſorte de Novateurs, ceux qui ſont Inſtaurateurs des ſciences par le changement, qu'ils y font, méritent autant d'eſtime, que les autres de blâme,

2. *Inſt.c.5.*

Foſcar. della mobil. dell. Terra.

blâme, lors qu'ils ne font que détruire. Mais aussi ne doit-on pas donner aveuglément son suffrage, comme plusieurs font, à toute sorte de changement, & de nouveauté. Il n'est pas des axiomes de la Philosophie comme des loix civiles, & des contrâts, qui se passent entre personnes privées; les vieilles maximes, fondées sur la raison & sur l'experience des anciens, ne sont pas obligées de ceder sans discernement à celles, qui se présentent de nouveau, & qu'il semble même quelquefois, qu'on voudroit faire passer avec violence, ou du moins avec cabale. Vous avés connu de ces Novateurs, qu'on pourroit comparer dans le dessein qu'ils ont eu à un Roi de la Chine, qui fit brûler tous les livres de son Etat, comme dangereux & nuisibles, afin qu'abolissant la mémoire de ce que ses prédecesseurs avoient executé, il ne fût parlé que de lui. C'est le même Monarque, à ce que nous apprend le Pere Martinius dans sa premiere Decade, qui fit bâtir la grande muraille, qui separe cet Empire de la Tartarie. Vous savés que je ne suis, ici non plus qu'ailleurs, ni partial, ni Dogmatique.

DES
SCRUPULES DE GRAMMAIRE.

LETTRE CXXXIX.

MONSIEUR,

Vous me demandés aux mêmes termes, que Ciceron tient à ſon ami Atticus, *ponderoſam aliquam epiſtolam, plenam omnium non modo actorum, ſed etiam opinionum mearum.* C'eſt à quoi je ſerois bien empêché de ſatisfaire, quand j'en aurois la volonté. La plûpart de mes occupations ſont ſi frivoles, qu'elles ne peuvent faire de poids, & ſouvent mes meilleures penſées me paroiſſent telles, que je ſerois honteux de vous les expoſer à nud. Ce qu'on vous a dit de quelques conferences philologiques ne mérite pas vôtre entretien; laiſſons aux Moineaux la chaſſe des Mouches, & tenons pour aſſuré, que ces petites ſubtilités grammaticales, dont l'on vous a parlé, ſont plus capables de nuire à un eſprit, qui a quelque élevation par deſſus le

commun, que de lui profiter, *dum comminuitur ac debilitatur generosa indoles in istas angustias conjecta.* Ne vous amusés jamais à de telles bagatelles, que quand vous aurés besoin de sortir du serieux pour vous recréer, *hoc age cum voles nihil agere;* & laissés balaier la maison des Muses aux Grammairiens, qui n'en sont que les Portiers, ou pour le plus les Valets de chambre, pendant qu'en maitre vous visiterés ses plus beaux appartemens. Si vous vous arrêtés à toute sorte de Critiques, vous trouverés toûjours des Cestius, qui soutiendront, que Ciceron ne parloit pas bien Latin, & des Malherbes, qui reprendront aussi hardiment que ridiculement les plus beaux vers de Virgile. Mais je veux vous faire voir par un seul exemple le peu de fruit, qui se retire souvent de leurs plus heureuses corrections, puisqu'ils les appellent ainsi. La sentence du Chevalier Romain Laberius se lit ordinairement de la sorte,

Frugalitas miseria est rumoris boni.

Et il la faisoit apparemment prononcer à quelque mauvais ménager, qui se plaisoit à la dépense. Scaliger croit avoir trouvé la féve au gateau dans un manuscrit, où le mot *inserta* tient la place de *miseria*, & soutient que par consequent l'on doit prononcer:

Frugalitas inserta est rumoris boni.

pour dire, qu'on ne sauroit donner un plus bel éloge que celui d'être frugal. Or je demande à Scaliger, pourquoi son manuscrit doit être tenu meilleur que les autres. Car celui de Macrobe, & celui d'Aulu-Gelle sont pour *miseria*; & il a été aussi aisé à un mauvais copiste de faire *inserta*, de *miseria*, qu'au contraire *miseria*, de *inserta*. Il ne peut pas dire d'ailleurs, qu'une de ces deux phrases soit plus naturelle ou Latine que l'autre. Mais il ne sauroit nier, que le sens de *miseria* ne soit bien plus beau dans la bouche d'un Apicius, ou de quelque autre pareil débauché, qui se veut moquer de la frugalité, que celui de *inserta*, qui ne fait que la priser. Ajoutés à cela, que cette haute loüange attachée au terme *inserta* est mal appliquée à la Frugalité, qui n'est qu'une vertu Oeconomique, & plûtôt de femme que d'homme. C'est tout ce qu'on pourroit prononcer à l'avantage de la Probité, n'y aiant point de reputation plus à estimer que celle d'être homme de bien. Il se devoit souvenir, que Ciceron loüant le Roi Dejotarus d'être frugal, reconnoit néanmoins, que c'est une vertu privée, & non pas éclatante, ni Roiale.

Cet Auteur célebre, que vous avés lû de-

puis peu, me fait pitié, d'être dans une contrainte si approchante de la gêne, pour obferrer les moindres regularités; & quand je le considere s'amusant à je ne sai quelles petites fleurettes, il me femble que je vois un Hercule filer baffement à la quenouïlle. Mais l'on appelle aujourd'hui, me repartirés-vous, cette façon de s'exprimer, écrire de jolies choses. J'en tombe d'accord avec vous, & nous n'aurons point de différent là dessus, pourvû que vous vous fouveniés, qu'il n'y a que des bijoux & des pouppées, à qui l'attribut ou le nom de jolies convienne proprement. Les compositions des grands hommes rejettent ce terme comme impropre, & parce qu'ils ne fongent guères qu'aux bonnes pensées, ils ne regardent les paroles qu'autant qu'elles ont la vertu de bien expliquer leurs sentimens. Ce n'est pas qu'ils se plaisent à la barbarie, ni au mauvais style, mais c'est qu'ils feroient bien fâchés de renverser l'ordre naturel, & d'affujettir, comme plusieurs font, ce qu'ils ont à dire, aux mots choisis, qu'ils veulent emploier, & à de certaines cadences de periode, où va tout leur soin & toute leur application. Nôtre langage doit avoir cela de commun avec nos habits, qu'encore que la propreté y soit bienséante, l'usage avantageux & la com-

modité y doivent principalement être mis en consideration. C'est ce qu'a voulu dire Saint Ierôme par ces termes, *aut loquendum ut vestiti sumus, aut vestiendum ut loquimur.* Le Pere de l'éloquence Romaine s'étoit avant lui expliqué à peu près de même sentiment : *Res ac sententiæ vi sua verba parient, quæ semper satis ornata mihi quidem videri solent, si eiusmodi sunt, ut ea, res ipsa peperisse videatur.* Vous voiés qu'il veut, que les bonnes pensées engendrent les paroles, & non pas que celles-ci aillent au devant & attirent comme par force les premieres. Il a même souvent declaré, que la négligence étoit quelquefois un des grands ornemens de l'oraison, & dans une de ses épitres il prise celle qu'Atticus lui avoit écrite sans soin & sans ajustement, trouvant dans ce mépris des graces, qui lui avoient plû ; *Tua illa horridula mihi, atque incompta visa sunt, sed tamen erant ornata hoc ipso quod ornamenta neglexerant. Et ut mulieres ideo olere, quia nihil olebant, videbantur.* Il faut imiter ces grands hommes, & les imiter long-tems, & soigneusement, si l'on veut devenir inimitable. Une femme More fut capable d'enfanter une fille aussi belle & aussi blanche, qu'il y en eût dans nôtre Europe, pour avoir eu souvent la vûë attaché sur

Ad. Furiam.

L. 2. de Orat.

un portrait à qui cet enfant ressembla. Quand on se propose d'excellens Auteurs à suivre, l'imagination conçoit des idées parfaites, & l'on apprend à les enfanter telles, qu'elles méritent d'être estimées. Ne craignons pas, aiant pour nous de si divins originaux, ce que peuvent dire de petits conteurs de jolies choses; *Ne Grammaticorum quidem calumnia, ab omnibus magnis ingeniis submovenda, habebit locum.* C'est Seneque, qui dans une de ses Declamations traite si mal les Grammairiens de son tems, qui valoient bien ceux du nôtre. *Suaso. 2.*

Je vous prie de vous souvenir comme au même lieu où il parle de la sorte, il remarque aussi l'impertinence d'un de cette profession, qui trouvoit du solœcisme dans une façon de parler la plus élegante du monde, & *in sententia optima accusabat id quod erat optimum.* Tant il est constant, qu'il n'y a point de siécle, où il ne se rencontre toûjours d'importuns Censeurs, qui sur le prétexte de quelque regle de Grammaire, mal établie, pensent acquerir de la reputation en reprenant ce qu'ils n'entendent point, pour être souvent au dessus de leur portée. Ne pensés pas que tout ceci aille au mépris de la belle & pure élocution. Je l'estime autant que personne quand elle est telle, *ut nescias, utrùm res o-* *2. de Orat.*

ratione, an verba ſententiis illuſtrentur, ce que je me ſouviens avoir été dit par Ciceron à la gloire de Thucydide. Mais je maintiens, qu'il faut ſur tout avoir égard à la penſée, comme à celle à qui toutes les paroles ſont ſubordonnées, & mon opinion eſt encore, que le Philoſophe Phavorin avoit raiſon de préferer l'éloquence de Lyſias à celle de Platon, ſur ce que *ſi ex Platonis oratione verbum aliquod demas, muteſve, atque id commodiſſime facias, de elegantia tantum detraxeris; ſi ex Lyſiæ, de ſententia.* Il prétendoit, que le moindre mot ôté du texte de Platon pouvoit bien préjudicier à ſa belle expreſſion, ſans néanmoins en gâter le ſens ſi cela ſe faiſoit adroitement; mais qu'il n'y avoit point d'artifice, qui pût retrancher quelque choſe des compoſitions de Lyſias, ſans faire un tort notable à la dignité & à l'excellence de ſa penſée. Tout ce qu'on peut prononcer à l'avantage de l'élegance ou de l'ornement du diſcours, l'a été par celui, qui poſſedoit ces deux choſes au dernier degré, & qui les aimoit plus que perſonne n'a jamais fait. Voici ſa determination. *Compoſite & apte ſine ſententiis dicere, inſania eſt: ſententioſe autem ſine verborum & ordine, & modo, infantia.* En vérité, l'amour de ſa profeſſion lui a fait préferer en un

Aul. Gell. l. 2. c. 5.

In Orat.

autre endroit l'éloquence verbale, à la penſée toute nuë, & qui ne ſort point du ſein de celui, qui l'a conçûë: *Eloqui copioſe, modo* 1. de Offic. *prudenter, melius eſt, quam vel acutiſſime ſine eloquentia cogitare; quod cogitatio in ſeipſa vertitur, eloquentia vero complectitur eos quibuſcum communitate juncti ſumus.* Et néanmoins cette éloquence prudente, dont il parle, ne peut être telle, ſans la bonne penſée, & par conſequent Ciceron n'a voulu dire autre choſe, ſi non, qu'une belle penſée, produite au dehors avec éloquence, vaut mieux, que celle, qui pour être retenuë au dedans ſans ſe manifeſter, demeure par ce moien inutile à tout autre qu'à ſon auteur. Mais hors de cette conſidération du profit, qui peut accompagner les belles paroles, il s'en faut tant qu'elles ſoient préferables à la bonne penſée, que celle ci comme ſuperieure les rebute quelquefois, & leur ſubſtituë judicieuſement le ſilence: *Perfecto intellectu deficiunt verba*, dit Semita très bien un Arabe, après avoir écrit, *Si* ſup. c. ult. *quem loquacem eſſe videris, de ejus ſtultitia certus eſto.* Je finirois par là, ſi pour rendre cette Lettre un peu plus groſſe, afin de vous complaire, je ne m'aviſois d'ajoûter ici quelques petites regles ſur le même ſujet, à meſure qu'elles ſe préſenteront à ma memoire.

Perſonne n'ignore, que le principal mérite d'une compoſition ne dépende de la prudence de celui qui écrit,

Horat. *Scribendi recte ſapere eſt & principium, & fons.*

Or la premiere prudence eſt de ne rien entreprendre au deſſus de ſes forces, & de choiſir toûjours un ſujet, dont nous ſoions pleinement informés. Mais quand l'on a fait choix avec jugement de la matiere qu'on doit traiter, il faut ſe ſouvenir dans toute l'étenduë d'un ouvrage, que l'on n'écrit que pour être entendu, d'où il reſulte néceſſairement, que la clarté & la netteté en doivent être inſeparables. Il y en a qui ſont tellement perſecutés de leur propre génie, qu'ils ne croient jamais écrire bien, s'ils ne le font autrement que les autres, avec des *periphraſes* toûjours voiſines de l'obſcurité. Ils penſent faire beaucoup de s'écarter du grand chemin, quand ils devroient au même tems s'éloigner du ſens commun comme d'une choſe trop populaire. Et pour ne pas ramper contre terre, ils donnent tellement dans le vuide, & s'élevent ſi haut, qu'on les perd de vûë. Cependant c'eſt tomber volontairement dans le plus condannable de tous les vices de l'oraiſon; *ſumma dementia eſt detorquere orationem, cui rectam*

esse licet; & je ne vois rien de plus à éviter, que le reproche qu'on fit à Zenon, *quod in Canis postico de Republica scripsisset*. Les termes de ce proverbe d'origine Grecque sont peu honnêtes, mais sa signification est fort à estimer.

Quand l'on écriroit assez intelligiblement, c'est un autre defaut très voisin du premier, de croire, que rien ne peut plaire que ce qui coûte infiniment, & qui donne beaucoup de peine à la plume & à l'esprit. Gardés-vous d'une si miserable pensée, *ut diligentiam putes facere tibi scribendi difficultatem*. Dites plûtôt avec Ovide,

Quod venit ex facili satis est componere nobis. 1. de Ponto eleg. 6.

Et souvenés vous, que l'Ours, pour être long-tems à polir en léchant, & à former ses petits, ne leur ôte pas la qualité de très lourds & de très difformes animaux. Il est de même des travaux de certains écrivains laborieux. J'en connois, qui abandonneroient plûtôt leur entreprise, que de la continuer avec facilité, *quique in silentium descendunt nimia bene dicendi cuipditate*. Ils fatiguent leur Quint. 10. esprit, & donnent à leur imagination mille Inst. c. 3. questions ordinaires, & extraordinaires, sans se pouvoir contenter, *dum scripta sua tor-* Præf. l. 1. Contr.

quent, & de ſingulis verbis in conſilium veniunt, ſelon que Seneque l'a ſi bien repréſenté. Je me veux taire de ceux, qui compoſent des livres auſſi penibles que le *Cheinuc* Hebreu, qui contient ſix cens treize commandemens de la loi des Juifs, celui qui l'a fait, en aiant rendu deux cens quarante huit affirmatifs, ſur le nombre prétendu des membres de l'homme, & trois cens ſoixante-cinq negatifs, par un rapport ridicule aux jours de l'an. Si je vous connois bien, vous n'entreprendrés jamais rien de tel, puiſque vous étes ſi delicat, que de ne pouvoir ſouffrir ni les Anagrammes, ni les vers retrogrades, non plus que les Acroſtiches.

Encore que la gloire de l'invention ſoit d'un prix merveilleux, & qu'elle chatouïlle extraordinairement des eſprits qui peuvent dire avec Lucrece,

L. 1. *Avia Pieridum peragro loca, nullius ante*
Trita ſolo;

ou bien avec Horace,

—— *Iuvat immemorata ferentem*
Ingenuis oculiſque legi, manibuſque teneri.

Si ne faut-il pas negliger de prendre d'excellens patrons à imiter, en ſe ſouvenant toûjours, que comme il n'y a rien de parfait au monde, l'on peut, évitant ce qu'ils ont de

moins recommendable, les ſurpaſſer de quelque façon en les contrefaiſant. Il arrive peu néanmoins, qu'on le faſſe avec la fortune du peintre Sarto, qui rendit ſa copie auſſi excellente que l'original de Raphaël d'Urbin; en effet celui qui ne fait que ſuivre, demeurera toûjours derriere, s'il n'a l'ambition de gagner les devans. Mais le malheur eſt bien plus grand pour ceux, qui ſe propoſent de mauvais exemplaires. Je connois plus d'un Auteur de ce tems à qui la diſgrace du Philoſophe Fabianus eſt arrivée, lors qu'il voulut former ſon ſtyle ſur celui d'Arelius Fuſcus, dont il admiroit l'éloquence. Le mauvais choix, que ſa jeuneſſe lui fit faire en cela, fut cauſe, qu'il eût depuis plus de peine à perdre l'idée de cette éloquence, qu'il n'en avoit pris pour l'acquerir; *plus deinde laboris impendit ut ſimilitudinem ejus effugeret, quam impenderat ut exprimeret.* *Sen. præfat. 2. Contr.*

Autant qu'une belle imitation eſt loüable, le crime de Plagiaire, contre lequel j'ai ſi ſouvent declamé, eſt tout à fait diffamant. Le ſurnom de κλέπτης, ou de larron, que Mercure comme Dieu du bien dire a reçû, ne lui a pas été donné pour autoriſer de ſemblables larcins, ç'a été ſeulement pour faire comprendre qu'un diſcours éloquent & per-

ſuaſif, eſt capable de nous ſurprendre, & de ſe rendre inſenſiblement maitre de nos affections. En effet, l'on peut dérober à la façon des Abeilles, ſans faire tort à perſonne; mais le vol de la Fourmi, qui enleve le grain entier, ne doit jamais être imité. Je ſai bien, que le cinquiéme livre des Saturnales de Macrobe fait voir avec quelle hardieſſe Virgile a pillé ſur les Grecs la plûpart de ſes Poëſies, & que le ſixiéme met en évidence ce qu'il a même volé aux Latins, prenant des vers entiers & des hemiſtiches tantôt à Ennius ou à Lucrece, tantôt à Catulle, & à pluſieurs encore, ſe parant ainſi des plumes d'autrui. Il n'y a pourtant point d'exemple qui puiſſe juſtifier un larcin honteux, principalement s'il ſe fait ſur des Auteurs du tems s'attribuant injuſtement & avec impudence leur travail & leur induſtrie. Prendre des Anciens, & faire ſon profit de ce qu'ils ont écrit, c'eſt comme pirater au delà de la Ligne; mais voler ceux de ſon ſiécle, en s'appropriant leurs penſées & leurs productions, c'eſt tirer la laine au coin des ruës, c'eſt ôter les manteaux ſur le Pont-neuf. Jamais Ariſtote ne put ſouffrir, qu'on fit auteur de ſes livres de Rhétorique ſon diſciple Théodecte; ce qui obligea le maitre à les citer lui même

comme les ſiens, ſelon la remarque de Vale- *L. 8. c. 15.*
re Maxime. Sans mentir, l'effronterie eſt extréme de prendre le bien d'autrui de la ſorte, ſans lui en paſſer une petite reconnoiſſance en le nommant, & c'eſt une choſe étonnante, comme en parle Pline l'ainé, qu'il ſe trouve des gens, qui aiment mieux *deprehendi in furto, quam mutuum reddere.* J'épargne- *Præf. ad Veſp. De Theo. Gent. l. 3.*
rai les perſonnes vivantes, pour obſerver ſeulement après Voſſius, que Jules Scaliger eſt fort repréhenſible, d'avoir écrit mille choſes, priſes de l'Afrique de Jean Leon ſans jamais le citer. Il me ſeroit aiſé de donner aſſez d'autres exemples ſemblables, mais ils pourroient être odieux, & je ne deſire offenſer perſonne,

Vous avés fait une ſi belle proviſion de connoiſſances, qu'il n'y auroit point d'apparence de vous les reſerver pour vôtre ſeule ſatisfaction, ſans les rendre utiles au public, & j'oſe dire même, que vous ne le pouvés faire ſans crime. Plus on a reçû de Dieu, plus on eſt redévable aux hommes. Et il n'eſt pas permis à ceux, qui ont été gratifiés du Ciel de tant de belles lumieres, de les tenir cachées ſans que perſonne en ſoit éclairé. Je ne dis pas ceci pour vous impoſer la neceſſité de vous fatiguer à faire rouler des preſſes d'Im-

primerie. *Faciendi libros nullus eſt finis, frequenſque meditatio carnis afflictio eſt.* L'Eccleſiaſte m'a dicté cette leçon il y a long-tems, dont j'ai fait peutêtre aſſez mal mon profit. Mais la fabrique de ce Monde que Dieu forma ſans peine, & comme en ſe joüant, ſi Platon ſe l'eſt bien imaginé, nous apprend, qu'on peut en l'imitant faire de belles choſes ſans ſe travailler trop. Et je ſuis aſſuré, qu'une de vos moindres compoſitions, en profitant beaucoup, nous fera voir la grandeur de vôtre génie, comme un petit cachet exprime ſouvent celle d'un Lion, ou d'un Alexandre. Ce qui viendra de vous ne ſera pas un amas importun de bagatelles, *non* *Quint. 10. Inſt. c. 1.* *enim pluvias, ut ait Pindarus, aquas collegiſti, ſed vivo gurgite exundas* l'abondante & vive ſource d'érudition & de jugement, que vous poſſedés, ne peut rien produire de mépriſable, ni de chetif, & vous ferés toûjours reconnoitre, que ce Romain, qui êtoit l'arbitre du beau langage de ſon tems, a eu rai- *Petr. Arb.* ſon d'écrire, *neque generoſior ſpiritus vanitatem amat, neque concipere aut edere partum mens poteſt, niſi ingenti flumine literarum inundata.*

Si eſt-ce que la trop grande licence de cet Auteur profane m'oblige à vous faire ſouvenir de la maxime d'un autre, dont je tiens pour

pour certain, que vous ne vous dispenserés jamais:

Quod facere turpe est, dicere ne honestum puta. Laber.

Il faut néanmoins excepter de certaines matieres privilègiées, comme le sont beaucoup de celles, dont la Philosophie est obligée de parler, & où les mots ont cela de commun avec la lumiere, qu'ils mettent au jour les choses les plus sales, sans se souïller de leur impureté. Une ame nette ne se gâte, ni ne se scandalise jamais par des discours physiques, à quelque liberté que l'expression les porte: *Omnia munda mundis*; Et vous n'ignorés pas, que toutes les licences, pour ne pas dire les ordures, dont Aristophane est rempli, n'empêchoient pas Saint Jean Chrysostome de mettre sous le chevet de son lit les Comédies de ce Poëte, reconnoissant ingenument, qu'il devoit à la lecture de ses œuvres ce qu'il possedoit d'éloquence.

J'ai encore à vous dire au sujet des termes, dont vous vous servirés, qu'encore qu'on ne puisse éviter trop soigneusement & le solœcisme, & la barbarie; il faut bien s'empêcher pourtant de tomber dans des scrupules, qui vous fassent congédier de bonnes pensées, de crainte d'emploier un mot, qui sente un peu

le terroir étranger, ou que tantôt l'antiquité, tantôt la nouveauté vous puiſſe rendre ſuſpect. C'eſt la regle de tous les grands maitres, que les paroles ſont ſubordonnées ou aſſujetes à la ſentence, & non pas au contraire;

Virg. ecl. 3. *Senſibus hæc imis (res eſt non parva) reponas;*

& tenés là-deſſus pour un oracle la raillerie d'Athenée; *exceptis Medicis, nihil eſſe plerumque Grammaticis ſtultius.* Un Ecrivain tel, que je vous conſidére, ſera toûjours au deſſus de certaines petites vetilles, qui arrêtent beaucoup d'autres gens, ſur la créance, où ils vivent d'avoir la plume mieux taillée que perſonne. Ce n'eſt pas que je n'improuve fort une ignorance groſſiere de la literature, qui eſt le nom, que les Latins ont donné à la Grammaire des Grecs. Je ſai bien qu'Auguſte fit perdre la charge à un homme qui ne ſavoit pas écrire correctement; *Legato Conſulari ſucceſſorem dedit, ut rudi, & indocto, cujus manu ixi pro ipſi ſcriptum animadvertit.* Et depuis le Pape Honoré Troiſiéme priva un Evêque de ſon titre, ſur ce que par ſa propre confeſſion il n'avoit jamais appris la Grammaire. Mais nous parlons ici ſeulement contre la trop grande delicateſſe de

Suet. art 88. Thuan. l. 35. hiſt.

ceux, qui rebutent indifféremment tous les termes, leur qui semblent tant soit peu douteux, quoiqu'ils soient absolument necessaires, ou du moins fort avantageux à l'expression d'une bonne pensée. Les Jurisconsultes ont arrêté, qu'il valoit mieux absoudre dix coupables, que de condanner un innocent. Ils veulent tout au rebours appauvrir nôtre Langue en faisant perir plûtôt dix mots passables pour peu qu'ils leur déplaisent, que d'en recevoir un, qui n'a pas leur suffrage, en faveur du bon sens qu'il contient, & sur l'autorité de celui qui juge à propos de s'en servir. Il est vrai que Scaliger a voulu opposer la Poësie à la Jurisprudence, soutenant, qu'il étoit plus expedient de retrancher dix bons vers d'un ouvrage, que d'y en laisser un trop bas & trop rampant. Mais outre que son sentiment n'est pas approuvé de tout le monde, il y a bien de la différence entre un mot, & un vers; ou plûtôt entre la prose, qui ne songe qu'à se faire bien entendre, sur tout si elle est Philosophique, & la Poësie, qui est obligée indispensablement de s'éloigner du langage vulgaire, & de parler toûjours comme les Dieux. Et puis vous savés, que les paroles des Langues vivantes changent plus souvent que les arbres ne quittent leurs feuil-

les. Je pourrois rapporter ici plus de cent mots qui ſe ſont perdus depuis une cinquantaine d'années, & il n'y en a pas moins d'autres, qu'on a introduits de nouveau, & qu'on n'eût pas ſoufferts autrefois. L'éloquence même toute entiere varie inceſſamment, *Oratio certam regulam non habet, conſuetudo illam civitatis, quæ nunquam in eodem diu ſtetit, verſat*, & il ſe peut dire, que le Mercure des Chymiſtes n'eſt point plus volatile, que celui des Rhéteurs. Toute la Langue Latine paſſoit pour barbare du tems de Plaute en comparaiſon de la Grecque; ce qui lui fait dire d'une de ſes Comedies, qu'il avoit priſe du Grec, & traduite en langage Romain,

Sen. ep. 114.

Philemo ſcripſit, Plautus vertit barbarè:

In Trinum.

Comme il avoit déja écrit dans le prologue de ſon *Aſinaria*,

Demophilus ſcripſit, Marcus virtit barbare.

Cette même Langue Latine ſert néanmoins aujourd'hui d'exemple à la plûpart des autres, pour ce qui concerne l'élegance & la politeſſe. Pourquoi donc refuſer avec tant de ſéverité une choſe licite à ceux, qui vous reſſemblent, lors qu'elle eſt accompagnée de quelque utilité manifeſte?

La diſtinction que je viens de faire entre

l'Eloquence Poëtique, & la Prosaïque, me convie à vous demander laquelle des deux vous tenés la plus ancienne. La parole libre a précedé ſans doute dans l'ordre du tems celle qui s'eſt aſtrainte à de certains pieds, & à de certaines meſures. Mais ſans conſidérer Moyſe, qui a écrit de toutes les deux façons, la difficulté, s'il y en a, tombe ſur la ſeule écriture, à cauſe de ce qu'a dit Apulée du Précepteur de Pythagore. *Pherecydes Syro ex inſula oriundus, primus verſuum nexu repudiato, conſcribere auſus eſt paſſivis verbis, ſoluto loquutu, libera oratione.* In Flor. Cependant Pline parlant de Milet, ville capitale d'Ionie, aſſure L. 5. c. 29. que Cadmus ſon citoien eſt l'inventeur de la proſe, *primus proſam orationem condere inſtituit.* Et Solin ſon tranſcripteur le confirme en ces termes: *Cadmus Mileſius primus invenit proſæ orationis diſciplinam.* Or Cadmus étant bien plus ancien que Pherecydes, il faut C. 40. croire qu'Apulée n'a voulu parler que des écrits Philoſophiques, le dernier aiant commencé à mettre en proſe ce que ceux de ſa profeſſion donnoient avant lui ſeulement en vers, tant pour faire reſpecter davantage la Philoſophie, qu'afin que ſes regles & ſes axiomes fuſſent plus faciles à retenir.



DU

GOUVERNEMENT POLITIQUE.

LETTRE CXL.

MONSIEUR,

Vous regrettés avec raiſon la perte d'un grand homme d'Etat; mais vous avés tort, à ce qui me ſemble, de fonder là-deſſus les mauvais préſages, que vous faites de toutes nos affaires, comme ſi cette Monarchie devoit notablement ſouffrir, parce qu'il n'eſt plus. Je ne le dis pas ſeulement, pource qu'il n'eſt jamais permis de juger ſiniſtrement de la fortune d'un Empire; des ſonges de mauvais augure ſur cela aiant été autrefois punis, comme crimes capitaux. Ma penſée va ſur ce que le Pape Urbain VIII. diſoit au Secretaire d'un de nos Ambaſſadeurs, *Che a dominare non biſognava altrimente tanto ingegno, perche il mondo ſi governa in certa maniera da ſe ſteſ-*

ſo. Voici la même imagination qui eſt rectifié en ces termes par Pietro della Valle, au ſujet de la Porte du Grand Seigneur, & du mérite de ſon premier Viſir. *Del reſto V. S. ſi aſſicuri, che in queſta Corte ancora, come in tutte le altre del Mondo, ſi vede verificare il detto di quel galanthuomo, che pochiſſimo cervello baſta a governar tutto'l mondo; perche Dio ſuppliſce per gli huomini, & le coſe, ſenza chi le indirizzi, da ſe caminano beniſſimo* D'ailleurs quelle aſſurance peut-on prendre ſur la capacité d'un homme, ſi les connoiſſances générales ne ſervent de rien ſans la particuliere, ni le grand ſens, s'il n'eſt aidé de l'experience, qui ne quadre guères avec les choſes ſingulieres, qu'on voit ſe préſenter journellement. C'eſt pour cela que ceux, qui diſcourent le mieux du Gouvernement, y ſont ordinairement les plus ineptes, & qu'au contraire les moins ſavans, & les plus indiſciplinables, comme Themiſtocle, y reüſſiſſent quelquefois admirablement. L'un des plus ignorans de tous les Empereurs fut Trajan, qui conduiſit fort bien l'Empire Romain; & Neron, qui le penſa perdre, étoit un des plus lettrés. A la vérité, il ſe peut trouver des perſonnes, telles que Pericles, à qui la Philoſophie n'ôte pas le talent, ni l'induſtrie de

Lettr. 5. di Conſtant. 217.

bien manier les affaires politiques. Mais après tout, il faut que la Fortune y contribuë beaucoup du sien, autrement toutes leurs lumieres acquises ne leur serviront guères. Le peuple qu'ils doivent regir n'est pas moins changeant de sa nature, que l'arbre, qui semble porter son nom, dont Pline dit que les feuïlles tournent à tous les Solstices. Cette multitude d'hommes qui le composent, sont comme des épis de bled, qui n'ont d'inclination, qu'autant que l'inconstance des vents les porte, & les fait pancher tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Et les raisons politiques, qu'on peut emploier là dessus, ressemblent à ces couleurs passageres, qui changent par le moindre mouvement. Souvent d'ailleurs le trop d'adresse, ou la seule reputation d'être fort habile, portent préjudice. La défiance ou la jalousie qu'on prend aisément de ceux, qu'on croit si fins, font, qu'on s'oppose davantage à tous leurs desseins, & Thucydide nous apprend qu'en haine d'Alcibiade, dont le faste & les intrigues déplaisoient, plusieurs personnes lui étoient contraires aux choses mêmes, qui alloient au bien de la République Athenienne. Et puis, ne sait-on pas, que généralement parlant, il y a je ne sai quelle fatalité dans la conduite des Etats, qui leur

Le peuplier.

L. 6. hist.

fait trouver leur fin au moment de leur plus haute exaltation?

In se magna ruunt, lætis hunc numina rebus
Crescendi posuere modum.

La plus raffinée Politique du monde ne sauroit parer aux coups de cette Destinée, qui n'est autre chose que la supréme volonté de Dieu.

Je vous prie de tenir encore pour constant, qu'où la matiere n'est pas entierement bien disposée à recevoir les formes politiques, les plus subtils esprits, ni les plus consommés au maniement des Etats, ne les y pourront jamais introduire; comme au contraire elles s'y établissent d'elles mêmes & sans peine, quand tout est préparé à les recevoir. C'est d'où vint le grand avantage, qu'eût la République Romaine sur la Carthaginoise, parce que celle-ci étoit sur son declin, dit Polybe, *L. 6.* lors qu'elle eût affaire à la premiere qui ne commençoit qu'à entrer en vigueur & à prendre ses forces. Ce qui donna aussi le moien à Pompée de subjuguer toute la Judée, ce fut, *L. 1. c. 8.* comme l'observe Josephe dans ses Antiquités Judaïques, l'aversion pleine de rancune, que ces deux freres Hircanus & Aristobulus avoient reciproquement l'un de l'autre. Cortez vraisemblablement n'eût jamais planté la

domination Eſpagnole dans le Mexique, ſi les animoſités des habitans de Tlaſcala contre le Monarque Motezuma n'e lui euſſent facilité ſon entrepriſe. Et ſi la diviſion de deux freres, Guaſcar l'ainé, & Attabalipa le cadet, n'eût ouvert le moien à Pizarre de faire progrés dans le Perou, jamais il n'eût oſé penſer ſeulement à le conquerir, comme il fit, le Ciel aiant voulu que les cauſes ſecondes conſpiraſſent à ſon deſſein. Quand elles ſont contraires à nos projets, rien ne les peut faire reüſſir; comme au rebours les aiant pour nous, les choſes mêmes, qui ſemblent nous devoir accabler, nous ſoutiennent, à la façon des voûtes, qui ſubſiſtent principalement par l'inclination & par la pente des pierres, qui tomberoient en ruine ſi elles ne ſe rencontroient à propos. Je m'abſtiens de beaucoup d'exemples modernes & qui nous touchent de plus près, pour ne rien dire, qui puiſſe déplaire ſur une matiere ſi chatoüilleuſe. Tant y a que le ſort a tant de puiſſance, & eſt ſi merveilleux en toutes choſes, qu'on a vû, dit Seneque, des édifices affermis par des tremblemens de terre, & nous ſavons des Gouvernemens, qui ſe ſont conſervés par des ſoûlevemens & par des deſordres, qu'on penſoit qui les dûſſent abîmer.

l.6.qu.nat. c.30.

Mais permettés-moi de considérer un peu sceptiquement, à combien de contradictions sont sujettes les plus subtiles maximes de la Politique. Je laisse à part toutes celles de Macchiavel, qui nous meneroient trop loin, pour en prendre seulement quelques-unes deçà & delà, que je vous proposerai sommairement. Ne croions-nous pas que le principal but de cette science doit être de faire vivre les peuples en paix & en repos? Si est-ce qu'un Romain se fâchoit de voir cesser la guerre Punique, dont la fin donneroit tant de loisir au peuple, qu'il en deviendroit moins traitable & plus insolent; ce que Appius Claudius osa maintenir, en proférant à toute heure cette importante sentence, *Negotium populo Romano melius, quam otium committi.* L'on méprise communément les Suisses comme personnes vénales, & qui pour la solde laissent faire des levées chez eux, exposant librement leurs vies en faveur de qui plus leur donne: D'autres les louënt, de savoir par ce moien décharger leur païs sterile d'une trop grande abondance de peuple, & des plus remuans, qui le composent. La chicane & la multitude étrange de procès, qui pullulent si prodigieusement en France, les fait considérer comme une des plus deplorables calamités,

qui travaille cet Etat: Je vois des perſonnes, qui les tiennent un amuſement néceſſaire des eſprits, qui leur fait décharger leur bile & vomir leur amertume contre des particuliers, ce qu'ils feroient peutêtre ſans cela au préjudice du public. Les Grands, qui abuſent de l'autorité, qu'ils tiennent du Souverain, ſont ordinairement plus peſans à ſes ſujets & plus inſupportables, que tout le reſte de ſa domination; ce qui fait croire que leur audace, pour ne rien dire de pis, devroit être reprimée: Il ſe trouve des Politiques, qui font paſſer ces petits Tyrans pour des Digues néceſſaires, qui s'oppoſent aux inondations des peuples preſque toûjours diſpoſés à ſe mutiner, & qui ſouvent le feroient, ſi leur premiere fureur ne ſe briſoit contre ces hautes levées, ce qui les empêche d'aller plus loin. La plus commune opinion eſt, qu'un Etat ne doit viſer qu'à s'accroitre, & que ſa plus grande felicité, auſſi bien que ſa gloire, dépendent de ſon étenduë. L'Hiſtoire des Chinois nous apprend, que leur Empire étant bien plus grand qu'il n'eſt, puiſqu'outre le Continent il s'étendoit par mer depuis le Japon juſqu'à l'Isle de Madagaſcar, où il reſte encore avec la Langue des reſtes de leur domination, ils abandonnèrent volontairement une infinité de Provinces pour

vivre plus heureusement dans la leur. Les Carthaginois firent autrefois quelque chose de semblable. Et Pline se plaint quelque part de l'immensité de la Republique Romaine, qui lui étoit trop desavantageuse; *Ita est profecto, magnitudo populi Romani perdidit ritus, vincendo victi sumus; paremus externis.* En effet, l'on a toûjours vû, que les Etats, qui ont voulu se rendre trop grands, & n'avoir point de fin, l'ont toûjours bientôt trouvée. Celui de Macedoine conduit par Philippe, & par son fils Alexandre, en est une marque bien évidente. Et quelqu'un a osé écrire depuis peu, que c'étoit un coup de l'amour du Ciel envers des peuples, quand il ne donnoit à leurs Rois que des ames ordinaires, parce que l'esprit d'un Prince conquerant & qui veut passer pour Héros, étoit le fleau accoûtumé dont il punissoit les Nations, qui l'avoient irrité. J'ajoûte à ce propos, puisque l'ardeur & le sang bouïllant des jeunes Monarques semble le plus propre à former de ces vastes desseins, que selon la pensée d'un ancien, l'on ne laisse pas de calomnier la prudence de ceux, qui comme plus avancés dans l'âge paroissent moins propres à l'action. & à telles entreprises: *Omnis ætas in imperio reprehenditur: senex est quispiam? inhabilis vi-*

L. 24. c. 1.

Saturninus apud Vopiscum.

detur; *ſin minus, ineſt furor.* Parcourés toute la Politique, vous y trouverés par tout dequoi former de ſemblables antitheſes, & je ſuis fort trompé ſi de grand Docteur que vous êtes en cette ſcience, vous ne devenés à la fin un excellent Douteur.

DE L'IMPOSITION DE QUELQUES NOMS.

LETTRE CXLI.

MONSIEUR,

Pourquoi faut-il que le nom d'une perſonne vous donne de l'averſion, puiſque vous avoués, qu'elle n'a rien d'ailleurs qui vous deplaiſe, ne vous aiant non plus jamais donné le moindre ſujet de fâcherie? Je ſai bien, qu'on a crû, qu'il y avoit de certains noms malencontreux, ou même qui inſpiroient de mauvaiſes inclinations à ceux qui

les portoient. C'eſt ſur ce fondement que Rutilius Numatianus a écrit dans ſon Itineraire,

Nominibus certos credam decurrere mores,
Moribus an potius nomina certa dari?

Mais à parler raiſonnablement, c'eſt une choſe ridicule de croire, qu'un ſimple mot, ou une parole toute nuë, telle qu'elle ſoit, puiſſe agir de la ſorte, quand il demeureroit conſtant, que tous les noms ne ſeroient pas arbitraires ou fortuits, & qu'il y en auroit quelques-uns de naturels comme attachés à la ſubſtance des choſes, qu'ils expriment, de quoi les Philoſophes ne ſont pas encore bien d'accord entre eux. L'on peut avouër pourtant ſans offenſer la Morale, qu'il ſe trouve des noms ſi illuſtres dans l'Hiſtoire, ou ſi héroïques dans la Fable, d'Alexandre & de Céſar, de Pompée & d'Hercule, qu'on ne ſauroit guères les porter ſans avoir l'ame touchée de quelque ambition de les imiter autant que l'on peut, & ſans que nôtre imagination ne nous jette auſſitôt dans le deſir de n'être pas jugés indignes d'une ſi noble appellation. Le premier de ceux, dont je viens de parler, le penſoit bien ainſi, quand il dit à celui qui portoit le même nom que lui d'Alexandre, *Plutar in Alex.* que ce ſeul nom devoit le rendre vaillant. Et

je vous ferai ſouvenir au ſujet du dernier
l. 4. de l'obſervation que fait Diodore Sicilien, qu'Hercule qui ſe nommoit Alcée auparavant, fut le premier à qui la Vertu impoſa un nouveau nom, qui lui fit perdre celui qu'il tenoit de ſes parens: ce fut par la bouche de la Py-
l.2.deDe- thie qu'il le reçût; ſi nous en croions Apol-
or.orig. lodore. Tant y a qu'outre ce que les beaux noms donnent de courage à ceux, qui les ont, ils font encore un favorable effet à l'égard des autres, qui les entendent proferer. A peine peut-on croire, qu'ils aient été mal impoſés, & je me ſouviens d'avoir ſouvent oüi dire en Eſpagne à ce propos, O *que buen nombre, no preſumo yo que ſera menos el hombre.* Souvenés-vous que Céſar voulant aller combattre un Scipion en Afrique, prit avec lui quelque ſoldat, qui portoit le même
l. 42. nom, à cauſe, dit Cion Caſſius, de l'opinion populaire, que les Scipions étoient toûjours victorieux en ce païs-là. C'eſt ce qui a fait que tant de gens ſe ſont plûs à changer de nom, en prenant un autre plus agréable à leur fantaiſie; ce que Suetone appelle *ſe tranſnominare*, & quelques-uns *ſeipſum adoptare.* Si eſt-ce que le Pape Paul II. ſe fâcha tellement contre des perſonnes, qui de ſon tems laiſſoient ceux du Chriſtianiſme pour d'autres

d'autres plus illuſtres parmi les Payens, qu'au rapport de Platine il imputa le crime d'héréſie à Pomponius Lætus, qui étoit du College des Abbréviateurs, parce que non content d'avoir changé le ſien de batême, il prenoit plaiſir à diſtribuer de ces noms héroïques à beaucoup de jeunes hommes, qu'il penſoit par là engager au déſir d'acquerir les vertus des premiers Titulaires.

Ce n'eſt pas merveille que ceux, qui ont des noms de difficile prononciation, ou de quelque ſignification peu honnête, en prennent d'autres, qui ne puiſſent donner de dégoût. Hermolaus Barbarus changea celui de Reuchlin, qui veut dire fumée, en celui de *Capnio* d'une terminaiſon plus Latine. Et le même Reuchlin en ôta un Aleman, qui ſignifie terre noire à ſon diſciple, qu'il appella Melanchthon, par une compoſition Grecque qui denote la même choſe. Sans cette conſidération l'on prend même plaiſir quelquefois à ce changement: Martin Bucer ſe déguiſa ſous le nom de *Aretius Felinus*; Deſiderius Eraſmus s'appelloit auparavant Gherardus Gherardi; le Médecin Sans-malice aima mieux qu'on le nommât *Akakia*, comme l'on fait encore dans Paris ſa poſterité, que *Sammalitius*: & Janus Nicius Erythræus, qui m'a-

Thuan. l. 26.

dresse un de ses Dialogues où il traite de l'Histoire, se nomme à Rome *Ioanne Vittorio dei Rossi*; surquoi je vous renvoie à ce qu'a curieusement observé là dessus Gabriel Naudé dans son jugement des Opuscules d'Augustinus Niphus. L'on assure, que les Mahometans s'entendent plus volontiers nommer Musulmans, ce qui veut dire Biencroians, ou Orthodoxes, que Turcs, dautant que ce dernier mot signifie Bannis; encore que celui d'Hebreux en approche fort dans sa signification de passagers, ou étrangers; comme fait encore celui de *Pelasgi*, dans celle d'Errans ou de Vagabons à la mode des Cigongnes. Mais l'on ne se défait pas toûjours, comme l'on voudroit bien, des noms, qui ont été donnés. Si ces Locres appellés Ozoles à cause de l'infection de leurs personnes, ou de leur païs, eussent pû quitter un si vilain surnom, il y a grande apparence qu'ils l'eussent fait. Car encore que Plutarque dans ses questions Grecques doute, si cette appellation n'est point une antiphrase, à cause de la quantité de fleurs, qui parfument leur territoire; si est-ce que la plus commune opinion porte qu'on les nomma Ozoles ou Puans, rapportant cela ou à Nessus, ou au Serpent Pithon, ou à leurs robes de Chevres & de

Brebis, qui leur imprimoient une odeur très desagréable. Nos habitans de Canada sont entrés depuis peu en communication avec une Nation de ce païs-là, appellée aussi des Puans, vraisemblablement sur le même sujet. Et les Peres Jesuites y ont le nom de Robes-noires, qui est celui desMelanchlaeni des Anciens.

Mais n'est-ce pas une étrange bizarrerie, qu'on se soit abstenu de certains noms par haine & par abomination, de même qu'on s'est donné la loi de n'en pas prendre quelques autres, à cause du grand respect & de l'extrême vénération qu'on leur portoit. L'Histoire ancienne est pleine d'exemples du premier genre. Le crime de Marcus Manlius Capitolinus, qui se vouloit ériger en Souverain, fit arrêter aux Romains qu'aucun de cette famille des Manlies ne porteroit plus l'avantnom de Marcus. Et le malheur de Marc Antoine donna lieu après sa defaite à un Arrêt ou Edit semblable, qui defendoit à tous les Antoines de prendre ce même avant-nom, qui est aujourd'hui si illustre dans Venise. Les Grecs firent ce qu'ils pûrent pour supprimer le nom d'un scelerat, qui pour faire parler de lui seulement avoit mis le feu au superbe Temple de Diane d'Ephese. Et dans ces

Tit. Liv. l. 6.

Dio Cassius l. 51.

derniers tems l'on a eu la même visée à l'é-
4. hist. gard des Reuveus d'Ecosse, selon Camden, d'un Ravaillac en France, & de quelques autres furies infernales dont l'on ne sauroit trop condanner la mémoire en l'abolissant, *ut vocabula quoque eorum defamata atque demortua cum ipsis videantur*, pour user des termes d'Aulu-Gelle en semblable occasion. l. 9. c. 2. D'un autre côté les noms d'Harmodius & d'Aristogiton furent si chers, & si reverés dans Athenes, après qu'ils eurent heureusement delivré leur patrie de la tyrannie des Pisistrates, que par l'ordonnance expresse des Aréopagites il ne fut plus loisible à personne de prendre des noms si adorables, bien que le même Aulu-Gelle semble restraindre cette defense à ceux, qui étoient de condition servile. Quoiqu'il en soit, un semblable respect est cause que depuis Saint Pierre aucun de ceux, qui ont rempli son siége n'a voulu prendre son nom? Sergius Troisiéme qui l'avoit de batême l'aiant changé par humilité, lors qu'il se vit destiné à seoir dans la chaire de ce Prince des Apôtres. C'est ainsi que diverses causes peuvent produire de mêmes effets, & que de mêmes noms trouvés très beaux en un tems, perdent leur lustre en un autre, & semblent changer en un instant de

nature. Il n'y en a guères eu de plus beau par ſa ſignification que celui de Neron, qui ſe prenoit dans la Langue Sabine d'où il venoit, pour un homme courageux & vaillant. Cependant le ſixiéme des Empereurs Romains diffama tellement cet illuſtre nom, que depuis lui l'on n'a pas crû pouvoir mieux jetter dans la haine publique les plus déteſtables Tyrans, qu'en les nommant des Nerons. N'eſt-ce pas la même choſe de celui de Lucifer? Suet. in Tib. art. 1. Aul. Gell. l. 13. c. 21.

Il eſt conſtant que, comme il y a eu de fort agréables noms en toutes les Langues, tels que celui de Caton en Latin, qui fut donné à Marcus Porcius Priſcus, ſelon l'obſervation de Plutarque, pour faire comprendre l'adreſſe, & la vivacité de ſon eſprit: Il s'en eſt trouvé d'autres, qu'on a été contraint de changer, à cauſe de leur vilaine ſignification. Les Beauharnois d'Orleans, à ce qu'on dit, en avoient un fort vilain autrefois, & il ſeroit aiſé d'en rapporter aſſez d'autres, qu'on ne ſauroit prononcer ſans rougir. L'honnêteté veut, qu'on les adouciſſe, ſi faire ſe peut, & qu'on les change à plus juſte titre que les Romains ne faiſoient les rudes paroles de tuer, & d'ôter la vie, dans leurs condanations à mort: *Illi quoque quibus animadvertere in damnatos neceſſe eſt, non dicunt Occide,* in M. Cat. Sen. contr.

non Morere, ſed Age lege, *crudelitatem imperii verbo mitiore ſubducunt.* Mais une infinité de noms ont été impoſés par un pur caprice, le ſeul hazard en eſt le parain, & comme ils ſont δυσετυ μόλογα, c'eſt en vain qu'on en recherche une origine reglée. Le Brachmane Calanus ſe nommoit Sphines, & pource qu'il ſalüoit tous les Grecs avec le mot Indien *Cale*, qui veut dire, *Salve*, ils le nommèrent Calanus. Tamerlan ſe divertiſſant au jeu des Echecs, qui lui plaiſoit fort, & y aiant donné un Echec d'importance qui s'appelle *Sarache* en Arabe, au même tems qu'on lui apporta la nouvelle de la naiſſance d'un fils, & du batiment achevé d'une ville, il nomma ſur cela ſon fils *Sarachi*, & la ville *Sarachie*. Iſmael Sophi fut encore plus fantaſque de donner le nom de Bajazeth à un pourceau d'énorme grandeur, pour témoigner ſa haine contre les Turcs, & le mépris qu'il faiſoit de leur Prince. En effet, ſi nous croions avec raiſon, que nous obligeons au Batême ceux, à qui nous faiſons porter nôtre nom, & ſi les ſauvages de nouveau Monde ne ſe trompent point de complimenter leurs amis, en faiſant échange de leurs nom, & en les troquant enſemble pour marque de bonne correſpondance; Iſmaël ne pouvoit mieux

Plutar. in Alex.

Vie de Tamerlan.

Hiſt. de Antilles.

montrer ſa grande animoſité contre Bajazeth, que de donner ſon nom à cet infame animal.

Je ſuis honteux de vous avoir juſqu'ici entretenu de choſes ſi frivoles; mais, à le bien prendre, celles, qui occupent plus ſeurieuſement en apparence, ne ſont-elles pas le plus ſouvent pleines de vanité? En vérité, il y en a peu qu'on puiſſe dire exemtes de ce defaut, & ſi vous exceptés celles, qui nous peuvent rendre meilleurs, comme faiſoit Socrate, tout le reſte vous paroitra également digne de mépris. Après tout néanmoins l'on ne ſauroit nier, qu'il n'y ait des noms, dont la ſeule prononciation a cauſé quelquefois d'étranges évenemens. L'Hiſtoire de la guerre de Grénade, qui ſe fit en *Thuan. l. 48.* mil cinq cens ſoixante dix, nous apprend, qu'un Général d'armée, aiant appellé fort haut un Trompette éloigné, qui ſe nommoit *Santiago*, l'on crût que c'étoit le mot pour combattre, ce qui fit perdre viſiblement la bataille. Ces petites obſervations n'empêchent pas pourtant, qu'on ne doive juger l'attention de beaucoup de gens aſſez ridicule, qui ſans faire grand cas des choſes, n'occupent leur eſprit qu'à peſer les paroles, qu'ils examinent avec trop de ſcrupule. Vous n'igno-

rés pas l'averſion qu'en plus d'un lieu j'ai témoigné d'avoir pour cette sorte de curioſité. En effet, la ſecte des Réaux vaut incomparablement mieux à cet égard que celle des Nominaux. Il eſt beaucoup plus à propos de s'arrêter aux choſes qu'à leur appellation. Et bien qu'il ſoit beſoin quelquefois de diſtinguer entre *jus vert*, & *Verjus;* entre le Trochiſque *Diarhodon*, & celui *de Roſis*; entre *leucachanta*, & *achanta leuce*; ou quelques autres ſemblables ſelon l'obſervation de Jacobus Sylvius ſur le troiſiéme livre de Meſué, qui eſt des Antidotes: Si eſt-qu'il faut toûjours en revenir à l'uſage des grands auteurs, qui ſe ſont inceſſamment moqués de ceux, qui donnoient trop de tems à examiner les mots, lors qu'on ſe peut aſſez faire entendre ſans tant les éplucher. Galien s'eſt admirablement expliqué là deſſus dans le neuviéme chapitre du quatriéme livre de l'Uſage des parties, au ſujet du Peritoine. Les uns, dit-il, le nomment une membrane, & les autres une tunique, mais qu'on l'appelle comme l'on voudra, je me rirai toute ma vie de ceux, qui conſument miſerablement le tems ſur de telles conteſtations. Nos anciens, que je veux imiter, ajoûte-t-il, n'étoient pas ſi de loiſir, *Quos nos quoque ſequen-*

tes a vana quidem in nominibus garrulitate discedemus. Il étoit si ennemi de cette superstition des dictions, qu'en parlant du Foie au chapitre treiziéme du même livre, il s'abstient d'une appellation douteuse en ces termes, *Iis investigandum relinquo, qui in nominibus tantum sunt ingeniosi, in iisque omne tempus vitæ suæ conterunt, perinde ac si non possent aptiora quamplurima requirere,* rapportant ensuite l'avis de Platon, *Nos ditiores sapientia ad senectutem perventuros, si nomina neglexerimus.* Je ne dois donc pas être plus long, quand je pourrois m'étendre ici davantage. Vous auriés tort d'ailleurs d'exiger de moi de plus amples lettres, connoissant, qu'il n'y a point de nom, qui me convient mieux que celui d'Amelius, jamais ce Philosophe Grec n'aiant été si négligent ni si paresseux que moi. Et sans vous importuner, comme plusieurs font, de mes infirmités, je vous dirai de plus que je pourrois présentement disputer à ce Roi de Castille Henri Troisiéme le surnom de *Valetudinaire*; ou à Sanctius Roi de Biscaie celui de *Réclus*, tant je m'écarte du grand monde, & par consequent des moiens de vous faire savoir les nouvelles qui s'y debitent. Mariana.

DE
LA COUTUME.
LETTRE CXLII.

MONSIEUR,

Encore que le Droit Canon dise précisément qu'il n'y a point de coûtume si puissamment établie, qui ne doive ceder à la vérité & à la raison, si elles lui sont contraires; *Veritati & rationi consuetudo est postponenda*: Et quoi qu'Aristote au chapitre huitiéme du second livre de ses Politiques enseigne, que c'est se tromper fort de s'accommoder tellement à l'antiquité & à l'usage, que nous nous écartions en leur considération des choses raisonnables; puisqu'apparemment les auteurs des plus anciennes coûtumes étoient, comme γηγενεῖς, ou *Terrigenes* qu'ils se disoient, des hommes très grossiers & à demi idiots, à l'autorité & aux constitutions de qui par consequent il seroit extrémement absurde de trop déferer: Si est-ce que la coûtume en

In Decr. dist. Canc. can. 5.

toutes choses est si puissante, & se plait à exercer sur nous un empire si tyrannique, qu'à peine selon le mot de Laberius peut-on jamais corriger ce qu'elle a une fois établi,

Ægre rependas quod finis consuescere.

Seneque ne se plaint donc pas à tort de ce que chacun regle sa vie plûtôt sur l'exemple des autres, que sur ce que pourroit préscrire la raison, que nous faisons par ce moien ceder presque toûjours à la coûtume, quelque bizarre & quelque injuste qu'elle soit; *Inter causas malorum nostrorum est, quod vivimus ad exempla, nec ratione componimur, sed consuetudine abducimur.* ep. 123. Il a certes raison, ce mauvais usage fait un des plus grands maux de la vie, parce qu'il n'y a point de desordre, qui ne passe pour bon sans l'examiner, & qui ne s'établisse sans repugnance, depuis qu'étant devenu à la mode il s'est rendu commun; *Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est.* Or parce que l'entreprise de changer les coûtumes établies de tems immémorial, & que l'on appelle inveterées, n'est pas celle d'un homme sage, qui en s'accommodant doucement à tout se contente d'avoir sa conduite particuliere, laissant aux fous le dessein de reformer tout le monde: Il faut que la prudence humaine se contente de s'opposer toû-

jours, autant, qu'il lui ſera poſſible, à l'introduction des coûtumes déraiſonnables, & que le bon Sens ne ſauroit approuver. Cela lui peut reüſſir d'autant plus aiſément, que toutes choſes paroiſſent foibles dans leurs commencemens, & que les aphoriſmes de la Morale conviennent en cela avec ceux de la Phyſique. Les nerfs ſont mous au ſortir du cerveau, & ils n'acquierent leur conſiſtence, leur dureté, & leurs force, qu'en s'en éloignant; comme Galien l'a fort bien remarqué au ſeptieme livre de l'Emploi des parties ſur la fin du chapitre quatorziéme: Et il me ſouvient qu'Apulée favoriſe ma penſée en des termes aſſez conſidérables, *Nec quidquam omnium eſt quod poſſit in primordio ſui perfici, ſed omnibus ferme ante eſt ſpei rudimentum, quam rei experimentum.* Mais après cette tentative, & que l'on s'eſt declaré là deſſus, il faut ceder à l'abus s'il eſt plus fort que nôtre oppoſition, laiſſer regner celle que Pindare a nommée la Reine abſoluë de toutes choſes, *Morem omnium Regem,* & ſe ſouvenir, que les Iuifs accoûtumés aux aulx, & aux oignons d'Egypte, les regrettoient dans le deſert, nonobſtant l'agrément d'une manne, qui comprenoit toute ſorte de goût.

in Flor.

L'on demande d'où peut procéder cette

grande puiſſance des Coûtumes, qui exercent, ſur tout dans la Morale, un empire ſi abſolu, que toutes nos actions auſſi bien que nos volontés ſemblent leur être ſoûmiſes. En effet, qui eſt ce qui ſe peut dire exemt de leur tyrannie?

Graviſſimum eſt imperium conſuetudinis; **Laberius.** Et l'on reconnoit tous les jours, qu'il n'y a rien de ſi extravagant, ni de ſi ridicule ſelon nos mœurs, que la coûtume ne faſſe trouver beau en quelque partie du monde, qui ne s'étonne pas moins de nos façons de faire, que nous des ſiennes. Jean Leon fait voir des *L. 1. Afr.* Numidiens, qui tiennent leur bouche couverte, ne la cachant pas moins ſoigneuſement que l'on fait ailleurs le derriere, & je vous ai ſi ſouvent entretenu de ſemblables obſervations, que je ferois conſcience de porter plus loin une induction, que tant d'exemples peuvent former. Tant y a que ſans même qu'il intervienne aucune opération de l'Entendement, nous avons naturellement une ſi grande propenſion à faire les choſes accoûtumées, qu'Ariſtote n'a pas fait difficulté d'attribuer le dormir preſque continuel des enfans nouveau-nés à ce qu'ils ne faiſoient preſque autre choſe que dormir dans le ventre de leurs meres, & cette raiſon ſi vulgaire qu'elle

paroiſſe, ne lui a pas déplû au premier chapitre du cinquiéme livre de la Génération des animaux. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet qu'Hippocrate attribuë tant à la Coûtume, qu'il préfere en deux aphoriſmes différens des choſes peu loüables quand l'on y a pris habitude, à d'autres meilleures en ſoi, mais qui ne nous ſont pas ſi familieres. Galien marchant ſur ſes pas a nommé la Coûtume une ſeconde nature, *adventitiam naturam.* Et ſi nous voulons contempler avec Seneque les peuples, qui vivent, à ce qui nous ſemble, le plus miſerablement, & dont toutes les façons de ſe gouverner nous peuvent paroitre les plus inſupportables, nous trouverons dans un ſerieux examen, que les mêmes choſes, qui nous ſont avoir pitié d'eux, compoſent leur felicité, & que l'uſage leur a rendu plaiſant tout ce que nous jugions d'abord intolerable. *Miſeri tibi videntur? nihil miſerum eſt, quod in naturam conſuetudo perduxit: paulatim enim voluptati ſunt, quæ neceſſitate cœperunt.* Que ſi la coûtume adoucit & diminuë le mal, elle augmente le bien ſans doute, & c'eſt ce qui nous doit rendre plus enclins à le ſuivre, & à priſer tout ce que d'abord la raiſon nous dicte pour le mieux. Un ancien donnoit là deſſus ce précepte de Morale, qu'on fit ſeule-

Sect. 1. aph. 49. & 50.

De Prov. cap. 4.

ment choix par discours de la meilleure voie ou façon de vivre, parce qu'à la longue elle ne pouvoit manquer de nous reüssir douce & facile.

Toutes ces considérations peuvent favoriser les bonnes & loüables coûtumes, qui ne choquent ni la raison, ni les mœurs, que chacun approuve, & qu'on doit embrasser d'autant plus volontiers, qu'en vain l'on contesteroit contre leur établissement, & qu'il y auroit même de l'extravagance à le faire. Cependant l'homme d'ailleurs a une pente si naturelle au changement, que tout ce que la Fable a dit des Vertumnes, & des Protées; ou la Physique des Chameleons, des Polypes, & des Tarandes ne sauroit exprimer son instabilité. Dioscoride écrit des fleurs du *l. 4. c. 130.* Tripolium, qu'elles changent de couleur trois fois le jour, *Mane candidi, meridie purpurei, sero punicei conspiciuntur*; Ce que je me souviens d'avoir lû aussi dans Antigonus Carystius, avec seulement un peu de diversité sur les couleurs, mettant le jaune pour la derniere, *Ter una die colorem mutat Tripolium, aliquando albus, aliquando puniceus, aliquando gilvus.* Mais encore ces mutations de couleur, toutes merveilleuses qu'elles paroissent en cette plante, sont pour le moins reglées,

& elles ont toûjours leurs periodes certaines, au lieu que l'esprit humain a ses varietés non seulement plus frequentes, mais si l'on y prend bien garde beaucoup plus desordonnées que tout ce qu'on lui voudroit comparer. Si est-ce que nous n'avons rien, qui nous assure tant de la bonne assiette d'une ame confirmée dans le bel usage de la raison, que de vouloir toûjours une même chose, ou ne la vouloir pas, & d'être inébranlable en cette posture. Je laisse à part, dit admirablement le Philosophe Moral, toutes les autres definitions de la sagesse humaine, pour me contenter de celle-ci, *quid est sapientia? semper idem velle atque idem nolle:* Et il en rend cette raison convaincante, parce qu'il n'y a que ce qui est selon la droite raison, qui puisse plaire en tout tems, *Non potest cuiquam semper idem placere, nisi rectum.* Que si, ajoûte-t-il dans une autre épitre, l'erreur commune & le mauvais exemple de ceux, que nous frequentons, nous ébranlent quelquefois, & nous font perdre cet heureux poste, le dernier trait de la sagesse consiste à se redresser sur ce premier modele de la raison que nous tenons de la Nature, ou pour mieux dire de Dieu, qui en est le maitre, afin de demeurer fermes & sans varier dans nôtre premiere

Senec. ep. 20.

Ep. 94.

&

& ſans varier dans nôtre premiere & avantageuſe aſſiette. *Hæc eſt enim ſapientia, in naturam converti, & eo reſtitui unde publicus error expulerit.* Sans mentir c'eſt une choſe merveilleuſement honteuſe, & qui peut faire rougir les moins ſenſibles à la pudeur, s'ils y font quelque peu de réflexion, que nous tenions à une ſi grande injure d'être démentis par qui que ce ſoit, & que nous nous démentions nous mêmes à toutes heures par tant d'actions, qui ſe choquent, & par tant de ſentimens, qui ſe détruiſent les uns les autres. Mais, me dirés-vous, ne faites-vous pas profeſſion vous même, de ne vous attacher à aucune opinion ſi inſéparablement, que vous ne ſoiés prêt de l'abandonner auſſitôt qu'une autre vous paroitra vraiſemblable? Je l'avouë, & ſi je prétens ne faire rien en cela qui contrediſe les maximes de Seneque, parce qu'elles ne condannent que l'inconſtance déraiſonnable, impetueuſe, & qui s'execute ſans diſcours. Pour moi ne changeant point d'objet, & la vraiſemblance au defaut du vrai, me ſervant de Cynoſure, je conſerve toûjours une même volonté de la ſuivre. La vérité, qu'elle me repréſente, & qui eſt éternelle, ne peut être abandonnée ſans donner dans le faux, & tout ce qui eſt

nouveau, selon cet envisagement & cette façon de concevoir, lui doit être contraire. Il y a pourtant des nouveautés, non pas absoluës, mais eu égard à nous, qu'on peut suivre innocemment, & sans blesser cette suprême & premiere vérité, parce qu'on l'a toûjours dans l'esprit, & qu'on ne s'en écarte qu'autant qu'elle se plait à se retirer quelquefois dans des tenebres si épaisses, que nôtre foible vûë ne les sauroit pénétrer. Je ne sai comment je me suis enfoncé dans cette moralité, mais je vous assure, que quand le devoir m'a fait prendre la plume pour vous récrire, je ne savois ni par où commencer, ni beaucoup moins par où je pourrois finir.

Tenebras posuit latibulum suum.



DE LA POESIE.

LETTRE CXLIII.

MONSIEUR,

Je ſuis de vôtre ſentiment, & je préfererai toûjours une Poëſie agréable, quelque liberté qu'elle prenne, à celle qui pour obſerver trop exactement toutes les regles de l'art, pène plûtôt l'eſprit qu'elle ne le contente. Il en eſt comme des Feſtins, où le goût de ceux, que l'on traite eſt plus conſidérable, que tout ce que le Cuiſinier peut dire en faveur de ſes ſauſes,

—— Cœnæ fercula noſtræ
Mallem convivis quam placuiſſe cocis.

Nous avons en cela pour nous Homere même, qui ſelon l'obſervation de Plutarque ne fit pas difficulté de laiſſer le premier vers de ſon Iliade defectueux en la quantité, qu'il y bleſſe en trois façons différentes, & qui en parlant de Ceres, comme Didymus a remarqué, aima mieux emploier un vers d'Orphée *De prof. virt.*

aussi licentieux, que de se mêler de le corriger. Ceux d'Apollon avoient de pareils défauts dans la plûpart de ses Oracles, & l'on peut ajoûter sur ce sujet, que l'Eglise en chante tous les jours qui ne sont pas plus corrects,

Plutar. de Pyth. Orac.

Grammaticas leges plerumque Ecclesia spernit. L'amour pour la liberté est si naturelle, que je m'étonne de ceux, qui tous les jours inventent de nouvelles entraves, pour se faire de la peine, sur tout à l'égard de nos rimes, qu'ils veulent rendre si riches, les appellant ainsi, qu'on y voit souvent une très grande pauvreté de sens, ou du moins une gène & une contrainte de pensées qui fait pitié, & qui travaille même leur Lecteur. Car, quant aux nombres, & à la quantité, que les Grecs & les Latins ont voulu observer dans leurs Poëmes, l'on peut dire qu'ils ont trouvé par le moien des accens différens une certaine harmonie, qui non contente de chatoüiller l'oreille, pénetre jusqu'à l'esprit où elle est entenduë avec plaisir comme étant lui-même tout harmonieux. *Nihil est tam cognatum mentibus nostris, quam numeri, atque voces.* Mais pour ce qui est des rimes, qui composent la figure que les Rhéteurs nomment *Omoioteleute*, ou finissant d'un même

Cic. 3. de Orat.

ton, il faut avouër, qu'elles dégoûtent à la longue, & qu'il se voit peu de grands ouvrages en langue vulgaire, qui n'ennuient par là merveilleusement; ce qui est d'un très grand desavantage à nôtre Poësie. L'on peut donc dire que ceux, qui veulent établir des loix trop austeres en cette partie, tâchent d'introduire dans le temple des Muses une superstition fort préjudiciable. La rime d'un Sonnet ou d'une Epigramme, est plus tolerable; mais celle d'une grande piéce fatigue si étrangement, qu'il n'y a presque point de lecture plus pènible. Peutêtre que les vers rimés de ces Indiens, dont parle le Pere Jarric, qui sont chacun de soixante douze syllabes, ne lassent pas tant à cause de leur étenduë, qui rend leur cadence moins importune, & moins sensible. Je ne sai que vous dire de celle des Arabes, sinon qu'au rapport de Jean Leon leur poësie est rimée comme celle de toutes les Langues modernes. Il est vrai que Vincent le Blanc assure que les Poëtes du Perou qu'il appelle *Haravec*, c'est à dire inventeurs, ou *Trouverres* pour parler à la Provencale, faisoient bien leurs vers mesurés, mais qu'ils étoient sans rime, à quoi s'accorde Garcilasso de la Vega dans son Histoire des Incas, & si cela est, je tiens, que leur

l.1.hist.c.4.

l.1. Afr.

3.part.c.14

l.2. c. 26

Poësie est d'autant plus à estimer, qu'elle a l'avantage de l'ancienne Grecque & Romaine sur la nôtre, & sur celle des vers Leonins, que le siécle seul d'ignorance a produits.

Ce que je viens de dire des Indiens me fait souvenir de l'observation, que Dion Chrysostome fait particulierement des Orientaux, *Orat. 53.* qu'ils avoient les œuvres d'Homere traduites en leur Langue: de sorte que, selon sa réflexion, ceux, qui ne connoissoient ni nôtre Cynosure, ni les autres astres voisins de nôtre Pole, avoient néanmoins pris connoissance par les vers de ce Poëte, du Roiaume de Priam, & de la valeur d'Achille. Sans mentir, c'est un merveilleux avantage à Homere, que depuis plus de deux mille ans il ait été proclamé par toutes les Nations le Prince de ceux de sa profession. Car l'on ne peut pas dire, que ce soit ni la dignité de son sujet, ni la primauté du tems, qui lui aient acquis une si grande prérogative, puisqu'avant lui un Siagrius, & un Corinnus, avoient déja composé des Iliades. Il ne la tient pas aussi de sa naissance, ni de ses biens, vû qu'étant né très bassement, il vécut fort nécessiteux, & mourut de faim si l'on en croit un vers de Sotades. Cependant sa prééminence est reconnuë de tout le monde, à l'exception de quelques esprits

extravagans, tels que celui de l'Empereur Hadrien, & l'on ſait le cas, qu'en faiſoit le Grand Alexandre, dont l'ame héroïque ne pouvoit entendre prononcer ſans peine d'autres vers que les héroïques de ce Poëte. Ce domteur de l'Aſie diſoit, qu'il eût mieux aimé être le Therſite d'Homere, que l'Achille d'un Chœrilus, lequel néanmoins Lyſandre menoit toûjours avec lui dans toutes ſes expeditions, pour en faire des deſcriptions poëtiques. L'on conte de ce Chœrilus, qu'aiant convenu, qu'il recevroit un écu de chaque bon vers de ſa façon, & un ſoufflet d'autant de mauvais qu'il en produiroit, il fut ſi bien paié des derniers, qu'il perit ſous la main de ſes debiteurs. Tant y a, qu'Alexandre, ne pouvant ſouffrir qu'on eût préferé injuſtement Heſiode à Homere, dit gentiment, qu'il n'auroit jamais été vaincu devant des Juges, qui euſſent été Rois, & qu'il n'y avoit que des Paſteurs, qui fuſſent capables de commettre une ſi étrange bevûë. Cela eſt conforme & a ſon rapport au jugement du Spartiate Cleomene, qui nommoit Homere le Poëte des Lacedemoniens, & Heſiode celui des Ilotes, parce que le dernier traite principalement de l'Agriculture.

Entre une infinité de loüanges, qu'on don

ne à Homere celle-là n'eſt pas des dernieres, qu'il n'y a point d'art, ni de ſcience, dont les profeſſeurs ne le prennent à garand de la plûpart de leurs aphoriſmes, comme s'il avoit poſſedé cette célebre Encyclopedie, & qu'il n'eût rien ignoré de ce qui peut tomber ſous nôtre connoiſſance. Cependant il faut avouër en faveur de la vérité, qu'il n'a point eu toutes ces lumieres, qu'on lui attribuë. Il n'étoit rien moins que Philoſophe, comme Platon le lui reproche au dixiéme livre de ſa République, & en beaucoup d'autres lieux, qui ont fait obſerver à Marſile Ficin, que les éloges de ce Poëte, qu'on lit dans le Philebus ne ſont pas ſinceres, n'étant rapportés par Platon que comme populaires. Auſſi a-t-il prononcé nettement dans ſon Apologie pour Socrate, qu'il ne faloit pas prendre les Poëtes pour des hommes ſages, mais ſeulement pour des gens remplis d'enthouſiaſme, ou d'une eſpece de fureur. En effet, ils ne penſent à rien moins qu'à inſtruire, ne ſongeant qu'à plaire, & n'aiant pour cela que la fable pour objet au lieu de la vérité, ϛοχάζοντες ψυχαγωγίας ȣ̓ διδασκαλίας, ſelon les termes de Strabon. C'eſt pourquoi nous liſons dans Diogene Laërce, que le même Platon, prenant la reſolution de ſuivre les

l. 1. Geograph.

ſentimens Philoſophiques de Socrate, brûla ce qu'il avoit fait de vers: comme vous pouvés avoir appris du digne Précepteur de Trajan, que ce pere commun de tous les Philoſophes aiant été excité par un ſonge à faire quelque cas de la Poëſie, choiſit pour cela les fables d'Eſope, afin de s'éloigner du menſonge trompeur, dont elle fait le plus de profeſſion. Car n'eſt-ce pas pour cela que tous ces grands Poëtes ne racontent jamais les choſes d'ordre, commençant ordinairement par le milieu de ce qu'ils ont à reciter, avec ſi peu de vérité, que ceux, qui ont emploié des vers à rapporter quelque choſe comme elle étoit arrivée, ont paſſé pour hiſtoriens, & non pas pour Poëtes. Dion Chryſoſtome a *Orat.11* fait cette réflexion avant moi, dans une de ſes oraiſons où il introduit un Prêtre d'Egypte, qui ſe moque des Grecs d'avoir crû ſur la caution d'un Poëte tel qu'Homere, que Troie avoit été priſe par Agamemnon, & qu'Helene avoit aimé Alexandre Paris. Selon lui Achille fut tué par Hector, au lieu qu'Homere ſubſtituant Patrocle en la place du premier, rapporte le fait tout au contraire. Vous pouvés voir au même lieu, que Troie ne fut nullement priſe, & que Priam mourut l'un des plus heureux Rois de ſon ſiécle. Il eſt

vrai, ajoûte le même Dion, qu'Enée, Antenor, & Helenus, furent occuper diverſes contrées, & y fonder des Roiaumes, comme des Princes victorieux, à qui les mains demangeoient après avoir eu le ſort des armes ſi favorable.

Mais quoiqu'il en ſoit, la belle Poëſie a tant des charmes, qu'Homere comme le coryphée du Parnaſſe a reçû des applaudiſſemens de toute la terre. Les plus célebres dans ſa profeſſion ont fait gloire de l'imiter. L'un d'eux ſe divertit autrefois à faire de ſon Iliade une Elegie, ajoûtant un pentametre à chaque hexametre; & un autre doubla encore le même ouvrage par la jonction d'un vers héroïque à tous ceux de ce Poëte. En marchant encore ſur ſes pas Neſtor Lycius compoſa toute l'Iliade en ſorte, qu'il s'abſtint dans chaque livre d'une des lettres de l'Alphabet, ne ſe trouvant par exemple aucun alpha dans tout le premier, & Tryphiodorus à ſon imitation fit le même de l'Odyſſée, comme Heſychius le rapporte. Bref, infinies perſonnes ont voulu ſe rendre recommendables en trouvant quelque fineſſe dans cet ouvrage, quoique vraiſemblablement Homere n'y eût jamais penſé. Ainſi le Grammairien Appion, dont Seneque ſe raille dans une de ſes épitres

Suidas.

Ep. 88.

s'imagina que les deux premieres lettres de l'Iliade, μ & η, faiſant le nombre de quarante-huit, elles avoient été choſies & miſes exprès par Homere au commencement, pour deſigner la quantité de livres que ſon Iliade & ſon Odyſſée devoient contenir. Ces mêmes livres ont excité mille conteſtations parmi les ſavans; Ariſtote, pour preuve, conſidérant l'une & l'autre piéce comme des Tragedies; & pluſiers autres, entre lesquels je puis nommer Macrobe, étant perſuadés, que l'Odyſſée ne peut paſſer que pour une Comedie. Mais le Rhéteur Longinus dans ſon traité de la haute Eloquence, περὶ ὕψȣς, nomme ſeulement cette Odyſſée un Epilogue de l'Iliade, ſoûtenant qu'Homere la compoſa ſi vieil, que l'eſprit commençoit à lui diminuer, d'où vient, que tout y eſt plein de ces fables, qn'il appelle *Iovis ſomnia*, de ſorte qu'à ſon jugement Homere doit être comparé à un Soleil couchant dans ce dernier travail. Et néanmoins l'on a prononcé généralement en faveur de tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, que trois choſes étoient également impoſſibles, d'ôter la foudre des mains de Jupiter, d'aracher la maſſuë de celles d'Hercule, & de ſouſtraire un des vers d'Homere ſans qu'on s'en aperçoive, & ſans faire viſiblement un

tort notable à ſes compoſitions. C'eſt encocore Macrobe, qui en parle ainſi au troiſiéme chapitre du cinquiéme livre de ſes Saturnales.

Au ſurplus ne vous imaginés pas, que Platon ou Democrite aient tant de pouvoir ſur mon eſprit, qu'ils me faſſent approuver cette oppoſition formelle entre la Poëſie, & la Philoſophie, que je vous ai tantôt rapportée. J'eſtime autant que perſonne le langage des Dieux, & je ſuis fort éloigné du ſentiment de ce Pere, qui par un zele qu'on peut nommer indiſcret, a bien oſé nommer l'eau d'Hippocrene, le vin des Demons. Il n'y a, dit Pindare, que les ennemis de Jupiter qui ne peuvent ſouffrir la Poëſie. Mais je vous avouë, que je ne priſe pas également tous ceux, qui ſe mêlent de parler Phœbus, & que j'en connois beaucoup, qui penſent valoir bien Virgile & Homere, quoiqu'ils n'aient rien de commun avec le premier, que la peine qu'Aulu-Gelle dit qu'il prenoit, *Dum pariebat verſus more atque ritu urſino;* ni avec le ſecond, ſi non lors qu'on les voit tous les jours aller de porte en porte debiter leurs rapſodies. Car c'eſt une choſe merveilleuſe, & certaine pourtant, que les plus chetifs, qui ſe mêlent de ce métier, croient toûjours,

Ode 1. Pyth.

l. 17. noct. Att. c. 10.

qu'ils n'y ſont devancés par perſonne, & que rien n'égale leur verſification, Horat. ep. 2.

Ridentur mala qui componunt carmina, verum
Gaudent ſcribentes, & ſe venerantur, & ultro,
Si taceas, laudant quidquid ſcripſere, beati.

Je ſai bien, que l'amour, que chacun a pour toutes ſes productions d'eſprit eſt toûjours exceſſive; mais rien n'égale l'aveuglement de ces petits avortons du Parnaſſe. *In hoc genere neſcio quo pacto magis quam in aliis ſuum cuique pulcrum eſt; adhuc neminem cognovi Poëtam, qui ſibi non optimus videretur: ſic ſe res habet, te tua, me delectant mea.* Cic. 5. Tuſc. qu. Je ſuis ſûr, que vous n'étes pas pour contredire là deſſus les penſées de Ciceron & d'Horace. Or il eſt bien plus de ces miſerables & préſomptueux Poëtes à la douzaine, que d'autres; non ſeulement à cauſe que toutes les choſes excellentes ſont rares, mais encore parce que la naiſſance d'un excellent Poëte eſt particulierement chronique, & periodique à ce point, qu'elle n'arrive guères, non plus que celle de plus grands Héros, que de ſiécle en ſiécle.

Conſules fiunt quotannis, & novi Proconſules,

Solus aut Rex, aut Poëta, non quotannis nascitur.

Philostrate a dit plaisamment dans une de ses épitres écrite à Hærentianus, qu'il y avoit de son tems plus de Poëtes, que de mouches; celui d'aujourd'hui n'est pas moins fecond à cet égard, & mérite bien qu'on ajoûte les termes de Plaute;

——— *plus est fere,*

in Tru.cul. *Quam olim muscarum est cum caletur maxume.*

Prenés y garde, pour un d'entre eux, qu'on peut considérer comme fameux, vous en remarquerés toûjours une centaine de faméliques.

DES POETES.

LETTRE CXLIV.

MONSIEUR,

Je ne pensois pas en vous écrivant familierement, & à cœur ouvert, courir la for-

tune dont vous me menacés d'irriter les Fées, ou plûtôt une ſorte de Frelons beaucoup plus à craindre. En effet, je me ſouviens fort bien, que Platon accuſe d'une extrème imprudence les plus grands hommes, s'ils ſe mêlent d'offenſer les Poëtes, donnant le Roi Minos pour exemple, qui fut par eux relegué dans les Enfers parce qu'il les avoit fait ſouffrir dans Athenes. Ils mirent auſſi Tantale au même lieu, qui fut un des plus hommes de bien de ſon tems, ſi nous en croions Philoſtrate. Mais comme Platon ne laiſſa pas nonobſtant ce beau précepte de les chaſſer de ſa République, & de les traiter aſſez mal en diverſes rencontres, j'ai crû, que j'en pouvois dire ce que je vous ai écrit, ſans offenſer ni l'art, que je priſe beaucoup, quand il eſt bien exercé, ni ſes profeſſeurs, que j'eſtime infinement, lors qu'ils excellent en un métier, où la mediocrité à toûjours paſſé pour un vice. C'eſt après Horace que j'en parle ainſi,

in Minoi. *l. 7. c. 7. de vita Apol.* *Ep.* 2.

—— *mediocribus eſſe Poëtis*
Non Dî, non homines, non conceſſere columnæ.

Et vous ſavés que Iuvenal, qui ne haïſſoit pas ſon métier, reconnoit comme ceux, qui s'en acquitoient mal de ſon tems, étoient honteuſement & miſerablement reduits aux plus vils émplois de la vie,

Satyr. 7. *Balneolum Gabiis, Romæ conducere furnos.*

Après tout, je ne crois pas avoir donné ſujet de plainte à tant de monde que vous le préſuppoſés. Car puiſque je n'ai rien écrit contre le vrais favoris d'Apollon, & que tous ceux, qui lui font la Cour ont ſi bonne opinion d'eux, & de leurs ouvrages, ſelon que je vous l'ai prouvé, qu'ils croient toûjours être dans ſa plus haute faveur; tenés pour aſſuré, que perſonne ne voudra prendre pour ſoi, ce que j'ai dit auſſi ſans deſſein de taxer en particulier aucun de cette profeſſion.

Certainement il faudroit être fort injuſte pour mépriſer un genre d'hommes qui ont preſque toûjours paſſé pour divins, quand les Muſes les ont regardés de bon œil. Il ne ſe peut auſſi que ceux, qui ont des qualités loüables, & dignes de la recommendation du Parnaſſe, de quelque nature qu'elles ſoient, ne faſſent cas des gens, qui ſemblent être les plus propres de tous à publier le mérite, & à rendre les noms immortels,

Carmen amat quiſquis carmine digna facit.

Et puis peut-on nier en bonne conſcience, qu'une belle penſée, ou une ſentence importante exprimée en vers, ne faſſe une toute autre

autre impreſſion dans nos eſprits, qu'elle ne feroit, renduë ſimplement en proſe. Cleanthes reconnoit dans Seneque avec ingenuité, que ce qu'eſt la trompette à la voix pour la porter plus loin & la rendre plus éclatante, la Poëſie l'eſt aux paroles, que nous emploions pour nous faire entendre, aiant le pouvoir de les inſinuer bien plus avant dans nos ames, que ſi elles étoient proferées communement: *Eadem negligentius audiuntur, minuſque percutiunt, quamdiu ſoluta oratione dicuntur; ubi acceſſere numeri, & egregium ſenſum adſtrinxere certi pedes, eadem illa ſententia velut lacerto excuſſa torquetur.* J'oſe même rencherir ſur ces comparaiſons, & ſoûtenir, que la contrainte d'un vers, & ſes pieds meſurés, operent à peu près en cela de la même ſorte qu'agit le Canon, qui multiplie tellement les effets du feu & de la poudre qu'il enferme, que ſon boulet n'auroit preſque point d'action, s'il n'étoit ainſi reſſerré avec eux. Enfin Lucien conſidére le Poëte comme un Cavalier bien monté ſur un Pegaſe, qui par conſequent parle à cheval, comme l'on dit, & laiſſe derriere lui l'Orateur à pied, éloigné d'une merveilleuſe diſtance. Que vôtre belle Rhétorique, dont vous avés ſujet de faire tant de cas, ne s'offenſe pas de ceci, nous la

Ep. 108.

consolerons une autre fois, & nous ferons valoir à son tour le jugement du Chancelier Baccon prononcé assez plaisamment au Comte d'Essex. Qu'il tenoit véritablement les Poëtes pour les meilleurs auteurs que nous eussions, après ceux, qui avoient écrit en prose.

Mais quoiqu'une excellente Poësie mérite tous les éloges que nous venons de lui donner, & beaucoup d'autres qui s'y peuvent ajoûter, ce n'est pas à dire que tous ceux qui se mêlent de la versification puissent s'en prévaloir. Pour un véritable Poëte,

Virg. Æn. 6. *—— magnam cui mentem, animumque*
Delius inspirat vates, aperitque futura;

il en est une infinité d'autres qui rendent presque ridicule l'art, dont ils se vantent si fort, pour ne savoir faire autre chose sinon,

Virg. ecl. 3. *Stridenti miserum stipula disperdere carmen.*

En effet, le plus honnête homme du monde en toute autre rencontre, & le plus homme de bien, deviendra tellement importun, que chacun le fuira, si composant de méchans vers il tombe dans le defaut, qu'ont tous ses semblables, de les reciter par tout où ils se trouvent. Une ancienne Epigramme exprime cela fort naïvement en la personne d'un Ligurinus, plein d'ailleurs de probité, & de

vertu, mais que ce vice de debiter ſans ceſſe de mauvaiſes poëſies de ſa façon, rendoit preſque inſupportable.

Vis quantum facias mali videre?
Vir juſtus, probus, innocens, timeris.

Celui de qui vous m'avés envoié les compoſitions, & qui eſt cauſe de tout ce diſcours, n'eſt pas à beaucoup près ſi recommendable. La premiere de ſes pieces, que je lûs, bleſſe tellement la pudeur, que tous les vers Sotadiques & Feſcennins des anciens n'ont rien eu qui lui fût plus contraire. C'eſt un ramas honteux de tout ce que le Bordel & le Cabaret ont de plus infame,

—— *Atque hoc in carmine toto* Virg. in Ceir.
Inguinis eſt vitium, & Veneris deſcripta libido.

Je vous dirai en gros des autres, que les moins étenduës m'ont ſemblé les moins mauvaiſes, par la raiſon portée dans le proverbe qui dit, que les plus courtes folies ſont les meilleures. Vous ne vous étonnerés pas, que j'en parle ainſi, ſi vous vous ſouvenés qu'on a bien oſé dire de certains demi-vers de Virgile, *Dimidium plus toto.* Le retranchement des choſes même excellentes eſt ſouvent avantageux, à plus forte raiſon le doit-il être de celles, qui n'ont rien de recommendable. Et ſi ce beau diſtique de Varron,

Desierant latrare canes, urbesque silebant,
Omnia noctis erant placida composta quiete,

Sen. l. 3. contr. 16.

pouvoit être rendu meilleur, comme le maintenoit Ovide, en retranchant la derniere partie du second vers, & en mettant un point après *Omnia noctis erant*; trouverés-vous mauvais qu'on souhaite la diminution de tant de choses où l'on ne remarque rien de bon? Philoxene ne put jamais approuver la mauvaise veine de ce Roi de Syracuse, qui lui demandoit son avis d'une élegie plaintive, & d'une description de quelque grande calamité; Il lui répondit avec équivoque que la premiere étoit véritablement très pitoiable, & qu'à l'égard de l'autre, son expression de tant de miseres étoit sans doute fort miserable. Mais il y a bien plus de raison à condanner ces petits ouvrages, dont je vous parle, où l'auteur a rendu des sujets assez serieux tout à fait ridicules, & où il a debité des choses gaies d'elles mêmes, à faire pitié, & à donner de l'indignation, tant l'on y voit d'impertinence. Son Centon n'est pas plus à priser: Il met des trois & quatre vers de suite pris d'un même lieu, contre la regle qu'il devoit avoir apprise d'Ausone, *Duos junctim locare, ineptum est*:

Diod. Sic. l. 15.

& tres una ſerie; meræ nugæ. En vérité, c'eſt la preuve de ce qu'a prononcé cet ancien ſur ce genre de Poëſie, *Peritorum concinnatio miraculum eſt: imperitorum junctura ridiculum.*

Ce que vous m'écrivés pourtant eſt fort ingenieux, & aucunement à ſon avantage, qu'il vous a ſur tout paru un fort mauvais Poëte, pour avoir ſouvent quitté la fable, & dit beaucoup de vérités. Je vois par là que la Satyre vous plait, où le ſtile groſſier de cet homme traitera toûjours le monde fort rudement. Prenés garde néanmoins que cette façon de rimer ſe convertit ſouvent en ris amer. L'on a beau dire, que les Poëtes n'apprehendent point la foudre, parce qu'ils ſont couronnés de laurier. Nous en avons vû d'auſſi mal traités, que s'ils euſſent été foudroiés. Et celui-ci offenſe ſi lourdement de certaines perſonnes, qu'à mon avis il feroit mieux dans ſa petite fortune de grimper s'il pouvoit ſur le Potoſi, que ſur le Parnaſſe qui n'a point d'arbres fruitiers. Ceux de ſon métier que les anciens nommoient *graſſatores*, ſe trouvoient bien d'y joindre celui de Paraſites, & *Aul. Gell.* de Ruſiens. Mais véritablement ce ſont des *l. 11. c. 2.* choſes ſi diſtinctes aujourd'hui, qu'on voit la plûpart des derniers dans l'opulence, & les

pauvres Poëtes presque toûjours dans la nécessité. Qu'y feroit-on, puisque c'est elle seule qui les fait si bien chanter? Le Chardonneret ne dit plus mot quand il est soul de chenevis: Et la meilleure Poule cesse de donner des œufs, lors qu'elle devient trop grasse.



DES

DOUTES RAISONNÉS

LETTRE CXLV.

MONSIEUR,

Etant composés de parties différentes comme nous le sommes, nous vivons autant & plus par le spirituel, que par le végétable, ou par le sensitif, & nôtre ame n'est pas mons desireuse naturellement de savoir, que nôtre estomac est avide d'aliment, parce que la meule d'un moulin ne se gâte point tant faute de bled, que l'esprit se rouïlle, si on ne l'occupe, de même que nôtre ventricule se remplit de mauvai-

ſes humeurs ſi la bonne nourriture lui manque. Cependant tout cet appetit phyſique d'apprendre & de connoitre n'aboutit gueres qu'à nôtre mortification, *Eo quod*, dit l'Eccleſiaſte, *in multa ſcientia multa eſt indignatio, & qui addit ſcientiam, addit & dolorem.* Plus nous penetrons dans la ſcience, mieux nous remarquons nôtre ignorance, qui nous afflige. Et Ariſtote s'eſt rencontré dans la penſée de Salomon, quand il a prononcé, que nos doutes croiſſent à meſure que nous devenons plus ſavans, *Qui plura novit, eum majora ſequuntur dubia;* ajoûtant ailleurs, qu'il n'eſt pas moins difficile de former ces doutes bien raiſonnés, que de trouver la vérité des choſes. Si eſt-ce que perſonne n'eſt encore deſcendu dans le puits de Democrite où elle s'eſt cachée; & c'eſt beaucoup quand au lieu d'elle nous attrapons quelque petite vraiſemblance. Toutes nos diſputes de l'Ecole ſur cela n'ont rien de ſolide, ni de réel; *In vocibus occupati inanes tantum ſonos fundimus*, ſelon qu'Epicure s'en plaignoit de ſon tems, & quoique Louïs XI. fit donner un Arrêt l'en mil quatre cens ſoixante-treize contre les Terminiſtes ou Nominaux, je défere bien plus au jugement de beaucoup d'autres, & particulierement à celui du Pere Paul Servi-

Cap. 1.

in Rhet.

3. Metap. c. 1.

in eius vita

te, qui comme juge plus entendu les préféroit absolument à leurs adverſaires, qu'on nommoit Philoſophes Réaux. Les Dogmatiques, qui prennent ce dernier titre ont néanmoins plus de vanité que de réalité, & ceux même, qui ont étudié avec ſuccès dans leurs colleges, ſont ſouvent contraints de prendre le parti de l'Epoque, & de chercher quelque repos & quelque ſatisfaction d'eſprit dans ſon *aphaſie*, qu'elle fonde ſur les raiſons, qu'elle a de douter. C'eſt le meilleur & le plus ſûr parti, que je crois qu'on puiſſe prendre, pourvû que ce ſoit avec le jugement & la retenuë néceſſaire, n'étant ſon ami que juſqu'aux autels, non plus que du Peripatetiſme, du Portique, ou de l'Academie. La Sceptique a cet avantage, que ſans s'attacher determinément à rien, elle compoſe ſon ſyſteme de ce qui lui paroit apparemment recevable dans toutes les autres ſectes, imitant l'adreſſe du Peintre Zeuxis, qui ſût donner à ſon Helene toutes les graces des cinq plus belles filles de Crotone. Certes l'on ne ſauroit trop s'éloigner des affirmations magiſtrales de tous les Dogmatiques. *Principium Philoſophiæ conſcientia infirmitatis.* Nous nous devons toûjours ſouvenir du mot notable de Cleobule, *Imperitia in omnibus.* Et je ne vois rien

Cic. l. de Inv.

de plus à mon grè dans tout ce que Dioge-gene Laërce nous apprend de ces anciens Philosophes, que la modération d'Arcesilaus, qui ne voulut jamais composer de livre, *Quòd eque de omnibus suspenderet sententiam.* Or puisque vous me persecutés sans cesse de vous communiquer ce que j'applique ordinairement dans mes petites lectures à ce genre de philosopher, je vous rendrai compte de deux livres, qui m'ont servi depuis peu d'un doux divertissement, & dont j'ai tiré quelques observations sur ce sujet.

Le premier des deux est la Rélation d'un Pere Jesuite de ce qui s'est passé en Canade aux années dernieres 1657. & 1658. Son chapitre septiéme est de la diversité des actions, des sentimens, & des jugemens, qui se trouve entre les peuples de la nouvelle France Americaine, & ceux de la nôtre Européenne. Il remarque donc, comme les premiers ont presque tous leurs sens differens de nôtres. Leurs yeux jugent de la beauté tout autrement que nous ne faisons, soit pour la couleur, se barbouillant le visage pour le rendre plus agréable; soit pour la polissure, se le cicatriçant à même dessein en diverses façons. Ils aiment les cheveux noirs, roides, & luisans de graisse; se moquent

des têtes friſées, & au lieu de poudre de Chipre, couvrent les leurs de duvet ou de petite plume d'oiſeaux. Ils ne peuvent ſouffrir qu'on porte barbe, & c'eſt là injurier un homme que de le nommer barbu. A l'égard de l'Ouïe, nos muſiques gaies ne leur paroiſſent qu'une confuſion, aiant les leurs mornes & peſantes, dont ils font beaucoup plus de cas. L'Odeur muſquée put à leur nés, celle des huiles & de la graiſſe leur plait merveilleuſement; mépriſant de même de ſentir la roſe, l'œillet ou la giroflée, quoiqu'ils eſtiment infiniment l'odeur du Tabac. Leur goût ne peut ſouffrir le Sel, & ils mangent tout ſans cela, rejettant nos ſauſes, nos ragouts, & nos ſaupiquets. Un œuf mollet leur paſſe pour crud, & le font toûjours durcir; mais ils trouvent excellent le petit oiſeau, qui ſe trouve dans des œufs, que nous appellons couvis, & le Pere aiant mangé lors qu'il étoit parmi les Algonquins d'un petit Outardeau tiré d'un de ces œufs, le nomme un morçeau delicat. Ils hument l'écume du pot avec volupté, ne lavant jamais la viande, & boivent la graiſſe, ou la mangent ſi elle eſt figée. Le potage eſt le dernier de leurs mets. Et pour le pain, ils ne le mêlent jamais avec la viande, en uſant ſeparément.

Nos Brindes leur ſont inconnus, & quoiqu'ils invitent aſſez à manger, jamais ils ne convient perſonne à boire. Auſſi ne boivent-ils qu'après le repas, ſans mêler comme nous faiſons les viandes avec le boiſſon. Pour ce qui touche le dernier, qui eſt auſſi le plus groſſier de nos ſens, ils préferent le dormir ſur la terre avec un chevet de bois, à la delicateſſe & molleſſe de nos lits; ce qui ne ſe peut prendre pour une barbarie, puiſque les Chinois & les Japonois, à qui elle ne ſauroit être reprochée ne peuvent dormir non plus que ſur un chevet fort dur, les grands Seigneurs le faiſant ordinairement du precieux bois de Calambar, ou de quelque autre, qui s'ouvre & ſe ferme à clef, pour y mettre ce qu'ils veulent aſſurer dans leur ſommeil. Mais je ne veux pas vous fruſtrer d'une réflexion, que fait le Pere, tant ſur ce que nous venons de dire, que ſur ce qui ſuit. C'eſt que ſi quelqu'un étoit monté ſur une tour aſſez haute, pour y contempler toutes les Nations du Monde, il ſe trouveroit ſans doute bien empêché à determiner qui eſt la mieux fondée en ſes coûtumes & façons de vivre. Dans cette partie du nouveau Monde qu'il a vûë, les hommes & les femmes ſe coiffent d'une même maniere, mais les premiers y portent

bien plus frequemment des chaines ou colliers, que ne ſont pas les femmes. Leurs habits ſont ſans comparaiſon plus larges & plus courts que les nôtres, ne leur deſcendant guères plus bas, que le genouïl. La coûture de leurs bas de chauſſes ne paroit pas derierre, mais entre les jambes. Leur chemiſe n'eſt pas renfermée, croiant que la bienſéance veut, qu'elle ſe voie deſſus l'habit (ce que les Turcs pratiquent auſſi en beaucoup de lieux.) Ils ſe rient de nos mouchoirs, & offrent aux Européens en les raillant, de remplir ces linges de ce qui ſort de leur nés, s'ils priſent tant cette ordure, qu'ils ſerrent ſi curieuſement dans leurs pochettes. Tant s'en faut qu'ils rognent leurs ongles, que c'eſt galanterie parmi eux de les avoir très grands. S'ils coupent quelque choſe avec un couteau, c'eſt toûjours tenant le trenchant en dehors, au rebours de nous, qui faiſons cette action, le trenchant en dedans. Quand ils danſent, ils ſe tiennent pour y avoir bonne grace fort courbés. L'on ne parle point, ou fort peu, à leurs tables, où l'on fait la part à chacun, & où le maitre du feſtin ne prend jamais place. Ils reçoivent à grande injure qu'on leur demande leurs noms; ſe font paier par avance leur ſalaire,

ou leurs denrées, s'ils en vendent; & l'homme qui se marie donne la dot au pere de son épousée, allant aussi demeurer en sa maison. Enfin leurs morts sont enterrés avec une infinité de hardes, comme s'ils s'en devoient servir en l'autre monde & ils leur font garder dans la fosse où ils les mettent, la même posture & assiette qu'ils tenoient dans le ventre de leur mere.

Je ne serai pas si long à vous extraire ce que le second livre m'a pû fournir, bien que la Rélation de Mandeslo qui le compose, soit plus grosse que celle de Canada. Mais en partie parce qu'elle contient moins de choses propres à nôtre sujet, en partie pour ne pas donner à cette lettre une étendue, qui vous puisse importuner, je ne vous rapporterai que ce peu d'observations, qui suivent. La main gauche est reputée la plus honorable parmi les Japonois. Les filles Banianes des Indes Orientales se marient dès l'âge de sept ou huit ans, parce que celles qui en ont douze sont reputées surannées. Elles font gloire d'avoir des dents noires, & ont un grand soin de se les rendre telles; aussi disoient-elles à Mandeslo qu'il étoit fort vilain avec ses dents blanches comme celles de Chiens & des Singes. Dans la Province de Kilan en Perse les hom-

mes en ſemant la terre jettent le grain ou la ſemence allant à reculons, ce qui ſe fait ici tout au contraire; Les femmes de Baly près de Java obligent les hommes à piſſer étant accroupis, ſoûtenant que c'eſt faire comme les Chiens que de vuider ſes eaux debout. Tout le Clergé de l'Isle Formoſe eſt feminin, n'y aiant que ce ſexe qui ſe mêle de la Réligion, ſi l'on peut dire, qu'il y en ait parmi cette ſorte de Payens. Le meurtre, le larcin, & l'adultere, ne ſont pas crimes parmi eux, & ne paſſent pas ſeulement pour des fautes. Mais c'eſt un grand peché d'avoir contre les ordonnances couvert ſes parties honteuſes en une certaine ſaiſon de l'année; d'avoir porté des veſtes de ſoie lors qu'elles doivent être de coton; & aux femmes ſur tout de ne ſe pas faire avorter, quand elles ont moins de trentecinq ans. Je vous recite là de prodigieuſes réveries, & de dannables coutumes tout enſemble. Mais de quels déreglemens n'eſt point ſuſceptible l'eſprit humain, pour ne pas dire nôtre nature corrompuë? N'avons-nous pas vû des hommes ſemblables à cet ami de Pic de la Mirande, qui cherchoit le plaiſir dans la douleur, & ſe faiſoit fouëtter pour la volupté? Si ce que diſoit cet ancien & vénérable vieillard, que l'homme, à le bien prendre, ne

ſoit qu'une maladie continuë depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa fin ; ſi cela dis-je n'eſt pas vrai à l'égard du corps, pour le moins ſe peut-il ſoûtenir par la conſidération de l'eſprit. Nous ſommes infectés en cette derniere partie dès que nous ſuçons le lait de nos nourrices, qui nous impriment mille craintes, & ne nous endorment guères qu'avec de dangereux contes. L'inſtitution, que nous recevons enſuite de nos parens, & de nos maitres, ne nous eſt ſouvent guères plus avantageuſe. Les livres de Fables, & les mauvais Auteurs, que nous liſons d'ordinaire plus volontiers que les autres, continuent à nous infatuer. Et le peuple, dit Ciceron, (ce mot comme vous ſavés va bien loin, & comprend beaucoup) c'eſt à dire nos plus ordinaires compagnies, achevent de nous perdre, nous faiſant paſſer pour bonnes toute ſorte d'opinions fauſſes & ridicules, en conſequence dequoi il n'y a point d'actions ſi fort contre la raiſon, & contre les bonnes mœurs, dont nous ne ſoions capables.



DE L'ETUDE DES MATHEMATIQUES.

LETTRE CXLVI.

MONSIEUR,

Je ſerois bien fâché de m'oppoſer à cette application particuliere aux Mathématiques où vous étes reſolu, puiſque vôtre Génie vous y porte, & que vous étes le premier à condanner les abus, qui s'y commettent. Les Muſes ſont différentes, & chaçun peut avec honneur faire la cour à celle qui a le plus de part dans ſes inclinations. Il eſt vrai, qu'il eſt à craindre que la coutume à des demonſtrations évidentes, comme ſont celles des Mathématiques, ne nous faſſe rejetter dans la Phyſique, dans la Morale, ou ailleurs, des concluſions, qui pour n'avoir pas tant de clarté, ne laiſſent pas d'être bonnes & recevables. C'eſt ce qui a fait quelquefois nommer odieuſe la

converſation

de certains Géometres, qui vouloient qu'on leur rendit tout ce qu'on leur disoit, aussi apparent qu'Euclide a fait ses propositions; & j'avouë qu'il y a des esprits à qui la contemplation ordinaire de ces sciences si abstraites peut préjudicier, les rendant presque incapables des plus beaux emplois de la vie civile. Peut-être qu'Epicure se fondoit là dessus, quand il loüoit un Philosophe de son tems nommé Appelle, d'avoir évité dès sa plus tendre jeunesse la contagieuse connoissance de ces *Disciplines*, car c'est ainsi qu'on appelloit de son tems par excellence les Mathématiques. Mais en tout cas, il n'y a que l'excès d'attachement à de certaines parties qu'elles ont absolument separées de la matiere qu'on leur puisse imputer; les autres démeurent separées sans reproche, & telle qu'une ame contemplative ne peut choisir de plus digne, ni de plus agréable objet.

Plutar. l. cont. Epic.

Vous n'ignorés pas néanmoins, que comme le bien & le mal sont mêlés par tout, vous aurés besoin de separer l'un de l'autre, & par exemple de distinguer ce qu'enseigne l'excellente Astronomie, des impostures de l'Astrologie Judiciaire. J'ai parlé des vanités de cette derniere en tant de lieux, que je ferois conscience d'y rien ajoûter. Je vous ex-

horte ſeulement à vous ſouvenir que celui du dernier ſiécle qui l'a le mieux cultivée, établiſſant d'aphoriſmes en ſa faveur, que Ptolomée ni aucun des anciens n'avoient fait, n'a pas laiſſé d'avouër à la fin, qu'elle n'avoit rien de ſolide, & dont il ne falut beaucoup ſe défier. C'eſt de Cardan que je veux parler, qui fait cette ingenuë declaration au Livre qu'il a écrit de ſa propre vie, que rien ne lui avoit été plus préjudiciable que ſa crédulité aux regles de cet art, parce que ne devant pas vivre ſelon elles plus de quarante ans, ou au dire des plus entendus ne pouvant jamais arriver juſqu'à la quarante-cinquiéme année, il avoit pris toutes ſes meſures là deſſus, qui furent de grand préjudice à ſon arriere ſaiſon. En effet, l'on ſait, qu'il vécut ſoixante-quinze ans moins trois jours.

c. 16.

4. Æn.

Heu vatum ignaræ mentes!

l'on ne ſauroit appliquer mieux qu'ici cet hémiſtique de Virgile, & Saint Baſile a defini le plus proprement qu'il ſe pouvoit la Judiciaire, quand il l'a nommée πολυάσχολον ματαιότητα, *vanitatem ex abundantia otii profectam.* Pour preuve de cette definition, & pour vous faire rire, je vous reciterai ce que j'ai lû depuis peu d'un Jean Menard célebre Médecin de Ferrare. Les Aſtrologues, à qui ſa cre-

dulité faiſoit qu'il deferoit beaucoup, l'avoient perſuadé que difficilement ſe garantiroit-il de perir dans une foſſe. Cela les lui fit éviter toutes long-tems, avec une précaution merveilleuſe. Il ne put s'empêcher néanmoins de tomber dans celle d'une jeune femme, qu'il épouſa ſur ſes vieux jours, & qui, les lui abregeant, fit ridiculement reüſſir ce qui lui avoit été prédit. Je terminerai ce propos plus ſerieuſement, par le jugement d'un homme de grande ſpeculation, & d'une profonde connoiſſance de toutes les parties des Mathématiques. Voici comme il parle de celle-ci. *Quod Aſtrologia a contemplatione ſiderum de futuris eventibus fortuitis judicare, vel in utramque partem pronuntiare audet, non ſcientiæ eſt; ſed fugiendæ egeſtatis cauſa hominis ſtratagema eſt, ut prædam auferat a populo ſtulto.* Hobes.l.de homine.

Les autres parties vous donneront ſans doute mille plaiſirs innocens, & chacune vous fournira une infinité de joies ſpirituelles, qu'on ne ſauroit aſſez eſtimer. Car je ſuis tout aſſuré, que la Muſique vous touchera l'ame par ſon harmonie intellectuelle, encore plus que par celle des ſons, qui ne contentent ſouvent que l'oreille. Ce n'eſt pas qu'une belle voix ne ſoit fort à priſer, &

qu'il ne me ſouvienne bien qu'on a voulu la préferer aux plus beaux viſages, dont l'on ne retire que des ſatisfactions corporelles, celle-ci pénétrant juſqu'à l'eſprit? ſans que les mauvaiſes conditions de quelques Muſiciens ſoient conſidérables, qui prouvent au contraire l'excellence de leur art, puiſqu'il force nos inclinations à l'aimer nonobſtant cela. En effet, Anacharſis ne condanna que le vice des Fluteurs de Grece, quand il dit, que ſon païs de Scythie n'en nourriſſoit point à cauſe qu'il n'y avoit point de vignes. Et lors qu'on profera cette raillerie de Neron, *cantando Gallos excitavit*, l'indecence & la mauvaiſe application de ce Prince étoit plûtôt repriſe, que la Muſique diffamée. Il faiſoit tout au rebours d'Amphion, qui bâtiſſoit des villes en chantant, & lui les détruiſoit, & tant s'en faut qu'il apprivoiſât les animaux feroces, ou qu'il les rendit comme Orphée raiſonnables par ſa voix, qu'il faiſoit perdre le ſens avec la patience aux hommes, & ne viſoit qu'à les rendre bêtes s'il eût pû. Les Philoſophes ont bien deſtiné l'harmonie à d'autres uſages; Platon l'emploie admirablement dans ſa République, & preſqu'au même tems le Socrate de la Chine ce grand Confutius ſoûtenoit, qu'il eſt impoſſible qu'un Etat ſoit bien gou-

verné ſans la Muſique, comme vous le confirmera le premier livre de la premiere Decade du Pere Martinius. Prenés garde pourtant, que vous ne vous embaraſſiés trop dans ces melodies mondaines du Docteur Flud Anglois. Il ſe trouve des analogies aſſez ſpirituelles de ce concert univerſel à nos plus excellentes melodies. Msis il y a d'ailleurs bien du vuide, ou du chimerique, & c'eſt ſans doute que les idées de Platon poſſedent plus de realité qu'il ne s'en rencontre dans de tels raiſonnemens. Je connois un homme de grande théorie là deſſus, qui ne trouve à dire au gouvernement préſent de l'Angleterre ſi non que ſa République qui devroit être en *be*, *fa*, *be*, *mi*, n'eſt encore qu'en *ge*, *re*, *ſol*, *ut*. Juſqu'à ce que l'on ait inventé des inſtrumens propres à nous faire entendre la ſymphonie des Orbes celeſtes, comme l'on nous a fait appercevoir de nouvelles Etoilles, par le moien des lunettes à longue vûë, contentons nous des plaiſirs d'une muſique plus aiſée à concevoir. Sans mentir, la nôtre ordinaire eſt très propre à nous faire paſſer agréablement quelques heures de la vie, que nous écoulerions moins doucement ſans ſon divertiſſement. Il s'en faut donc prévaloir,

Cantantes liçet uſque (minus via lædet) eamus. *Virg. ecl. 4.*

Nous n'avons point ni vous ni moi, graces à Dieu, cette marque de reprobation, de la haïr. Mais si ce qu'on dit en Perse de ceux de la province de Chouvarzam est véritable, ils ont naturellement de grands préjugés d'Election, puisqu'on assure que quand leurs enfans crient & pleurent au berceau, ils ne le font qu'en musique. C'est sans doute pour faire entendre en raillant, que les plus excellens Musiciens viennent de cette contrée, dont la ville de Gergene est la capitale.

Vie de Tamerlan.

Je vous conjure de vouloir bien joindre dans la Géographie les observations du nouveau Monde à celles de l'ancien. L'une & l'autre Inde au Levant & au Couchant vous en fourniront de belles, & les découvertes qui se font tous les jours vers le Sud, & la nouvelle Guinée ne contribueront pas moins à vôtre contentement, que celles de Groenland & des païs les plus voisins de nôtre Pole. Une Rélation de ce climat morfondu me faisoit douter ces jours passés, si les vestes ou robes, dont les Samojedes se couvrent, & qu'ils trouënt par les yeux pour regarder au travers, n'ont point fait dire, qu'il se trouvoit des peuples sans tête; comme leur ample chaussure, & les raquettes dont se servent ceux de Canada afin de cheminer sur la neige,

ont pû donner lieu à la fable de certaines gens dont parle Pline, qui se couchant les pieds en haut demeuroient à l'ombre de leur larges plantes. Contemplés sur tout avec attention les changemens merveilleux que les Siécles ont apportés en de certains lieux, qui n'ont rien de ce que l'on y voioit autrefois. Ces savantes & magnifiques Athenes ne sont présentement que solitude & barbarie, non plus que le reste de la Grece, & la Hollande ou Batavie au contraire, si décriée pour sa stupidité, *auris Batava, Batavum ingenium*, vous fera voir un Amstredam que vous admirerés, & un Leiden, où il semble que les Muses aient transporté leur Parnasse. Vous souvenés-vous avec quelle diffamation Ciceron a parlé de nos Gaules dans une de ses Oraisons, où il s'écrie, *Quid illis terris asperius? quid incultius oppidis? quid nationibus immanius?* Vous diriés qu'il décrit la Scricfinnie, ou la contrée des Lapons. Cependant ceux du païs de cet Orateur viennent tous les jours, se former chez nous à un certain air de galanterie, qu'ils avouënt ne se trouver point chez eux. Et pour vous faire remarquer cette variation hors de tout interêt, *Pietro della Valle* vous assurera que l'Hyrcanie autrefois si affreuse & si abominée

Orat. de prov.Cou.

pour ſon infertilité, & pour l'inhumanité de ſes habitans, eſt aujourd'hui ſous le nom de Mazanderan, l'un des plus beaux païs de l'Aſie, & qui a ſes peuples les plus courtois, n'y en aiant point qui les devancent en toute ſorte de civilités. Certes il y a de belles réflexions à faire ſur de ſi étranges viciſſitudes.



DE
L'IMPASSIBILITE'.

LETTRE CXLVII.

MONSIEUR,

Je ne ſuis nullement pour ce retranchement abſolu de toutes les paſſions, lequel vous priſés tant, & je ſuis perſuadé au contraire, que quand même l'impaſſibilité des Stoïciens ce pourroit établir parmi les hommes, ils ne ſompoſeroient plus qu'un peuple de pierre ou de marbre, ce que quelqu'un a dit des

ſtatuës de l'ancienne Rome. Ne vous attendés donc pas que j'eſtime autant que vous cet endroit de Virgile, où il conſtituë une partie du bonheur de l'homme champêtre, & retiré, dans l'indolence, ou pour mieux dire, dans l'inſenſibilité, lors qu'il dit de lui,

—— *neque ille*
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti. L. 2. Georg.

A la vérité, je trouve bonne l'exemtion de quelques paſſions honteuſes, telle qu'eſt manifeſtement l'Envie: mais je ne m'accorde pas avec ce defaut de compaſſion, où ce Poëte met, comme Epicurien, une partie de la felicité. En effet, les paſſions ſont ſouvent utiles, ſoit au corps, ſoit à l'eſprit; le temperament du premier ſe redreſſe par leur violence en beaucoup de rencontres, & nôtre ame profite quelquefois de ce qu'une paſſion en arrête une autre & la ſuſpend, comme deux balances égales ne branlent plus & demeurent ſans mouvement. Ce n'eſt pas ſans ſujet par conſequent, que la bonne Morale les place toutes comme indifférentes entre le vice & la vertu; que nôtre Religion fait particulierement de la colere en certains cas un acte méritoire, & que S. Jean Chryſoſtome ſoûtient à l'égard de celle-ci, que l'on com-

met une faute, qui ſe peut appeller peché, de la vouloir abſolument reprimer aux occaſions, où nous en devons avoir, *eum quicum debet iraſci, non iraſcitur, peccare.* C'eſt principalement elle néanmoins, qui vous donne tant d'averſion contre toutes les autres pour avoir obſervé que les plus vertueux & les plus moderés ſont ſujets aux plus violens tranſports qu'elle donne, paſſant d'une extremité à celle qui lui eſt oppoſée, de même que du vin le plus doux, il ſe forme le plus piquant de tous les vinaigres:

Baſil.hom. 10.contr. iraſc Greg. 3.Moral. c. 31. Homil. 21. in. Matth.

Bonus animus læſus gravius multo iraſcitur.

Laberius.

Cela me convie à vous entretenir de ce que mon imagination, jointe à ce que je puis avoir de mémoire, me fourniront ſur ce propos, pour en tirer avec vous quelque inſtruction.

Encore qu'il ſoit vrai, que les Coleriques peuvent être conſidérés comme des Lions, que la fiévre travaille durant tout le cours de leur vie: Et bien qu'on ne puiſſe nier, que les plus grands hommes, & de la plus haute eſtime, n'aient beaucoup perdu de leur reputation pour n'avoir pû reſiſter aux emportemens d'une bile, qui les maitriſoit,

Hectora qui ſolus, qui ferrum, ignemque Iovemque,

Ovid. 13. Met. de Ajace.

Sustinuit toties, unam non sustinet iram.
Si est-ce que ceux de cette complexion, que nos anciens nommoient felons *à felle seu bile*, ne doivent pas être tenus pour incurables, moiennant qu'ils se veuïllent servir de leur raison, qui n'est pas moins naturelle à tous les hommes que la Bile, & qui peut calmer les plus grands orages de cette furieuse passion, pourvû qu'on défere à ses préceptes. La fable du Lion Némeen ou Cléonéen, qu'Hercule tua, ne veut dire autre chose, les Poëtes nous aiant voulu faire savoir par là, que ce grand homme, tout atrabiliaire qu'il étoit, savoit fort bien domter son courroux, & soûmettre à la raison les plus violens excès de sa colere. Mais pour l'imiter il faut de longue main se former des habitudes à rendre cette raison maitresse & dominante, quand sa superiorité lui est contestée par quelque fiére passion. Nous devons sur tout par son moien prévenir à tems nos coleres, de même, dit Plutarque, qu'on n'attend pas le milieu de la course pour mettre le frein aux chevaux, qui doivent être soigneusement bridés avant qu'ils la commencent. La violence d'une bile fortement allumée ne se peut que très difficilement reprimer; & si l'on souffre, qu'elle s'insinuë trop avant dans nôtre ame, la raison s'en trouve tellement

embaraſſée, qu'elle devient preſque inutile, & ne nous ſert pas plus que les ailes à des oiſeaux englués. Mais graces à Dieu, ce qu'eſt le frein aux chevaux, & le gouvernail aux navires, la raiſon l'eſt à l'homme au ſujet des paſſions, s'il s'accoutume à leur donner la loi de bonne heure.

En vérité, il y a des premiers mouvemens que l'Ecole déclare n'être pas en nôtre puiſſance. Ils y ſont nommés *motus primoprimi*, & comme tels excuſés par les plus ſéveres Théologiens. C'eſt faire comme ce Cteſiphon qui regimboit contre ſa mule, de leur penſer reſiſter d'abord par des diſcours raiſonnables. Mais ces premiers tranſports durent ſi peu, qu'on les peut comparer à des éclairs, qui diſparoiſſent en un inſtant, & qui ſont même ſouvent ſuivis d'une agréable ſérenité. J'ai vû de tels éclairs le ſoir, accompagnés même de quelque coup de tonnerre, qui étoient un prognoſtique certain de la beauté du jour ſuivant. La même choſe a lieu dans la Morale, qui uſe de cette ſimilitude, parce qu'après ces emportemens ſi ſubits dont nous venons de parler, la raiſon dans une ame bien habituée reprend auſſitôt le deſſus, & y regne avec toute la grace d'un calme qui ſurvient après quelque orageuſe tempête. Certes il

n'y en a point de plus à craindre que celle qu'excite la colere. Car encore, comme le considére un excellent Philoſophe, l'on voit que les mers courroucées ſe purgent dans leur agitation de ce qu'elles ont d'ordure; au lieu qu'une perſonne outrageuſement irritée commet ordinairement tant d'actions indignes, que, l'orage paſſé, elle a honte elle même de ſa turpitude. Il eſt donc beſoin d'emploier toutes les précautions poſſibles contre de tels deſordres, qui ſe font ſentir aux plus gens de bien,

(*Graviſſima eſt probi hominis iracundia*)

& qui ne ſont jamais ſi grands, ni ſi préjudiciables, que quand ils ſe trouvent ſecondés d'une autorité puiſſante,

Fulmen eſt ubi cum poteſtate habitat iracundia.

Rien n'eſt capable de reſiſter à la violence d'un eſprit, qui peut tout ce qu'il veut, & qui veut ce qui eſt contraire à la raiſon.

Cependant qui eſt-ce qui s'efforce de contracter quelque habitude propre à s'oppoſer aux injuſtes efforts d'une impetueuſe colere? Qui ſont ceux, qui invoquent, lors qu'elle les entreprend, le vrai Jupiter Meilichius, lui faiſant un ſacrifice de leur reſſenti-

ment, comme autrefois dans Athenes ſur l'autel de la Miſericorde? Si eſt-ce qu'il eſt d'autant plus avantageux d'en uſer ainſi, que les douceurs de cette vertu ne contentent pas tant les autres qu'elle oblige, que ceux mêmes, qui la pratiquent. O l'heureuſe aſſiette, & l'agréable conſtitution d'une ame, qui ſe ſait dire en de telles rencontres, Où t'emportes-tu miſerable? ne vois-tu pas le gouffre horible où ton courroux te va précipiter? Quint. *Quo me ducis anime? quo me trahis affectus?* Certainement ce ſont de telles homilies & de ſemblables réflexions, qui appaiſent les plus grands deſordres de la partie iraſcible en faveur de la raiſonnable. Nous en avons beſoin, puiſque ces deux parties nous compoſent, & que nous ſommes ſelon la fable de vrais Centaures, qui ne tenons pas moins du brutal, que de ce qui nous fait tant glorifier d'être hommes. Un peu de coûtume à de tels diſcours interieurs, & repetés à tems, eſt preſque le ſeul remede contre l'impetuoſité d'une colere enflammée.. Le canon, qui briſe une muraille de marbre, perd inutilement ſa violence contre des balots de laine, & la paſſion, dont nous parlons, qui terraſſe tout ce qui lui reſiſte directement, s'amollit & s'évapore inſenſiblement par des réflexions

de cette nature. Ceux qui s'en servent utilement, rougissent d'abord de se voir au mauvais état où leur bile les a mis, & cette loüable couleur dont leur visage se couvre, témoigne qu'ils en sont confus dès leur premiere émotion qui fait palir les plus emportés. Car comme les fievres, qui commencent par le froid sont les plus à craindre; un courroux, qui nous rend blêmes est bien plus dangereux, que celui, qui nous fait rougir, & qui semble declarer par là qu'on a honte d'en être surpris, & que l'on voudroit en être défait. Les coleres pales & froides montrent au contraire qu'elles prétendent avoir raison, tant s'en faut, qu'elles se repentent de leurs dereglemens; & c'est ce qui leur donne de si pernicieuses suites, de même qu'on ne voit point de plus dommageables guerres, que celles, que l'on croit justes, & qui prennent un prétexte specieux.

J'avouë qu'on ressent quelquefois des coleres si bien fondées, qu'il est presque impossible de les blêmer avec équité, puisqu'on est même obligé selon nôtre premier discours de s'y laisser aller. Il faut d'ailleurs donner quelque chose à l'infirmité humaine, ne futce qu'en considération de ce que nous ne voions rien sous le Ciel qui n'ait son manque-

ment & ses foiblesses. Le déreglement des saisons, le débordement des rivieres, & tant d'autres accidens contre l'ordre apparent de la Nature, semblent excuser nos fautes, & rendre moins criminelles les irregularités de nôtre Morale. Mais au moins accoûtumons nous à modérer les premiers boüillons d'une si dangereuse passion, & si elle nous oblige à quelque ressentiment, usons en avec retenuë, ne donnant jamais le fouët à ceux qui nous ont offensés qu'au son de la fuste, c'est à dire la raison appellée, comme Aristote a temoigné qu'on punissoit de son tems les serviteurs en Toscane. Le malheur est que ceux-là sont le plus grand nombre, qui souvent n'ont point d'autres traits d'hommes que ceux, qu'ils portent au visage. Nous sommes pires étant irrités que tout ce qu'il y a de bêtes feroces, qui épargnent du moins leurs semblables, *nec est ulla super terras adeo rabiosa bellua, cui non imago sua sancta sit.* Et les douceurs mêmes de beaucoup de gens sont pleines de rigueur & de cruauté; ce qui a fait dire au Sage Hebreu, *misericordiæ impiorum crudeles.* En effet; nôtre humanité est si mal intentionnée contre elle même, & l'homme paroit naturellement si porté au mal, que j'ose dire qu'à le bien prendre, & eu égard

Plutar. de Ira.

Quintil. decl. 12.

gard à cela, c'eſt peut-être une des plus grandes loüanges qu'on peut donner à ceux, que l'on eſtime beaucoup, de dire qu'ils ſont inhumains, ou qu'ils ont dépouïllé l'humanité. Pourquoi non, ſi le reſte des animaux, qui ſont les fideles miroirs de la Nature, n'ont rien de ſi dépravé que nous. Cette même penſée me fait croire auſſi quelquefois que nous emploions mal les mots de bêtiſe, & de brutalité, les bêtes brutes étant ſouvent moins vicieuſes, & plus raiſonnables en quelque façon que nous ne le ſommes. Je finis cette extravagance, de peur de vous mettre en colere au même tems, que je declame ſi aigrement contre elle.



DE

LA CONTINUATION DES ETUDES.

LETTRE CXLVIII.

MONSIEUR,

Je ne me laſſe point de vous exciter à la continuation de vos entretiens ſpirituels. Ne vous arrêtés pas aux dégoûts que vous donnent de l'Etude ceux, qui vous la repréſentent comme la choſe du monde la plus inutile. Ce qu'ils vous ont dit eſt vrai, qu'on ne voit guères les riches à la porte des ſavans, & que ſouvent au contraire ceux-ci vont trouver les hommes de grande fortune. Mais vous n'ignorés pas ce qu'on a toûjours répondu à cette objection, que les Médecins étoient obligés d'aller viſiter les malades, ne ſe pouvant preſque faire autrement; outre que ce n'eſt pas grande merveille ſi la plûpart de gens, qui vivent dans l'opulence, négligent ceux,

qui cultivent la ſcience, n'en connoiſſant point le prix; au lieu que les ſavans n'ignorent pas le bon uſage des biens, qui leur manquent, & dont les autres ſe ſervent très mal. Et néanmoins la choſe ne va pas toûjours comme ils le diſent. L'on à vû des Empereurs mêner à côté d'eux dans leur char de triomphe des hommes d'un éminent ſavoir. Le Roi Phraotes traite avec Appollo- *l. 2.*
nius dans Philoſtrate comme avec ſon ſuperieur, reconnoiſſant, que la ſcience a je ne ſai quoi de plus Roial que le Sceptre, τὸ γαρ βασιλικότερον σοφία ἔχει, La pauvreté de Diogene n'empêcha pas Alexandre le Grand de l'aller trouver pour conferer avec lui. Julien deſcendit de ſon thrône pour aller au devant du Philoſophe Maximus, qu'il embraſſa tendrement; & Ammien Marcellin, qui *l. 22.*
nomme cette action indecente, en a fait peutêtre un très inique jugement. Peut-on rendre trop d'honneur à la ſcience, qui ſeule a le pouvoir, naturellement parlant, de nous approcher du Ciel d'où elle tire ſon origine. Il faut bien qu'elle ſoit grandement eſtimable par la doctrine des contraires, puiſque l'ignorance eſt univerſellement expoſée au mépris de tout le monde. Souvenés-vous du proverbe des Arabes, qui porte, que ce n'eſt pas

être ſi orphelin de n'avoir ni pere ni mere, que de ſe trouver ſans ſcience & ſans erudition. Certes l'induction d'Ariſtote eſt bien puiſſante, pour montrer, que le deſir de ſavoir eſt une paſſion naturelle, dont il n'y a perſonne, qui ne ſoit touché. Car, comme il repréſente fort bien, ſi la Nature nous a donné tant d'amour pour les ſens, & ſur tout pour celui de la vûë, à cauſe des connoiſſances que nous prenons par ſon moien plus grandes que par celui des autres; de combien plus grande affection devons nous être tranſportés pour la ſcience, qui nous revele toutes les beautés & tous les ſecrets du Ciel & de la Terre, nous faiſant comprendre ces choſes avec beaucoup plus de perfection & de juſteſſe, que ne font les organes corporels, qui nous trompent ſi ſouvent? Du moins ne ſauroit on nier, qu'à la façon des vaiſſeaux de long cours, qui ſemblent approcher les païs les plus éloignés, en nous communiquant leurs commodités; les ſciences ne donnent à nôtre ſiécle les lumieres & les connoiſſances de tous les autres, qui l'ont précedé: *Literæ tanquam naves ſulcantes Oceanum temporis, remotiſſima ſæcula copulant.*

l. 1. Metaph. c. 1.

Il eſt aiſé de reconnoitre le génie de ces mauvais conſeillers, qui ne viſent en vous dé-

goûtant de l'étude qu'à vous rendre ſemblable à eux. Ce ſont gens, qui tirent vanité de leur ignorance, & qui dans leurs propos ordinaires proferent dédaigneuſement, qu'ils ſe contentent d'uſer des Elemens, ſans ſe ſoucier d'en connoitre les qualités. L'idée d'une maitreſſe leur eſt bien plus précieuſe, que toutes celles de Platon. Et parce que Saint Auguſtin a prononcé après Ariſtote, qu'il y a des choſes, qu'il vaut mieux ne pas ſavoir, que d'en être trop inſtruit, *præſtat quædam neſcire, quam ſcire*; Ils paraphraſent cela en faveur de leur vie fainéante & debauchée, invitant tout le monde à les imiter. Un de leurs plus grands lieux communs, s'il ſe peut dire, qu'ils en aient fait quelques uns, eſt celui de la mauvaiſe fortune des hommes de lettres, dont ils repréſentent la pauvreté & tous les mauvais ſuccés. Je leur accorde facilement ce que Pierius, & les autres, qui ont traité cette matiere, nous en ont appris. Mais n'eſt-ce pas une honte de regler tout par l'interêt, & d'avoir ſi peu de Morale, que de mépriſer les plaiſirs innocens des Muſes, & même ce qui eſt accompagné d'honnêteté, ſi l'utilité ne s'y rencontre. Les Arabes, dont je vous ai déja parlé, m'ont appris que leur grand Abvioſephus, le plus ſavant de ſon ſiécle, étoit encore le plus néceſſi-

Met. text. 51.

Sem. ſap. c. 6.

teux; & néanmoins il n'en étoit pas pour cela en moindre véneration parmi eux. Et si le Pape Sixte Quatriéme traita indignement Theodore Gaza, qui lui avoit dédié sa version Latine du Grec d'Aristote de l'Histoire des animaux, il n'y auroit que ce Pontife à blâmer, si Gaza aiant jetté dans le Tibre les quarante ou cinquante écus dont il avoit reconnu sa dédicace, n'en fut mort après de déplaisir. Quoiqu'il en soit, des exemples singuliers, & qui en ont tant d'autres contraires de gens à qui les sciences ont été très utiles, ne doivent rien obtenir sur vôtre esprit, au préjudice de vos applications studieuses.

Pierius. l. 2. de litterar. inf. l.

Je vous prie de prendre garde au plaisir & à l'avantage qu'ont ceux, qui se connoissent aux Tableaux, sur d'autres, qui n'y entendent rien, quand les premiers distinguent les manieres différentes des Peintres, & les copies d'avec leurs originaux; comme autrefois les entendus en cet art y remarquoient les trois genres divers, l'Ionique, le Sicyonien, & l'Attique. Ne m'avouërés-vous pas que la satisfaction d'un homme savant doit être bien plus grande, lors qu'il observe dans les ouvrages de la Nature, & de Dieu qui en est l'auteur, mille effets avec autant de causes qui le ravissent, & dont les ignorans ne sont

nullement touchés? C'eſt la même choſe de la Muſique, une oreille docte trouve dans les trois genres de mélodie, l'Enharmonique, le Chromatique, & le Diatonique, une infinité de graces, qui ne ſont rien aux autres. Le Melos d'Eolie fort ſimple, l'Ionique mol, le Phrygien réligieux, le Lydien plaintif, l'Aſiatique divers & le Dorique belliqueux, ſont écoutés ſans confuſion, & avec un tranſport d'ame merveilleux, par cette même oreille ſavante; au même tems, qu'une ignorante a tout cela pour indifférent. Il y a un paſſage de Ciceron ſur ce que je viens de dire touchant ces deux profeſſions, qui eſt trop exprès au quatriéme livre de ſes Queſtions Academiques, pour ne le vous pas rapporter ici. *Quam multa vident pictores in umbris, & in eminentia, quæ nos non videmus? Quam multa quæ nos fugiunt in cantu, exaudiunt in eo genere exercitati? qui primo inflatu tibicinis Antiopam eſſe aiunt, aut Andromacham, cum id nos ne ſuſpicemur quidem.* Jugés là deſſus quel doit être l'enthouſiaſme d'un Philoſophe, ou, ſi ce terme vous choque, d'un véritablement ſavant, qui découvre dans le globe intellectuel tant de raretés & tant de merveilles, dont le reſte des hommes, & ceux ſur tout, qui ſont d'eſprit groſſier, ou qui n'ont pris

nulle teinture des bonnes lettres, n'ont pas la moindre connoiſſance, pour ne pas dire, comme Ciceron, le moindre ſoupçon.

Je ſuis perſuadé, qu'il n'eſt pas beſoin d'un plus long diſcours, pour vous détromper des mauvaiſes maximes qu'on vous avoit voulu faire paſſer pour bonnes. J'emploierai le reſte de cette lettre à vous en communiquer quelques autres, qui vous pourront être d'uſage, & que m'inſpire le ſeul zele que j'ai pour vôtre avancement.

Premierement gardés-vous bien de croire la moindre choſe de tout ce qu'on vous a dit au décri & au préjudice de la plûpart des ſciences. Hors celles, qui ſont condannés, & qui vont contre les bonnes mœurs, il n'y en a pas une, qui ne puiſſe vous ſervir, & que vous ne trouviés de miſe tôt ou tard dans le cours de vôtre vie. A la verité Xenophon nous aprend qu'encore que Socrate n'ignorât ni la Géometrie, ni l'Aſtronomie, il ne conſeilloit pas pourtant de s'y arrêter beaucoup, parce que de ſon ſiécle l'on donnoit tant de tems à l'une à l'autre, que la plus importante partie de la Philoſophie, qui eſt la Morale, étoit preſque négligée. A quoi bonne la théorie des Planetes qui nous inſtruit de tous leurs mouvemens, ſi les nôtres ſont deſor-

l. 4. Memor.

donnés? Et que nous peuvent ſervir toutes les regles de la Géometrie, ſi nôtre eſprit eſt dereglé? *Scis quæ recta ſit linea,* dit Seneque, *quid tibi prodeſt, ſi quid in vita ſit rectum ignoras?* Dans un fragment de lettre que le même Xenophon écrivoit à Eſchines, il aſſure, que c'étoit encore la raiſon pourquoi Socrate n'étoit pas fort profond dans la Muſique, dont la théorie avoit occupé juſqu'à lui la plus grande partie des ſavans. Souvenés vous de la demande qu'on fit à un fils de Roi, s'il n'étoit point honteux de jouër ſi bien qu'il faiſoit de la Lyre, y aiant de certaines connoiſſances, dont l'on ne peut avoir acquis la perfection que par une ſi longue application, qu'apparamment l'on n'en a pas aſſez donné à ce qui eſt de plus grande importance. Ne vous jettés donc pas dans l'excès dangereux de ces études, qui pourroient conſumer les heures, que vous devés à vôtre profeſſion, & ſongés principalement à orner la Sparte, dont vous avés fait élection, avec cette reſerve d'eſprit néanmoins, que l'aphoriſme de Seneque, *Satius eſt ſupervacua ſcire, quam nihil,* vaut bien tous ceux, qu'on lui ſauroit oppoſer. L'on peut voiager par curioſité & voir pluſieurs belles villes, mais il ne faut être bourgeois ou citoien que d'une ſeule.

Ep. 88.

Vous auriés tort de prendre d'abord du dégoût de vôtre travail, pour reconnoitre que quelque autre y a de l'avantage ſur vous. La ſeconde & la troiſiéme place ont toûjours été priſées, quoique la premiere ſoit au deſſus. A moins d'avoir l'ambition auſſi dereglée que Céſar, l'on peut ſe contenter de n'être pas des derniers. Et je vous renvoie à cet Eratoſthene, qui ne laiſſa pas d'acquerir une illuſtre reputation, encore qu'il fut ſurnommé β, ou le Bé, à cauſe que ſans occuper jamais le premier rang, on lui adjugea toûjours le ſecond en toute ſorte de diſciplines. En tout cas l'échelon inferieur eſt un degré pour parvenir au plus haut: Et vôtre âge ne vous doit point décourager pour être un peu avancé; vous ſavés la belle renommée qu'acquit Balde dans la Juriſprudence, nonobſtant qu'on lui dit d'entrée, *Sero venis Balde, eris advocatus in alio ſæculo.*

Heſy. Ill.

Il y a deux méthodes d'apprendre, & de ſe perfectionner, bien différentes à la vérité, mais qui peuvent être emploiées toutes deux utilement, ſelon la diſpoſition d'eſprit où l'on ſe trouve. L'on eſt bien aiſe quelquefois de commencer par les notions, qui ſont les plus faciles à comprendre, & même d'être aidé par quelqu'un à les acquerir, imitant ceux

qui ſe ſervent de nageoires pour ſe dreſſer à bien battre l'eau, & à ſe tenir deſſus. Les autres ſe jettent d'abord ſur ce qui eſt de plus difficile intelligence, afin, qu'aiant une fois ſurmonté ce penible travail, ils ne rencontrent plus rien que d'aiſé; comme ceux, qui apprenant à danſer prennent des ſouliers plombés, à deſſein d'être plus legers au bal, & d'aller mieux par haut en chauſſure ordinaire. Mais de quelque façon que vous en uſiés, que ce ſoit toûjours ſans abandonner le grand chemin, pour ſuivre de miſerables ſentiers où l'on s'égare: *Claudus in via, curſorem extra viam antevertit.* Gardés auſſi ſoigneuſement l'ordre des Abeilles, qui vont toûjours, dit Ariſtote, *à viola ad violam*, ſans confondre le ſuc de diverſes fleurs. *9. de hiſt. anim. c 40.*

Sur tout ne vous hatés jamais de determiner les choſes, & uſés de cette heureuſe ſuſpenſion ſceptique, qui préſerve de tant de repentirs:

Ad pœnitendum properat, cito qui judicat. *Laberius.*

La Logique, dont vous poſſedés ſi bien l'uſage, vous ſera très avantageuſe. Mais quand vous aurés réduit un antagoniſte preſque aux abois, & à donner dans ce Cercle ou Diallele qui eſt le vrai labyrinthe de l'ignorance, gardés-vous bien de lui inſulter, & conten-

tés-vous à l'exemple de Socrate d'un avantage moderé. Un raiſonnement paiſible & reſpectueux, comme étoit le ſien, ne jette jamais dans l'envie, & gagne le cœur des plus rebelles à la raiſon. Continués à emploier la vôtre de la belle maniere, & n'oubliés pas ce que nous dîmes la derniere fois, qu'un homme ſans raiſonnement eſt un vaiſſeau ſans gouvernail.



QU'IL Y A UNE PAUVRETE' PRE'FERABLE AUX RICHESSES.

LETTRE CXLIX.

MONSIEUR,

Comme c'eſt une marque de mauvaiſe diſpoſition corporelle d'être offenſé par des vivres innocens, & que chacun éprouve n'avoir point de mauvaiſes qualités; l'on peut prendre pour un indice d'eſprit dereglé de ne

pouvoir souffrir les richesses, & d'en avoir trop d'aversion. *Vanum gloriæ genus*, dit Quintilien, *odium divitiarum*. Je sai bien qu'elles nous peuvent corrompre par la facilité qu'elles nous font trouver à beaucoup de vices, dont la difficulté nous dégoûteroit, & qu'elles semblent démentir en cela l'ancien proverbe, *Superflua non nocent*, que Saint Augustin emploie dans sa Cité de Dieu. Mais Aristote, qui s'est servi de la comparaison, que je viens de rapporter, a fort bien encore determiné ailleurs, que tous les biens, dont l'usage est incertain, tels que sont la Force, la Beauté, le Pouvoir absolu, & les Richesses, ne laissent pas d'être de véritables biens, quoique de méchantes personnes en abusent, parce qn'il est plus juste, que les choses reçoivent leur principale denomination de l'emploi, qu'en font les hommes de vertu, que de celui des vicieux. En vérité Orphée a eu raison de dire que, généralement parlant, l'opulence étoit fille de l'animosité, prise pour une trop superbe élevation d'esprit, & l'Ecclesiastique a prononcé selon ce sentiment, *Domus quæ nimis locuples est, annullabitur superbia*. En effet, l'on peut assurer d'une infinité de gens, qu'ils ont du bien, qui leur fait beaucoup de mal, & il me semble

l.4.c.27.

mag.mor. c.9. 7. Eudem.c.ult. & l. mag. mor.c. 2.

cap. 20

Gassend. in eius vita. l. 6.

que Tycho Brahé avoit raiſon de corriger Juvenal, quand il écrit,

Haud facile emergunt quorum virtutibus obſtat
Res anguſta domi;

ſoûtenant, qu'il devoit mettre *res numeroſa* plûtôt que *res anguſta*, par ce qu'on voit plus de perſonnes, que l'abondance de bien ſéloigne des vertus, qu'il n'y en a que la pauvreté en recule. Avec tout cela pourtant, il faut avouër, que des richeſſes acquiſes juſtement, dont l'on uſe ſobrement, qu'on diſtribuë gaiement, & qu'on quitte avec patience & ſans regret lors que l'heure en eſt venûë, ſont des inſtrumens très propres à exercer de grandes vertus. C'eſt ce que vouloit ſignifier Nicolaus Damaſcene, quand il comparoit ces mêmes richeſſes à des Flutes, qui ſont véritablement inutiles à ceux, qui ne ſavent pas s'en ſervir, mais qui bien touchées rendoient de ſon tems une harmonie très conſidérable. Car il ne faut pas croire que le bel uſage des biens conſiſte ſeulement à en faire largeſſe, & comme dit l'Italien, *a far dei Zecchini quel ch'altri fanno de lupini.* Si Crates le Thebain jetta les ſiens dans la mer, comme peutêtre on le lui fit accroire, il fit ſelon moi une action, qui ne doit jamais être imitée. L'importance eſt de les bien diſtri-

buer, & de s'en defaire avec une liberalité accompagnée de jugement. L'on prend bien garde dans l'Oeconomie, selon la pensée d'un ancien, à ne faire sortir le fumier d'une cour, que pour le mettre en lieu où il puisse être utile; à plus forte raison doit-on avoir égard dans la dispensation de ce qui est bien plus précieux, à la faire toûjours avec discretion.

Il ne faut donc pas vous imaginer davantage, que les biens de Fortune soient si fort à mépriser, ou même à rejetter, que l'austerité de quelques Philosophes l'a voulu faire croire. Ils ont beau les nommer le bagage importun des vertueux, *impedimenta virtutis*, ou plus salement encore aprés Diogene, *vomitus Fortunæ*, ce que je n'oserois traduire en nôtre langue; ils n'en seront pas crûs, paroissant trop de sens reprouvé dans toutes leurs invectives. La moderation de S. Augustin me semble bien plus judicieuse, lors que parlant de la Fortune & de ce qui en depend, au troisiéme livre contre les Academiciens il conclud en ces termes: *Semper fuit sententia mea, sapienti jam homini nihil opus esse: ut autem sapiens fiat, plurimum necessariam esse Fortunam.* Mais il est besoin d'user ici de quelques précautions, parce qu'il n'y a point de bien qui ne soit re-

cherché avec avidité de tout le monde, *omnia bonum appetunt*, & parce que de ſa nature il aime à ſe répandre & à ſe communiquer, *eſt ſui diffuſivum:* En effet, celui principalement dont nous parlons eſt de cette condition, à cauſe, ce ſemble, que la monnoie comme ronde ne demande qu'à rouler d'une main en l'autre, outre qu'elle peut apprehender la roüille ſi elle ne bougeoit d'un lieu. Nous devons donc avoir égard tant à l'acquiſition du bien, afin que nous ne ſoions pas de ceux qui le diffament, *qui pecuniam conſpurcant, quæ ſic in quoſdam quomodo denarius in cloacam cadit;* qu'à ſa diſtribution, faiſant en ſorte que ſon iſſuë de nos mains ne ſoit pas moins honnête & raiſonnable que ſon entrée. Si nous ne ſommes ſoigneux d'obſerver cela avec exactitude, nous reconnoitrons bientôt qu'il n'y a pas moins d'inconvenient à poſſeder des grandes finances, qu'à n'en point avoir,

Sen.

Tam malum eſt habere nummos, non habere quam malum eſt.

Floridus.

Certes elles ſont quelquefois ſi mal tenuës, & de ſi mauvaiſe main: qu'il y auroit lieu de les confiſquer avec quelque ſorte de juſtice, & le ſouhait d'un de mes amis ne me ſemble pas extravagant en tout ſens, qu'on pût jetter des

des Devolus ſur les richeſſes de ceux, qui ne ſavent pas s'en prévaloir. Quelle malediction inconcevable d'être en diſette au milieu des tréſors? *genus egeſtatis graviſſimum*, dit Seneque, *in divitiis inopia.* Il ſoutient ailleurs pour cela que l'avarice eſt la plus grande & la plus fâcheuſe de toutes les pauvretés, *quæ eſt maxima egeſtas? avaritia.* Mais quelle miſerable phréneſie, pour parler avec Juvenal, de mener une vie chetive & néceſſiteuſe pour paroitre riche en mourant? Ep. 7.

Ut locuples moriaris egenti vivere fato? Sat. 14.

J'avouë que l'on ne ſauroit s'étonner aſſez d'un ſi prodigieux aveuglement.

Cependant il eſt difficile d'accorder ces beaux ſentimens, qui veulent qu'on jouïſſe & qu'on ſe prévale des biens, que l'on poſſede, avec une opinion directement oppoſée, qui ordonne d'être pauvres même parmi les richeſſes, *magnus ille qui in divitiis pauper eſt,* Sen. ep. 18 & 20. & qui nous propoſe les plus grands hommes de l'antiquité, qui dans une extréme affluance de tous biens, avoient des jours choiſis exprès pour s'exercer par une imaginaire pauvreté à tout ce que la véritable pouvoit avoir de plus dur & de plus inſupportable. La Volupté dont Epicure faiſoit des leçons à tout

le genre humain, ne l'empêchoit pas, non plus que les autres, d'avoir de ces jours d'abstinence: *Certos habebat dies ille magister voluptatis Epicurus, quibus maligne famem extingueret.* Vous dirés peutêtre qu'il étoit bien aisé à Seneque, qui rapporte tout ceci, & à ses semblables s'il en a eu, de prêcher sur la vendange de la sorte, ou de philosopher touchant la pauvreté sur un fonds de huit cens mille livres de révenu qu'il possedoit. Je vous reponds qu'il n'a guères eu son pareil en toutes façons, & que le Gulistan qui n'étoit pas si bien fondé que lui parmi les Perses, quoiqu'ils ne l'estiment pas moins dans sa Morale, ne laisse pas d'enseigner, que Dieu aime les riches, qui vivent en pauvres, & les pauvres qui vivent en riches, c'est à dire à l'égard de ceux-ci, qui ont une pauvreté gaie, préferable mille fois à une richesse chagrine. Cela est si vrai, qu'il n'y a point de bien, qui puisse donner une solide satisfaction, si l'on n'a préparé son esprit à le per-
Sen. ep. 4. dre, *Nullum bonum juvat habentem, nisi ad cuius amissionem præparatus est animus.* D'ailleurs, comme Boëce l'a subtilement observé, les richesses ne sont biens à ceux, qui les possedent, que quand ils ne les possedent plus; tant il est constant, que tout nôtre bonheur en cela, consiste à être pauvre & riche tout ensemble.

Je prévois une grande repugnance dans vôtre esprit, à souffrir qu'on donne de si grands avantages à une chose telle que la pauvreté, nommé par les Italiens une demie maladie, *Sanità senza danari, mezza malatia;* Etant sans doute bien plus aisé de la rendre recommendable par des discours sophistiques, que de l'endurer. Mais soit que j'aie plus avancé dans la science, qui aprend à mépriser les richesses, que dans celle qui montre à en acquerir, soit que je sois d'un temperament à en pouvoir aimer ceux, qui me fuient, ce qui me fait haïr ces mêmes richesses parce qu'elles ont toûjours évité ma compagnie; je vous declare sincerement encore un coup, que je serai toute ma vie plus content de me voir dans une pauvreté tranquille, que dans des biens inseparables de l'inquietude, comme ils le sont presque tous. Ce n'est pas que, sans donner dans l'héresie de Guillaume de Saint Amour, je ne tienne beaucoup de mendicités honteuses, & à fuïr. Je sai bien que Platon a chassé les Gueux de sa République, & que les Chinois en Levant, ni les Hurons au Couchant, n'en souffrent point parmi eux, ne pouvant comprendre, qu'il y en puisse avoir en France. Mais l'on doit faire grande différence entre une chose violente,

comme l'eſt l'extréme indigence, & la pauvreté volontaire d'un honnête homme, ſi le mot de Philoſophe vous déplait. En effet, la Nature demande ſi peu de choſe pour être ſatisfaite, & ſes deſirs, que nous diſtinguons des autres en les nommant naturels, ſont ſi limités, qu'un ſage ſe contente preſque de rien,

Quod vult habet, qui velle quod ſatis eſt poteſt;

Au lieu qu'un homme d'eſprit dereglé n'eſt jamais content. La pauvreté Philoſophique me paroit une Ithaque, qui pour être rude & ſterile ne laiſſe pas de produire des Ulyſſes. Et comme ce prudent Inſulaire la préfera à toute autre demeure; que les Scythes ont plus fait d'état de leurs deſerts que des plus belles contrées de la Grece, & que les Groenlandois encore aujourd'hui mépriſent ce que l'Europe a de mieux cultivé, pour vivre dans une indigence apparente ſous le plus âpre & le plus fâcheux Ciel du Monde: ceux auſſi, qui ſont nés dans une condition médiocre, ou même dans la pauvreté, dont nous parlons, s'y plaiſent ſi fort aiant l'eſprit bien fait, & y vivent ſi doucement, qu'ils ſeroient bien fâchés d'avoir été autrement traités par ce qu'on nomme Fortune. Et en ve-

rité, ſelon qu'Epictete le prononce excellement dans Stobée, il eſt bien plus avantageux de coucher ſous un petit couvert dans un lit étroit avec ſanté, que dans un grand & magnifique, étant malade de l'une ou de l'autre partie, qui nous compoſent. Je pourois vous prouver cela par l'exemple de quelques-uns de ce ſiécle, & même de ma connoiſſance; mais parce que je m'abſtiens volontiers de telles particularités, j'aime mieux vous faire ſouvenir de ce vieillard ruſtique d'auprès de Tarente, qui pour n'avoir qu'un petit champ aſſez infertile, & tel que le Poëte nous le repréſente, ne laiſſoit pas de vivre le plus commodement du monde,

Regum æquabat opes animis, *Virg. 4. Georg.*

& n'eût pas voulu changer ſa façon de couler les années paiſiblement, avec celle du plus opulent de Romains. Auſſi ſavons nous que ces Domteurs de toutes les nations venuës à leur connoiſſance, faiſoient tant de cas d'une honnête pauvreté parmi leurs plus grandes richeſſes, qu'ils conſervèrent le plus long tems qu'ils pûrent la petite chaumiere de Romulus à l'exemple des Atheniens, qui entretinrent de même au milieu de leur Areopage une autre ſemblable maiſon, pour faire paroi-

tre combien ils eſtimoient l'ancienne frugalité. L'Apologue des Gruës, qui comme peu chargées, ſe ſauvèrent des Chaſſeurs, ce que ne purent faire ni l'Oiſon, ni le Canard, à cauſe de leur peſanteur, nous inſtruit de l'avantage ordinaire de ceux, qui ſont moins gorgés de biens que les autres;

— dolia nudi
Non ardent Cynici;

& pour dire quelque choſe de plus, je vous maintiens, que ſans exaggerer les miſeres, qui accompagnent indiſpenſablement les richeſſes, la pauvreté conſiderée toute ſeule & ſeparément, a des prérogatives qui la peuvent faire rechercher. Le Ciel a toûjours répandu ſes graces ſur les Pauvres, *fictilibus fuerunt Dii faciles*. Un homme pauvre a le privilège des choſes ſacrées,

Res eſt ſacra miſer,

dit l'ancienne épigramme qu'on attribuë à Seneque. Et l'on ne ſauroit nier, que l'indigence n'excuſe ou ne modifie preſque tous les crimes,

Quiſquis peccat inops minor eſt reus;

Petron. Arb. Iuven.

ſans entrer dans la profanation de celui, qui veut que Jupiter ne faſſe que ſe rire d'un pauvre, qui mépriſe ſa foudre.

Répondons ici à ceux, qui ne trouvent

rien de difficile à ſupporter dans la pauvreté, après l'avoir bien examinée en tout ſens, que la perte des amis dont elle eſt cauſe qu'on ſe voit abandonné; parce que ne pouvant vivre ſans la douce converſation de ces amis, ils croient, que la mort eſt préferable à une vie, qui a perdu avec eux ce qui augmente nos plaiſirs, & qui diminuë nos plus ſenſibles fâcheries. J'avouë que cette ſorte d'amis ſemblables aux mouches, & que le mauvais tems des adverſités fait diſparoitre, toûjours été la plus commune, mais je nie, que leur perte puiſſe être priſe pour une ſi grande diſgrace qu'on la fait, & je ſoûtiens même, qu'elle doit être plûtôt reputée un gain, qu'autrement. Un véritable ami, ou toute la Morale eſt fauſſe, n'eſt pas ſi aiſé à effaroucher, & celui que la pauvreté écarte ſi aiſément, ne mérita jamais un ſi beau nom. Nous devons donc plûtôt nous imputer de nous être mépris, & d'avoir fait un mauvais choix d'amis s'ils en uſent de la façon, que d'accuſer la Pauvreté de diſſoudre des amitiés qu'elle ſeroit plûtôt capable de cimenter, & dont elle ſe contente d'être la vraie pierre de touche pour les bien diſtinguer. Ce ne ſont pas des amis, qui s'approchent de nous ſeulement à cauſe, qu'ils nous voient accommo-

dés, ce ſont des lâches, des fourbes, & ſouvent des importuns, *Qui ad nos quemadmodum ad lacum concurrunt, quem qui exhauriunt, & turbant.* Il y auroit plus dequoi s'étonner d'eux, s'ils s'arrêtoient d'avantage auprès de nous, lors qu'ils nous ſentent réduits au ſec.

Sen. ep. 36.

Mais qu'ils faſſent, & leurs ſemblables, tant de cas des richeſſes qu'ils voudront, qu'ils nomment l'or un remede catholique ou propre à tout, *panchreſtum medicamentum,* comme fait l'Orateur Romain; je me croirai toûjours plus favorablement traité qu'eux de la Fortune, ſi je ſuis content de ce peu qu'elle m'a donné; *cui cum paupertate bene convenit, dives eſt*; Et ſi je conſidére avec attention, que je ne puis mourir plus nud, que je l'étois en venant au monde. Car après tout, les biens, qu'ils priſent tant, ſont quelquefois plus pénibles encore dans leur poſſeſſion, que dans leur acquiſition, *majore tormento pecunia poſſidetur, quam quæritur*; ou comme le prononçoit Epicure, *multis paraſſe divitias non finis miſeriarum fuit, ſed mutatio.* Ces biens ne peuvent être que la baſe de leur ſtatuë, qui ne devient pas plus grande, quoiqu'elle paroiſſe de plus loin par l'élevation de ſon piedeſtal. A-t-on vû jamais perſonne

Cic. 1. in Verr.

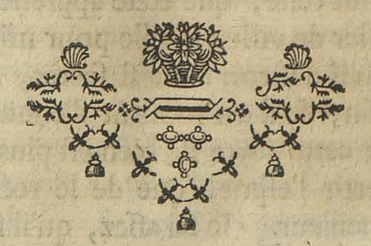
(quoiqu'en ait dit tantôt Saint Auguſtin) acquerir par leur moien une meilleure trempe d'eſprit en quelque ſiécle que ç'ait été? Varron aſſure le contraire du ſien, & de tous ceux, dont il avoit pû prendre quelque connoiſſance,

Non animis demunt curas ac relligiones Epig. vet.
Perſarum montes, non atria diviti Craſſi.

Et je veux vous rapporter une hiſtoriette, que m'apprit autrefois Pierius dans ſon Traité du malheur, qui ſuit ordinairement les hommes de lettres, pour vous prouver, que ces derniers tems ne ſont pas différens en cela des précedens. Le ſien n'avoit pas de plus ſavant homme qu'un Eſclavon qu'il nomme, à qui il prit fantaiſie d'amaſſer cinq cens écus d'or, ce lui fut un tréſor qu'il voulut coudre lui-même dans ſon pourpoint, ne deſirant pas que perſonne en prit connoiſſance. La crainte néanmoins, que le contraire arrivât le rendit ſi miſerable, qu'il n'oſoit plus frequenter perſonne. Et ſa diſgrace fut telle, que cette apprehenſion le faiſant aller de ville en ville pour mieux couvrir ce qu'il deſiroit tenir ſi ſecret, on le déroba enfin, & il en mourut d'ennui. C'eſt ainſi que cette ſorte de bien eſt plus capable de pervertir l'eſprit, que de le rectifier ou rendre meilleur. Je ſai aſſez, qu'il ſe trouve

Trypho Dalmata.

beaucoup de gens, qui conservent mieux que lui leurs trésors; mais tant y a que d'une façon ou d'autre l'inquiétude & la distraction, que donnent les Finances, embarassent ordinairement si fort, qu'elles congedient presque toûjours des ames les mieux faites toute autre meilleure pensée. Le mot de Finances, dont je viens de me servir, quoiqu'il se dise plus des deniers du public, que de ceux des particuliers, sera cause que je vous communiquerai, avant que de finir ma lettre, la pensée d'un homme de ma connoissance. Il croit, que comme les femmes ne peuvent être bien gardées que par des Eunuques, les Finances d'un Etat ne sauroient être bien & sûrement maniées que par ceux qui sont dans l'impuissance d'en profiter. Je vous pourrois dire à l'oreille comme il prétend que cela se puisse pratiquer, mais je ne suis pas resolu de le confier à ce papier.



DE

LA CONNOISSANCE DES CHOSES DIVINES.

LETTRE CL.

MONSIEUR,

Si Dieu avoit voulu, que nous sûssions mille choses, qui causent aujourd'hui de si violentes contestations, tenés pour assuré, qu'il nous les auroit revelées. Cependant vous observerés qu'il est bien plus aisé sur de telles matieres d'attaquer que de defendre, & de détruire que d'édifier; à cause que ce qui concerne la Réligion, & le culte Divin, a presque toûjours je ne sai quoi qui excede la capacité de l'entendement humain. Vouloir comprendre les choses de cette nature, & en rendre un compte aussi exact que l'on peut faire des physiques, des morales, ou des mathématiques, c'est proprement s'opiniâtrer à presser l'eau avec la main pour la

mieux prendre & pour s'en prévaloir. Il faut quelquefois s'écarter du ſens literal des livres qui reglent nôtre créance, pour ſuivre le myſtique, & ſouvent l'allegorique, ou l'analogique, le métaphorique, le moral, ou l'énigmatique, doivent être appellés au ſecours de la lettre. La docilité & la ſoûmiſſion d'eſprit ſe démêlent mieux de tout cela, qu'une ſotte préſomption d'en comprendre mieux le fin que perſonne, ce qui fait d'ordinaire les plus grandes héreſies. Reconnoiſſons ingenument nôtre foibleſſe, & avoüons avec humilité, qu'il n'y a que Dieu, qui nous puiſſe rendre ſavans, comme il n'y a que lui qui ait une pure & véritable eſſence, accompagnée d'une ſcience parfaite. C'eſt ce que l'inſcription du temple de Delphes, εἰ, enſeignoit même aux Payens; & c'eſt être ridicule de préſumer quelque choſe là deſſus de ſes propres forces. Tout ce que nous pouvons humainement faire, c'eſt d'ébaucher dans nôtre ame quelque figure imparfaite de la Divinité, ſoit par attribution, en lui donnant des qualités & des perfections, comme les Peintres font des couleurs à ce qu'ils veulent repréſenter, ſoit par abſtraction, en lui ôtant

ce que nous ne jugeons pas lui convenir, à la façon des Sculpteurs, qui retranchent toûjours du marbre jusqu'à ce qu'ils y aient trouvé la statuê qu'ils se sont imaginée. Mais helas, que nos fantaisies sont d'elles mêmes extravagantes quand elles se rendent métaphysiques? Je lisois il y a peu, que ceux de l'Isle de Saint Laurens reconnoissant un Dieu auteur de toute sorte de biens, établissent à l'opposite un Diable, qu'ils croient le principe du mal, & lequel ils craignent beaucoup plus, qu'ils n'aiment le premier. Cela est cause que dans la distribution de ce qu'ils lui sacrifient, & en toute autre occasion, ils font toûjours passer le Diable devant Dieu, n'apprehendant rien de celui-ci, & ne songeant qu'à flater ou appaiser l'autre. Les Perses dans la Rélation d'Olearius font les Diables si corporels, qu'ils assurent, que leur grand Aly en tailla un en piéces. La Théologie, qu'ils suivent, leur apprend encore, que comme les Anges peuvent pecher, les Diables se convertissent aussi quelquefois, témoin celui, qui se fit de la réligion de Mahomet. Or ce n'est pas seulement dans celle de cet Imposteur qu'on remarque de semblables extravagances, le livre de Théo-

Placourt.

doret *hæreticarum fabularum* fait bien voir, qu'il s'en rencontre par tout, & que le Sanctuaire même n'en est pas toûjours exemt. Mais comme les choses sont mêlées, n'y aiant rien de si pur au monde, ou de si éloigné de toute mixtion, qu'on n'y puisse reconnoitre quelque étincelle de bonté parmi la plus grande malice; l'Alcoran même vous expliquera à sa façon, & avec ses manieres de parler figurées, comme le sont toutes les langues Orientales, l'inexprimable étenduë, & l'impénetrable profondeur de la Divinité. Vous y lirés, que si tous les arbres, qui sont sur la terre étoient autant de plumes, & que la Mer ne fut que de l'ancre, propre & destinée à écrire les seules merveilles de Dieu, ces choses n'y suffiroient pas, & elles se trouveroient consumées avant que de finir une si grande entreprise.

Quoiqu'il en soit, Dieu dans sa toute-puissance, & dans ses autres incomprehensibles attributs, est un Soleil si lumineux, qu'il ne peut être envisagé ni bien reconnu par des yeux imbecilles comme les nôtres, que l'excès de cette lumiere aveugle plûtôt qu'elle n'éblouit. N'est-ce point encore que comme les corps simples, tels que nous con-

cevons le Ciel, & le feu Elementaire, nous ſont inviſibles à cauſe de leur trop grande tenuité ou ſimplicité; Dieu qui eſt la pureté & la ſimplicité même, devient comme tel imperceptible à nôtre Entendement. Ou, ne nous arriveroit-il point là deſſus ce que nous éprouvons, lors qu'on approche juſques ſur nos yeux des objets, que cette trop grande proximité empêche de reconnoitre; Car Dieu ſe trouvant intimement par tout, ſelon ſon immenſité & ſon infinité, dont il remplit toutes choſes, devient peutêtre moins perceptible à nos ames, pour leur être trop préſent; outre qu'elles ne conçoivent rien immédiatement & ſans l'intervention des ſens, *nihil eſt in intellectu quod non fuerit prius in ſenſu*, ce qui forme un autre obſtacle à nôtre connoiſſance. N'attendons rien par conſequent ſur ce ſujet que de la pure grace du Ciel, qui ne ſe communique guères qu'à ceux, qui s'humilient devant lui; & qui abandonne au contraire tous les préſomtueux. En effet comme nous éprouvons, qu'à meſure qu'un tonneau ſe vuide, le vent ſuccede en la place du vin, ou des autres liqueurs, qui le rempliſſoient; à proportion auſſi de ce que nous perdons des graces d'enhaut, & au

même inſtant, qu'elles s'écoulent, la vanité prend leur place dans nos eſprits, & en chaſſe toutes les bonnes habitudes.

Vous vous étonnerés ſans doute, que je faſſe tant le Prédicateur, &, qui plus eſt, que je m'adreſſe à vous pour debiter mon Sermon. Mais vous m'en avés donné ſujet, en m'envoiant les écrits plains d'animoſité, que vous avés voulu que je parcouruſſe, & en me parlant de cette loüable inclination à la pieté, dont vôtre chere compagne eſt ſi fort touchée. En vérité, c'eſt avec beaucoup de raiſon, que l'Egliſe nomme ſon ſexe, le ſexe devot, & qu'elle prie ſi préciſément, & ſi diſtinctement *pro devoto femineo ſexu.* Cette penſée jointe à la connoiſſance, que j'ai de vos vertus, & ſur tout de vôtre équitable juſtice, font que je dirois volontiers de vous deux, ſi vôtre grande modeſtie le pouvoit ſouffrir, ce qu'Ovide a prononcé de Deucalion & de Pyrrha,

Nec illo melior quiſquam, nec amantior æqui
Vir fuit, aut illa reverentior ulla Deorum.

Le rapport en eſt d'autant plus juſte, que vous travaillés ſi heureuſement enſemble à la réparation du genre humain. Tant y a que je ne me promets point d'autre ſuccès de ma prédica-

prédication, que celui qu'elle recevra de vôtre disposition à l'entendre favorablement. Je le dis ainsi à cause de ce que j'ai lû dans le Gulistan, que les Perses estiment si fort. Il veut, que les lieux, où se font tant de Declamations pour porter à la pieté, soient en cela semblables aux marchés publics; que si l'on va sans argent à ceux-ci, l'on n'en rapporte rien; & si l'on assiste aux meilleurs Sermons du monde sans la Foi, l'on n'en retire jamais aucun profit. Cependant vous savés le mot de cet ancien, qu'une Etuve, & une Prédication sont tout à fait inutiles, si elles ne nettoient. Au reste, ce qui est arrivé dans le Cloitre, dont vous me parlés, n'est pas fort extraordinaire. De semblables discordes y sont comme des tempêtes qui surviennent dans le port, où des vaisseaux se choquent & se brisent, après avoir évité les plus furieux orages de la haute mer. Et pour conclusion, si vous m'avés trouvé un peu plus diffus, que je n'ai accoûtumé de l'être sur de semblables matieres, souvenés-vous qu'elles demandent quelquefois de nous quelque chose au delà d'un respectueux silence, & que Dieu, qui s'est contenté de la dixiéme partie de nos biens, veut, que nous lui donnions la septiéme de nôtre

Ariston dans Plutarque.

tems. J'ai lû néanmoins dans la Rélation de Mandeslo, que les habitans de l'Isle Formose, proche de la Chine, n'avoient ni Fêtes, ni jour de ſabat ou de repos. Si les Holandois, qui la tiennent préſentement y ont apporté du changement en beaucoup d'endroits, ce n'a pas été encore aux montagnes, qu'ils n'ont pû juſqu'ici ſubjuguer, & où les femmes ſeules ſe mêlent de ce qui concerne le culte divin, pouvant être d'autant mieux nommées Prêtreſſes, que ce ſont les plus âgées d'entre elles, qui vaquent à cela.

FIN.



TABLE
DES
MATIERES
CONTENUES
DANS LES SEPT TOMES
DES OEUVRES
DE
MONSIEUR DE LA MOTHE LE VAYER.

Le premier Nombre marque les Tomes, le ſecond la Partie du Tome & le troiſième cotte la page. Les Noms propres ſont en lettres Capitales, & les autres en Italiques.



TABLE
DES
MATIERES CONTENUES
DANS LES SEPT TOMES DES OEUVRES
DE
MONSIEUR DE LA MOTHE LE VAYER.

B

C.

D

E.

ENNIUS

F.

G.

H

I.

K.

L

M.

N

O

P

QUADRIGARIUS

Q.

R.

S.

V.

Z.

FIN.



Imprimé à PFOERTEN,

Chez ERDMANN CHRISTOFLE BENEKE.

